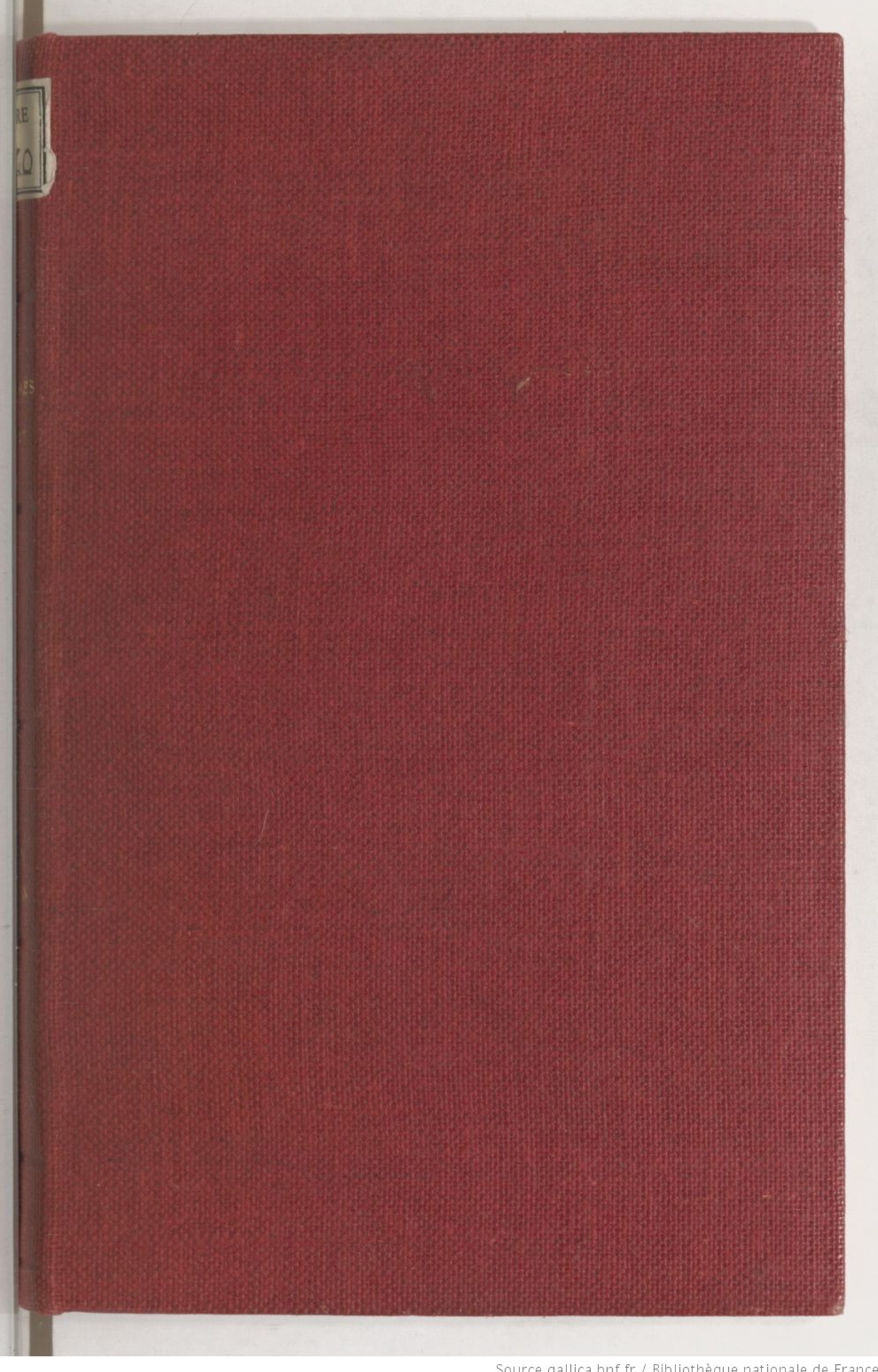
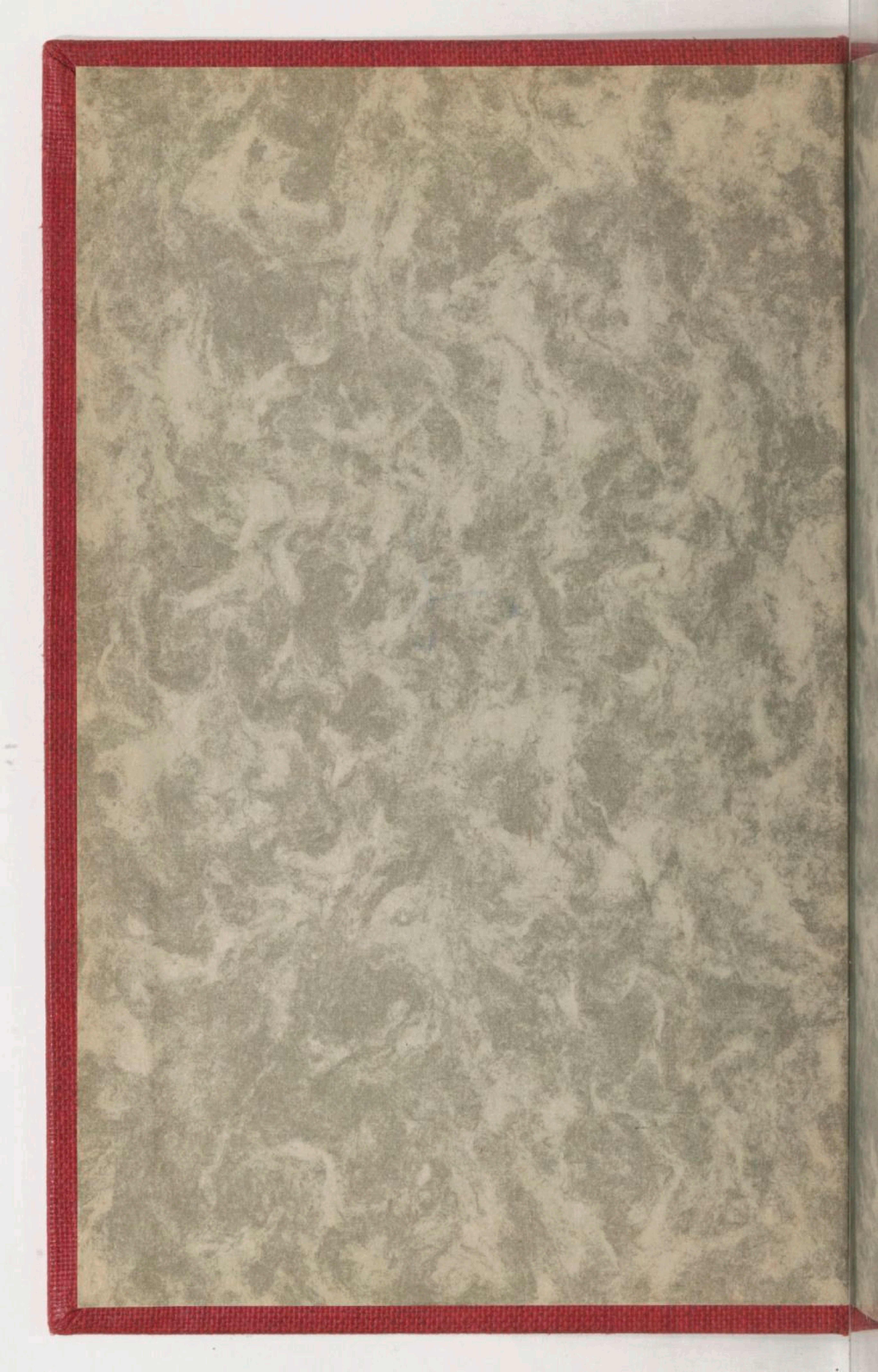


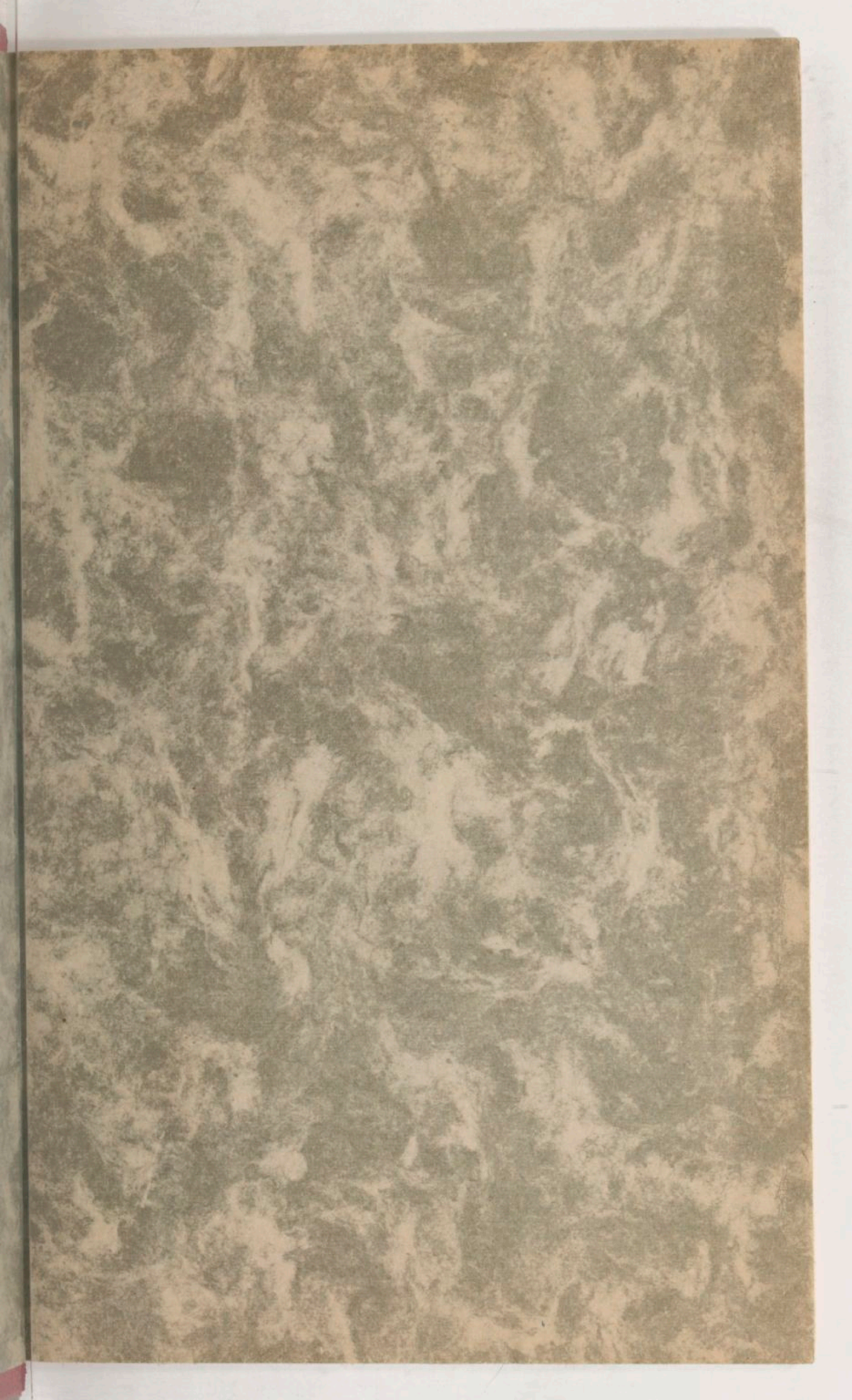
Un coin du salon

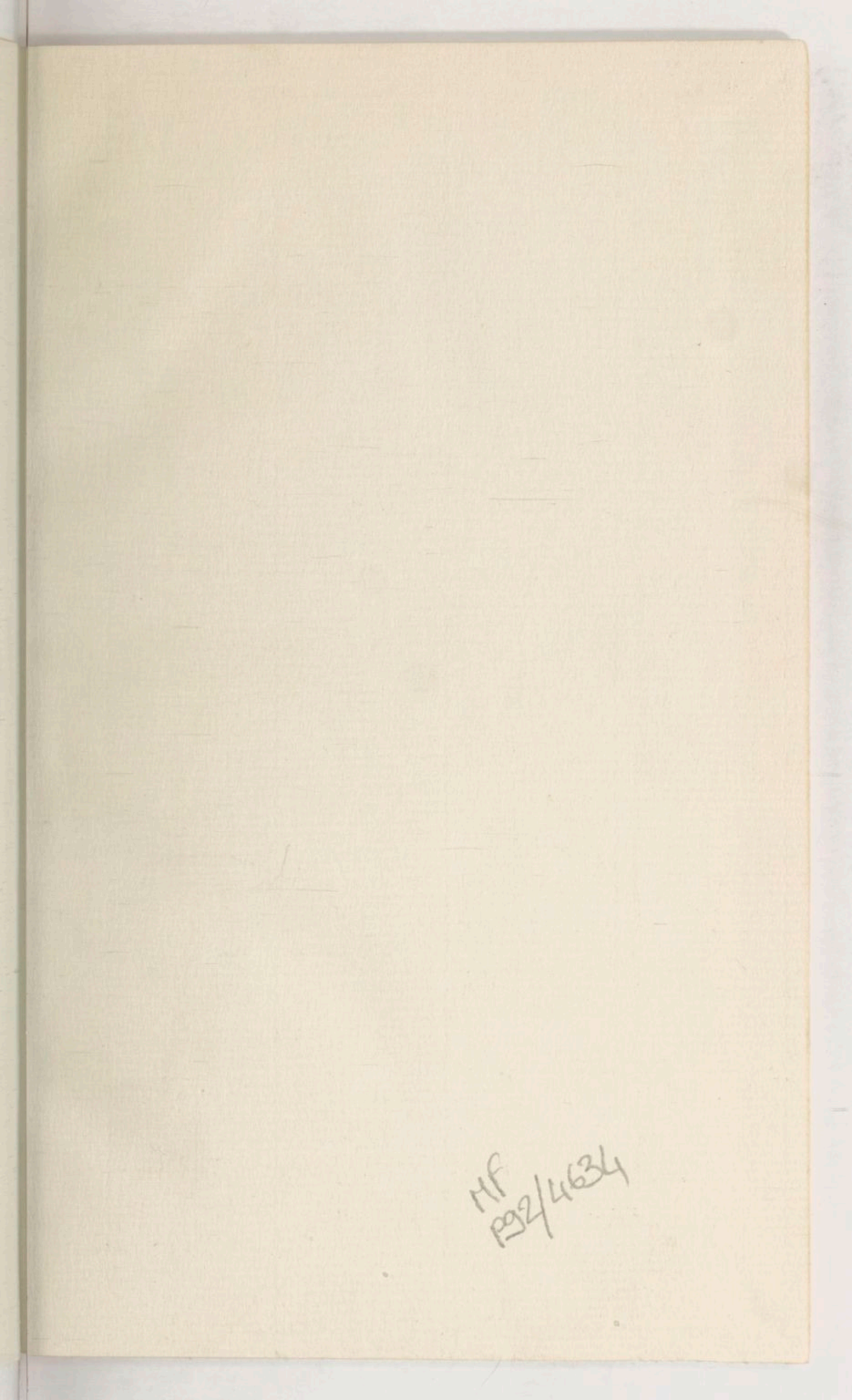


Brot, Alphonse (1807-1895). Un coin du salon. 1833.








Mf
P92/4634

Entre

ONZE HEURES ET MINUIT.

EN VENTE

CHEZ

G. Ollivier, libraire, rue Saint-André-des-Arts, 33.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.


Entre
Onze Heures
et
MINUIT
UN COIN
DU
SALON.
EDOUARD-
MAY.

Entre

ONZE HEURES

ET MINUIT.

II.

UN COIN DU SALON,

Par Alphonse Brot.



Paris.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR.

1833.

Il y a trois ou quatre années de cela, l'auteur de ce livre publia un volume de poésies qui lui valut beaucoup de reproches et quelques éloges; les seules pièces incriminées le furent, parce qu'elles étaient des imitations de Thomas Moore, et cependant ces minces journaux avaient préconisé le traducteur du *Romancéros*; mais, laissons en paix les morts.

Voici venir un nouveau volume, l'auteur n'a choisi aucun moment pour le mettre à flots, persuadé qu'il est que ce ne sont ni les événemens politiques, ni le succès d'un beau drame qui empêcheront une publication de surnager. Ce qui serait bon demain, considéré comme art, le sera aujourd'hui. Celui qui tremble avoue à moitié sa faiblesse; le public l'achève.

Donc l'auteur ne réclame l'indulgence de personne au monde pour cette publication; s'il a écrit, il l'a fait parce que c'était un besoin pour lui d'épancher son ame, et non pas pour voir son nom en tête d'un livre. S'il l'avait cru mauvais, il ne l'aurait pas donné à l'impres-

sion parce qu'il n'est pas du nombre de ceux qui veulent de la réputation au prix même du scandale.

Ces gens-là passeront.

Il ne parlera ni de son âge, ni ne se rajeunira de quelques années, comme certains, afin qu'on lui pardonne la débilité de son enfant littéraire; il ne s'improvisera pas non plus vieillard, comme certains autres, afin, ainsi qu'à don Gomez de Sylva, que l'on porte respect à sa barbe grise.

L'auteur vit retiré et ne voit que d'en bas les intrigues qu'on machine pour se fabriquer un petit succès; il renvoie le tout aux journaux qui jugent les hommes, et au public qui juge les journaux!

Avril 1833.

A M. le Comte Alfred de Vigny.

Mon cher Ami,

Voici un livre fait avec amour et recueillement ; s'il subit le sort de bien des ouvrages, et qu'après avoir été lu pendant quelques mois il soit oublié, qu'importe ! en vous l'offrant, je veux accomplir une œuvre juste, une œuvre d'amitié. Et puis, qui sait ? lorsque plus tard on lira vos belles pages, mon nom, s'il n'a pu surnager, sera mêlé au moins aux noms de ceux qui vous auront aimé durant votre vie de ce monde.

Vous avez écrit Cinq-Mars, les Poèmes antiques, la Maréchale d'Ancre et Stello ; moi, je n'ai presque écrit encore que ce volume. Faites-lui bon accueil, comme vous me l'avez fait jusqu'à ce jour ; donnez-lui la main, comme vous me l'avez jusqu'à ce jour donnée ; laissez-lui un peu de place dans votre cœur, une pensée dans votre souvenir, et les veilles qu'il m'a coûtées me seront toujours légères et joyeuses.

Alphonse Brot.

1er avril 1833.

Héléna la Vénitienne.

I.

Quatre heures du matin venaient de sonner à Venise, et toute la ville sommeillait si profondément qu'on l'eût crue morte; et la lumière des réverbères se découpait si pâle sur les maisons environnantes qu'on l'eût prise pour les reflets de cierges funèbres autour

d'un immense catafalque. La Venise du jour aurait renié cette Venise de la nuit peuplée alors d'édifices muets, de rues désertes, de pavés sans retentissemens; cette Venise, squelette dérisoire d'une grande cité.

Le vent des lagunes soufflait : l'air était glacé, l'on touchait au solstice hiver; et le ciel, qui toute la journée avait resplendi comme au retour du printemps, depuis quelques heures s'assombrissait de telle sorte qu'on ne pouvait rien distinguer à dix pas; enfin c'était une de ces nuits qu'un banditto dans ses prières demande à Dieu; une de ces nuits où plus d'un angle de rue reçoit avant la rosée d'en haut une rosée de sang, où plus d'un bras frappe, où plus d'une haine s'éteint, où plus d'une ame s'en va.

C'était une nuit de calme et de crime, de bonheur et de désespoir.

Une nuit enfin qu'on souhaiterait vainement en France, et qui en Italie se renouvelle à chaque coucher du soleil, parce qu'elle est une portion de l'ame italienne, parce que là

on se tue comme on s'aime ailleurs, frénétiquement et sans remords.

Un bruit lointain se fit entendre.

Etranger, qui parcours sans manteau et sans poignard les rues désertes de Venise, prends garde à toi? N'as-tu pas aujourd'hui, hier, voilà huit jours, voilà un mois, regardé avec amour une femme d'Italie? Alors prends garde à toi, change de chemin, et porte la main sur ton cœur afin de ne pas mourir du coup et sans vengeance!

Un rayon de lumière s'échappe de l'angle d'une rue.

Etranger, Etranger, ce sont les yeux de ton assassin qui rayonnent ainsi. Devine sa haine, quand la jalousie arrache de telles flammes à ses prunelles!

Etranger, retourne sur tes pas : la peur devient prudence en Italie; l'assassinat s'y appelle bien à voix haute vertu!....

L'étranger continue, et nul poignard n'a fouillé sa poitrine, et nulle main ne s'est trempée dans son sang!

Le bruit lointain approche, il redouble, il grossit; ce n'est plus un bruit, c'est une voix; ce n'est plus une voix, ce sont des clameurs; ce ne sont plus des clameurs, mais des cris sans fin, puis des éclats de rire.

Vénitiens, n'ouvrez pas vos portes; ne laissez pas entrevoir le visage de vos femmes si elles sont belles, car le seuil de votre maison serait dépassé, car votre honneur demain se nommerait infamie!...

Plusieurs fenêtres sont entr'ouvertes.

A travers des rideaux de gaze apparaissent par intervalles quelques charmantes figures, quelques épaules ravissantes, quelques contours délicieux; puis on agite des écharpes blanches, messagères d'amour partout ailleurs; à Venise, signe de prostitution!...

Les jeunes gens approchent, tous grands, tous beaux; ils reviennent d'un bal, d'une orgie chez la comtesse Alfieri, perle de Venise et de Florence, qui le soir se passionne et le lendemain renie son amour.

Enivrés du bruit des chants, du retentisse-

ment de l'or, du parfum des femmes, de l'ambroisie des vins, ils quittèrent à quatre heures son palais, et l'orgie maintenant a confondu tous ces hommes aux diverses organisations : le capitaine qui ne rêve que batailles et vit du présent; l'artiste qui use ses jours et vit dans l'avenir; le gentilhomme qui croit vivre et ne vit pas! Tous ces hommes se sont donné la main, et ils n'ont pas compris que leur amitié d'une nuit était une dérision humaine!

Et à quatre heures du matin ils réveillaient les rues silencieuses de Venise!

Les uns, gorgés d'or, la figure pâle d'intempérance, appuyaient leur faiblesse sur ceux de leurs compagnons que l'orgie avait respectés, et un flux de paroles immondes s'élançait de leurs poitrines; ils causaient de femmes et d'amour.

Bizarre conversation qui rapprochait le beau du hideux, l'ame de la matière!...

Et tous étaient heureux sans arrière-pensée, comme si le lendemain ne devait pas arriver, et avec lui les convulsions de la veille.

Ils longeaient alors les croisées de quelques courtisanes ; d'engageans propos, de séductrices paroles les arrêtèrent.

—Eh! par Satan mon patron! n'est ce pas la Syrène que j'aperçois à cette fenêtre?

—C'est elle, mon gentilhomme, murmura une voix suave, c'est elle.

—Mon ange, apporte un flambeau, afin que je m'assure de la réalité de ton apparition.

Et la Syrène apporta un flambeau.

—Toujours cette pâleur qui m'a enivré huit jours entiers? Toujours cette indolence de regards qui m'a fait regretter de ne plus t'aimer? Toujours cet enchantement dans ta personne qui m'a révélé que tu n'étais pas une femme ordinaire, qu'on te réservait une place à la gauche d'un roi!

Et un autre parlait ainsi :

—C'est toi, Diana la coquette, c'est toi.... Oses-tu bien demeurer encore à Venise, quand un mandat signé par le duc mon oncle t'en a ignominieusement expulsée? Dis-moi au moins les noms des gentilshommes que ta coquetterie

a ruinés; dis-moi quel Vénitien a été aux galères ou s'est fait pendre pour toi, afin que je me rie de ces niais comme on a ri de moi...

—Mon gentil cavalier, je n'ai ruiné personne depuis votre seigneurie; je ne ruine que les gens que j'aime, et je vous aime toujours...

—C'est-à-dire que tu voudrais me ruiner encore?

—Non : vous aimer, voilà tout.

D'autres cavaliers et quelques dames passèrent alors.

—La comtesse Héléna, murmura une voix...

—La comtesse Héléna! répéta un jeune homme. Compagnons, prêtez-moi assistance; arrêtez ces gentilshommes, arrêtez-les, vous dis-je! car, sur mon ame! parmi eux il y a deux personnes, une femme que j'aime, un homme que je hais. Compagnons, j'ai soupiré deux mois pour la dame, j'ai insulté deux mois son cavalier! il est temps que justice se fasse : j'ai trop d'amour et de haine dans le cœur; que l'un des deux en sorte! Ah! com-

pagnons, si vous portez quelque intérêt à celui qui s'est enivré avec vous, qui a souri à vos propos joyeux, qui a trouvé charmantes toutes vos maîtresses, prêtez-moi assistance!...

—Oui, oui, seigneur Mario!

Tous alors prirent le haut du pavé et barrèrent la rue.

Un homme s'élança du groupe qui approchait.

Tout à coup une clameur s'entendit.

Le jeune cavalier se tordait à terre; il avait été frappé à la poitrine d'un coup de stylet, et le sang ruisselait de sa blessure.

—J'étouffe! j'étouffe! murmura-t-il: ah! mourir sans vengeance, c'est horrible!...

Il se souleva avec effort, puis jeta autour de lui un regard effaré, et désignant du doigt la comtesse Héléna:—Ami, dit-il à un de ceux qui l'environnaient, ami, je vous lègue cette femme si vous tuez mon meurtrier.

—Et j'accepte ce legs, répondit un cavalier légèrement boiteux, à la taille moyenne, à la voix brève, aux yeux de feu.

Mario tendit la main à son bizarre vengeur, et mourut.

Quelques secondes plus tard, l'autre était près de l'assassin.

— Monsieur, lui dit-il, nous nous reverrons.

L'assassin ne put soutenir le regard de celui qui lui parlait ainsi ; à peine eut-il la force de lui répondre :

— Votre nom, monsieur; je me nomme Félippini, et je suis duc.

— Mon nom? je me nomme Byron, et je suis poète.

— A demain donc, monsieur, murmura le duc.

— A demain, murmura aussi la comtesse Héléna, en serrant, pour la seconde fois depuis un mois, la main de l'étranger.

II.

Le lendemain, c'était fête à Venise, tout semblait y vivre doublement : le marbre des palais et de quelques splendides maisons s'animait sous les retentissemens publics, sous les clameurs de plaisir; les larges dalles des rues brûlaient sous les pas d'une foule de cavaliers vêtus d'habits de fête; enfin à voir Venise ce jour-là belle et parée, avec ses faubourgs encombrés de riches toilettes et de soie, on aurait dit les détours d'un vaste édifice.

Puis, à droite, à gauche, sur les places, dans les gondoles, ce n'étaient que cris de gentilshommes se donnant rendez-vous aux plus riches hôtels garnis de la ville, à Giacomo, à Margarita. Mais c'était surtout aux environs

de l'ancienne demeure des doges, à la place Saint-Marc, que le peuple tourbillonnait; les longues arcades de l'édifice s'emplissaient incessamment; on ne respirait pas, on étouffait... et c'était en hiver.

A plusieurs pas de là on apercevait l'église du même nom, ouverte déjà, et d'où personne n'était surpris de voir des figures dévotes sortir pour se mêler à la fête, comme s'il leur appartenait de rapprocher ainsi la terre de la divinité.

L'église Saint-Marc est bâtie en marbre; elle se divise en cinq constructions, chacune d'elle haute et surmontée d'un dôme. Ces dômes sont tous, à l'extérieur, couverts de plomb doré autrefois, ce qui leur donne un air de mosquées orientales.

L'architecture du temple est grecque, le pavé en mosaïque de jaspe et de porphyre; enfin on comprend d'abord, en voyant l'église Saint-Marc à Venise, ce que l'ame d'un Italien peut contenir de frénétique religion, de bizarre amour pour Dieu. De la petite place

contiguë à la place Saint-Marc on aperçoit la mer.

La mer bleue et calme, et qui regarde avec amour les merveilles d'Italie.

Cependant le plaisir avec ses clameurs et ses tourbillons de peuple ne s'était pas réfugié dans un seul quartier della bella Venezia. Ainsi qu'un océan en démence, il avait tout occupé; ainsi que les laves échevelées d'un volcan, il avait tout incendié.

Le pont du Rialto occupe le grand canal de Venise; là aussi l'on s'était donné rendez-vous; jamais fête n'avait été plus solennelle : femmes, enfans, vieillards, encombraient la longue avenue du pont, passaient et repassaient comme un flux éternel!

Pour l'étranger qui aurait vu tout ce peuple tourbillonner, et le Rialto, long de deux cents pas, soutenu par une seule arche, il n'eût pas accordé deux minutes d'existence au pont qui soutenait le peuple, à l'arche qui soutenait le pont, et il se serait signé en priant Dieu de ne pas condamner au feu l'autre vie de

ceux dont il allait anéantir la vie temporelle.

Les clameurs redoublent, la ville s'agite, s'émeut, et cependant le soleil perd, un à un, ses rayons; le jour s'éteint, et la nuit qui tombe semble envelopper Venise d'un deuil universel.

Ainsi la mort ternit les félicités humaines, et les détruit inopinément.

Mais Venise est une ville belle entre toutes les villes; la capricieuse n'est point lasse de plaisirs, il lui en faut de nouveaux.

Le jour tombe, un autre jour le remplace.

Dans toutes les rues ce ne sont qu'illuminations; elles pleuvent de l'intérieur des salons, elles pleuvent des croisées, elles pleuvent des balcons, si resplendissantes qu'on dirait que de la terre au soleil il n'existe en ce jour qu'un intervalle de quelques coudées!..

Vive la nuit à Venise pour un carnaval! vive la nuit! c'est alors seulement qu'il commence, c'est alors seulement que mille rivalités charmantes, rivalités d'amour, rivalités de débauche, se jettent le gant. Vive la nuit à

Venise pour les galans qui n'ont que le carnaval pendant l'année afin de voir leur maîtresse préférée! vive surtout le théâtre de la Fenice pour ceux qui se couvrent d'un masque et volent, au nez des maris complaisans, l'honneurs de leurs dames!

Les gondoles cessent d'encombrer la ville; la foule diminue par intervalles; les gentilshommes ne se mêlent que rarement au peuple, qui n'a qu'un jour dans l'année pour marcher de niveau avec la noblesse.

Il est une heure du matin.

Le théâtre de la Fénice est l'idole du moment.

Depuis quelque temps, la salle, les loges, la scène, les corridors sont pleins de gentilshommes, de femmes et de jeunes cavaliers, acteurs d'un genre bizarre, qui, en une nuit, ébauchent pour une année de chagrins ou de joies; qui, en une nuit, commencent vingt drames qui exigeront de longs instans de félicité ou du sang pour dénouement.

Ici le plaisir est calme et naïf; un jeune

homme et une jeune femme masqués se promènent et causent d'amour devant un millier de témoins, et se troublent sitôt qu'un cavalier les aborde. Pauvres enfans ! qui ne savent point que l'amour est une occupation provisoire, un jeu qui ne dure que peu d'instans.

Là le plaisir est bruyant, il a des cris, il a des ailes, il bondit, il tressaille; des rondes se forment, il se mêle aux rondes, il danse avec les danseurs, il bruït avec les violons; il est partout dans les regards, dans les gestes, dans la voix, dans les amours qui commencent, dans les haines qui se continuent; être insaisissable, il est partout.

Ailleurs, un galant s'est affublé d'un costume de Mars, et vient offrir la main à sa maîtresse, femme d'un vieux jaloux déguisé en Vulcain.

Les déguisemens mythologiques font fureur à Venise.

L'Italie, qui a renié sa vieille gloire, abâtardi ses vieux monumens, a conservé ses divinités païennes.

Dérision que cette ville qui s'est déshéritée

de son passé, qui est morte pour l'avenir!

Plus loin Jupiter se promène gracieusement avec une Junon, moins surannée et moins maussade que celle de l'Olympe.

Un dieu Pan renverse à droite et à gauche les divinités inférieures qui entravent sa course; il a aperçu de loin une fraîche et jolie comtesse auprès de son mari qui, par amour pour sa femme, est venu au bal sous un costume de Minautore!...

Tout à coup des clameurs de surprise se font entendre au loin, chacun se presse sur les pas de la foule et ne peut apercevoir la personne qui a assez de puissance, de beauté ou de bizarrerie, pour bouleverser les plaisirs de quelques milliers d'hommes.

— C'est Erato elle-même, disait un sigisbé en délaissant sa dame, c'est Erato elle-même; elle aura déserté ce soir l'Olympe et les dieux, afin de visiter la terre et ses habitans. Amis, c'est Erato elle-même; ce parfum qui l'environne et ruissèle dans les tresses de sa coiffure, c'est de l'encens, l'encens des immortels!

— Bella, reprenait un autre, si votre patrie est éternelle, et votre puissance suprême, tâchez de vous prendre d'amour pour moi. Je suis duc et riche : tâchez que je ne vous aime pas moi tout seul, car l'amour que vous inspirez est pur comme l'éclair de votre regard.

— Viva la divinita di Venezia ! murmura une voix.

— Viva ! crièrent deux cents voix.

La dame parvint enfin à se dégager des flots de cavaliers qui l'entouraient.

Elle était ravissante à voir.

Et certes, si la muse mythologique, dont elle avait emprunté le costume, fût ressuscitée de la tombe, elle serait une seconde fois morte, non plus de vieillesse, mais de désespoir de se voir dépassée en beauté par une Vénitienne.

Quelques jeunes seigneurs se rapprochèrent, et, après avoir inutilement dépensé toutes les ressources d'une galanterie délicieuse afin de lever le mystère de son déguisement, quittèrent la place.

L'un d'eux s'attacha à elle comme son ombre, ou son mauvais génie, la poursuivant d'éloges, l'abreuvant de sarcasmes ; lassé enfin, il voulut arracher le masque de cire qui lui couvrait la figure.

La dame masquée porta avec effroi la main à son visage, et jeta un cri.

D'autres jeunes gens approchèrent; on se donna rendez-vous pour le lendemain.

Cependant l'inconnue avait disparu quelque temps, semblable à une vision céleste qui nous quitte après nous avoir fait espérer le bonheur.

Elle revint bientôt; elle donnait le bras à un étranger.

Et chacun la reconnut.

Et plus d'un gentilhomme de Venise fut tenté de chercher querelle à ce cavalier.

La dame masquée l'entraîna dans une loge séparée de celle du théâtre, et, après en avoir fermé la porte, alla s'asseoir dans l'ombre.

L'étranger restait debout :

—Mylord, asseyez-vous, lui dit-elle d'une

si douce voix qu'on aurait cru à un accord des cieux ; mylord, asseyez-vous.

Byron s'assit.

— Mylord, il paraît que vous n'êtes que depuis peu à Venise, et c'est peut-être votre première aventure amoureuse ?

Byron ne répondit rien.

Et le sein de la jeune femme se gonfla, et de violens soupirs s'en échappérent.

— Ecoutez, mylord, c'est la première fois que vous allez en Italie, cette terre de feu, où l'amour est une fureur. Aucune dame italienne ne vous a pris sans doute la main comme je prends la vôtre!.... Aussi êtes-vous étonné de votre aventure de ce soir?

Et la voix de la jeune femme devint tremblante d'émotion.

Byron ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et demeura muet comme par le passé.

— Une femme vous a dit cependant qu'elle vous aimait : ne vous souvenez-vous plus de cette femme?

— Je ne veux pas m'en souvenir.

— Mylord, ajouta la dame masquée se rapprochant tout-à-fait de lui, on ne vous a donc pas murmuré à l'oreille ces mots : A demain ?

Et le cœur de l'inconnue palpitait en ce moment, mais bien fort ; et si quelqu'un avait été assez hardi pour ôter le masque qui lui recouvrait la figure, il aurait aperçu sur cette figure des traces d'amour et de crainte.

Byron ne répondit pas.

— Cependant, cette nuit-là, la rue était illuminée de flambeaux, il y eut du sang répandu sur le pavé, continua-t-elle.

— Je ne me souviens de rien, madame.

— A demain, mylord, à demain ; vous serez à mes pieds, et je vous repousserai du pied.

La dame masquée entr'ouvrit violemment la porte de la loge, et disparut.

Byron voulut la joindre ! il ne la vit plus.

Alors il pensa à ce qui lui était advenu, et il ne se reprocha pas de n'avoir point soulevé, comme il l'avait résolu d'abord, le masque de l'Italienne.

Quelques minutes après, il oublia ce commencement d'aventure.

Il retourna au bal.

Et il admira du profond de son ame l'étrange et bel aspect d'un carnaval de Venise, et cédant à l'entraînement, il se confondit aux groupes, hasarda quelques paroles aux dames.

A cinq heures du matin il sortit.

A peine dehors, il crut s'apercevoir qu'on le suivait.

—Au revoir! Byron, lui cria une voix.

Byron regarda.

A quelques pas de lui, il vit un groupe de cavaliers masqués et costumés bizarrement.

Il appela un gondolier, et se prépara à descendre dans une gondole.

— Au revoir! Byron, lui cria encore la même voix...

Byron fit un mouvement convulsif, et se détourna pour découvrir qui lui parlait ainsi.

Les cavaliers l'entourèrent tout à coup....

La porte d'un hôtel se referma sur lui; il avait disparu comme par enchantement, et, deux heures après, toute la ville racontait que Byron venait d'être enlevé au sortir d'un bal.

III.

Quelques jours après, un homme traversait à six heures du matin la place Saint-Marc ; il était vêtu de brun et recouvert d'un vaste manteau. La démarche de cet étranger faisait pressentir la dignité de son origine; son visage pâle portait ce caractère qui étonne sans que l'on sache pourquoi, et qui force au respect, comme si un homme en dehors des autres hommes avait empreint sur le front ce qu'il doit léguer de génie à son nom, d'immortalité à son siècle.

Il marchait, et comme le givre tombait abondamment, ce n'était que par intervalle que l'étranger se découvrait : ses cheveux noirs et rares garnissaient à peine ses tempes amaigries; ses grands yeux fixes dans leurs

orbites resplendissaient encore; mais un cercle noir trahissait la jeunesse tumultueuse de cet homme, l'abus des passions et l'abus du travail.

Sa bouche et ses lèvres amincies révélaient un amer sarcasme, une profonde dérision de l'humanité.

Et cet homme était celui qui avait accepté comme un legs la vengeance du jeune cavalier mourant.

Cet homme c'était Byron, depuis un mois citoyen de Venise et futur soldat de Salamine et d'Athènes.

Cet homme c'était Byron, qui fuyait sans regrets sa patrie, abandonnait sa femme; c'était Byron, homme-démon, poète incarné, qui allait retremper sous d'autres cieux son âme, volcan éternel!

Byron, qui, blasé d'orgies, saturé de femmes, près de mourir en Angleterre, s'exilait de son château natal afin de trouver de nouvelles sensations sous un nouveau climat, afin de se recréer lui-même comme un Dieu!

Byron courant le monde et les aventures, approfondissant et dédaignant toutes choses, foulant aux pieds la poussière de Waterloo et lui demandant le capitaine corse qui avait long-temps serré le monde sur sa poitrine... et que le monde avait étouffé!..

Byron écrivant son *Don Juan*, et sous un nom supposé se léguant à l'avenir!...

Un hôtel s'adossait à la place Saint-Marc; le poète s'arrêta à la porte de cet hôtel, monta, et fut bientôt dans l'appartement de la comtesse Héléna.

O vous, qui que vous soyez, qui avez couru le monde et laissé des regrets de femmes dans toutes ses contrées; vous qui avez aimé la bayadère d'Orient, idolâtré l'Anglaise indolente et l'Espagnole passionnée, ne me parlez pas de toutes ces femmes, car la Vénitienne vaut mieux cent fois qu'elles.

L'appartement d'Héléna offrait ce que le poète cherche vainement, ce que l'ame désire, ce qui ferait mourir l'ame si elle était mortelle.

Tout respirait la volupté dans ce boudoir,

les peintures suaves de Perdenone, les naïves sculptures de Villetri, les parfums qui jaillissaient d'une cassolette d'or.

En entrant, on se disait : C'est là qu'est l'extase de l'amour, c'est là qu'est l'Eden.

Les croisées étaient environnées dedraperies bleu-ciel, et sous ces draperies l'œil entrevoyait des gazes, et sous ces gazes des vitraux barriolés. Une lumière s'échappait d'une lampe suspendue à la voûte, et cette lumière resplendissait pure comme un souvenir de jeune fille. De soyeuses ottomanes tapissaient la chambre, et leur mollesse faisait rêver le plaisir : tout était entraînant.

Sur un lit dont l'acajou se cachait sous d'immenses rideaux, reposait une femme belle de sa jeunesse, belle de sa fraîcheur, belle de sa beauté! Elle reposait, mais si négligemment, mais si voluptueusement, qu'on eût pu deviner ses pensées; sa bouche, ses regards, sa pose, tout trahissait l'amour dont cette femme était brûlée.

Elle semblait ravissante ainsi placée sur son

lit, la tête appuyée sur des coussins, les bras nonchalans et chargés de langueur!... Et de légers soupirs s'élançaient par intervalles de sa poitrine, sa bouche murmurait de ravissantes paroles d'amour, son sein se gonflait.

Était-ce là du bonheur, ou seulement l'espérance du bonheur?

Au moment où lord Byron entra, l'ange des songes avait détaché doucement l'ame d'Héléna de son beau corps pour la transporter aux régions célestes.

Elle rêvait de lui, lui qui était si près d'elle!...

Byron tressaillit involontairement; la comtesse s'éveilla.

Une femme autre qu'Héléna se fût épouvantée de se voir ainsi surprise, elle n'en éprouva qu'une agréable sensation; elle était si éblouissante de beauté, on le lui avait répété tant de fois, elle le savait si bien!... Elle ne se déplaça donc pas; ses cheveux inondaient ses épaules, elle ne rattacha point ses che-

veux; ses épaules étaient blanches à faire honte au cou d'un cygne, elle ne recouvrit pas ses épaules...

Cette femme était belle, elle voulait qu'on analysât sa beauté; elle aimait, elle voulait qu'on jugeât de son amour par le sacrifice de sa pudeur!

— Monsieur, dit-elle, tournant sur Byron un délicieux regard, monsieur, je ne vous attendais plus, et cependant je ressentais le besoin de vous revoir, de vous parler encore.

— Et moi, signora, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux? mylord, vous partez donc?

— Oui, madame, je ne suis en Italie que depuis un mois, et déjà l'Italie me pèse; il me faut maintenant d'autres climats, d'autres sensations peut-être....

— Quoi, vous quittez Venise! Quoi, vous me quittez, moi?...

— Oui, madame, j'abandonne l'Italie dans huit jours, et je vous l'annonce aujourd'hui;

n'est-ce pas, signora, que c'est une belle occasion pour un stylet vénitien?

Et Byron souriait dédaigneusement alors.

— Vous vous trompez, monsieur; une Vénitienne les mains saignantes! Non, non : la femme qui n'a de bonheur qu'à jeter ses bras autour du cou de l'homme qu'elle aime, afin de l'attirer plus délicieusement sur son cœur, afin que leurs haleines, leurs soupirs, leurs baisers se confondent, oh! cette femme, toute de passion, redoute l'odeur du sang!... Mais sachez donc qu'en Italie les dames ne sont pas ce qu'on se les crée ailleurs, raffolant de vengeance? Non, les dames italiennes aiment passionnément ; quand on les méprise, elles pleurent ; quand on les délaisse, elles se tuent!... Nous comprenons ainsi l'amour, notre contrée est de feu, notre ame s'allume au même foyer, nous aimons comme l'on vit ailleurs; en Italie l'amour est dans l'air, à chaque pas nous le respirons!...

— En Italie, comme partout ailleurs, l'amour naît avec nous, signora, et comme par-

tout ailleurs, il faut que l'amour absorbe l'ame, ou que l'ame absorbe l'amour!

—Oh! ne parlez pas ainsi lord, Byron : lorsque vous vous êtes offert à moi, vous avez prononcé un nom qui a du retentissement en Italie, en Angleterre, en France, dans le monde.... Suis-je donc si criminelle de vous avoir aimé?...

— Je ne vous comprends plus, madame...

— Vous ne me comprenez plus, et votre main que j'ai autrefois pressée en vous quittant, et la joie que j'ai témoignée en vous retrouvant au bal, et ce désordre de ma toilette, de mes sens, que je ne vous déguise point; vous ne me comprenez pas ? vous voulez donc que je me jette à vos pieds, que je vous dise : Byron, premier poète du siècle et du monde, Byron qui as rehaussé et blasphémé l'amour, qui jouas avec le profane et le divin ; je n'ai pu te voir sans t'aimer profondément. A moi encore ton amour, à moi l'éclair qui jaillit de tes yeux, le génie qui bout dans ton cerveau, les sublimes paroles qui partent de ta bouche; à moi Byron tout entier, ne fût-ce plus qu'un

mois, qu'une semaine, qu'un jour, qu'un instant!...

Héléna s'était précipitée de son lit, et elle serrait ses bras autour du poète, qui la contemplait froidement, et elle appuyait avec délire sa bouche sur une bouche où le sarcasme étincelait.

—Madame, lui dit sévèrement Byron, n'oubliez pas que vous vous nommez Héléna et que vous portez la couronne de comtesse.

— J'oublie qui je suis, pour ne me souvenir que de vous, pour vous dire que je vous aime, qu'il ne fallait point paraître à mes yeux, et que, puisque vous l'avez fait, il ne vous reste pas, mylord, le droit de me repousser ainsi....

— Si je ne vous aimais pas cependant, signora, si je ne vous aimais pas?

—Byron, quelques paroles te coûteront peu à toi qui écris des pages que l'aquilon des années n'enlèvera point de cette terre; quelques sermens te seront faciles à toi qui créas Beppo, Lara, la fiancée d'Abydos; à toi qui as jeté dans

le cœur de tes héros des passions qui les rapprochent de Dieu et de Satan.

—Quelques regards de tendresse et quelques mots d'amour, voilà ce que je réclame de toi... Rien que cela pour l'abandon de mon corps, pour la perdition de mon ame!...

—Héléna, je vous aimerais presque, si depuis long-temps je ne méprisais point les femmes...

— Profane.... profane!....

Et la Vénitienne apparaissait si belle, si ravissante, qu'à moins d'être mort à ce monde, aucun homme n'aurait pu la contempler froidement.

Byron lui-même, Byron, qui se joua de tout, qui nivela tout, subit la fascination qu'Héléna répandait autour d'elle comme un parfum...

Il l'étreignit dans ses bras, la regardant passionnément.

Les cheveux ruisselans, le regard humide, la bouche entr'ouverte, Héléna ne vivait pas, ne respirait pas...

Elle se croyait au ciel à la droite de Dieu!...

Et certes le bonheur des anges n'eût pas

valu son bonheur d'à présent; son appartement vénitien n'était-il point préférable au ciel? lord Byron, l'enlaçant de ses bras, n'était-il pas pour elle l'égal d'un dieu?...

Il ne semblait plus un homme, elle ne semblait plus une femme, mais deux élus, deux démons peut-être....

Un râle de volupté bien prolongé, bien pénible, annonça enfin que le paradis s'était refermé sur eux... qu'ils étaient retombés du ciel!.....

Toute brûlante de caresses, toute impregnée de baisers, Héléna se dégagea des bras du poète.

—Comtesse, lui dit Byron, je vous quitte...

— Quoi! sitôt? quoi! déjà?...

Byron désigna du doigt la pendule...

— Huit heures, murmura-t-il...

—Eh! que vous fait l'heure? n'est-elle pas à vous?

— Depuis dix minutes je devrais être chez la signora Julia...

— Ah! pitié pour moi, pour vous... me préférer cette femme, une actrice!

— Vous n'avez demandé qu'un éclair d'amour, qu'un moment de bonheur, et je vous ai donné tout cela, comtesse.

— C'est vrai, répondit la Vénitienne, mais j'en mourrai...

— On ne meurt plus d'amour, Héléna, et comment en mourrait-on? on ne comprend plus ce mot, pas même moi!...

— De grâce, dites que vous m'avez aimée, que vous m'aimez toujours...

— Je ne vous aime pas, et ne vous ai point aimée, je ne crois même point à votre amour!...

— Je vous forcerai d'y croire, Byron, je vous forcerai d'y croire; oui, vous inscrirez un jour dans *don Juan* qu'une dame vénitienne, éprise de vous, pour vous s'est tuée. Vous souriez? Oui, vous inscrirez cet épisode en lettres de sang, et, si vous ne le faites pas, les pavés qui longent l'église Saint-Marc, à Venise, apprendront aux races futures qu'un matin ils ont brisé le corps de la comtesse Héléna.

Et d'un bond la passionnée Italienne était

près de la fenêtre, et d'un autre elle atteignait le balcon. Le poète essaya vainement de la retenir, Héléna se précipitait du balcon, et se tuait sur les dalles sourdes de la place Saint-Marc.

Et un homme si pâle et si défait qu'on aurait cru son existence prête à s'exhaler, passa alors, et il reconnut le cadavre...

—Byron ! cria-t-il aussi haut que sa faiblesse le lui permettait, Byron ! poète et lord d'Angleterre, nous nous retrouverons face à face ! et il continua son chemin.

Cet homme était le duc Félippini, presque blessé à mort par lord Byron.

Byron, voyant la foule tourbillonner près du cadavre d'Héléna, referma les fenêtres et n'entendit point les menaces du gentilhomme vénitien...

IV.

La mort de la comtesse Héléna avait produit une grande stupeur dans la ville, et lord Byron, pour s'étourdir sur ce tragique événement, courut les bals, les spectacles, les promenades; il redevint bientôt ce qu'il fut en Angleterre, un homme affamé de plaisirs et d'orgies.

Et malgré tout cela, il pensait incessamment à Héléna, qui l'avait rendu heureux quelque temps, à Héléna morte pour lui!...

Le souvenir de cette femme le poursuivait surtout aux heures de l'inspiration; il prenait la plume pour écrire quelques strophes de Juan, son héros, et la plume lui tombait des mains, et des larmes ruisselaient sur ses joues flétries prématurément, et il rêvait malgré

lui à tant d'amour éveillé chez une femme jusque-là sans amour, à tant de grâces dédaignées, à tant de beauté éteinte, à tant de jeunesse ensevelie avant le temps et couchée sous la pierre d'un cercueil!...

Byron retomba dans un accablement profond, et, comme si de hideuses visions agitaient leurs mains saignantes autour de lui, il ferma les yeux. Il aurait, dans ce moment, donné Don Juan pour une pensée consolatrice, sa gloire dans les siècles futurs pour une heure de sommeil, sa vie pour la mort!...

Pensée de consolations, sommeil d'une heure, mort ardemment invoquée, tout cela fut muet pour lui.

Byron voulut trouver le repos dans la méditation.

Alors il songea à remplir le vœu suprême d'une mourante, à éterniser cette femme qu'un souffle d'amour eût rendue presque céleste, qu'une parole d'indifférence avait impitoyablement tuée.

Il reprit la plume, et écrivit.

Et quelques minutes après il déchira ses deux strophes, comme si, à défaut des aveux du poète, les pavés de Venise et de la place Saint-Marc ne devaient pas se lever, et crier aux générations à venir qu'Héléna, comtesse d'Italie, s'était suicidée à vingt ans pour un Byron, lord d'Angleterre!...

Ce que la poésie et le recueillement n'avaient pu faire, une vie turbulente ne le fit point.

Byron allait-il à un bal, une femme lui souriait-elle délicieusement, son sourire lui rappelait celui d'Héléna : une autre lui parlait, c'était encore la voix d'Héléna qui glissait à son oreille épouvantée; alors il regardait si ses mains n'étaient pas sanglantes.

Venise devint pour lui une ville maudite, et bientôt il résolut d'en partir.

Ses préparatifs furent promptement achevés; l'homme qui ne laisse aucun regret, qui n'emporte aucune affection, qui dit adieu à une ville comme un condamné au bourreau; cet homme peut abandonner rapidement un pays,

et sans regret porter sa destinée dans un autre.

Byron quitta Venise par un soir d'hiver, et il ne donna pas un souvenir à cette ville belle entre les villes.

Venise, ce soir-là, resplendissait entourée de fanaux et projetait sa grande ombre sur le golfe où elle se baigne, et le poète dédaigna de contempler ce spectacle, miraculeuse poésie.

Déjà il atteignait l'extrémité de la ville, suivi de son valet, lorsqu'un homme, à la haute stature et enveloppé tout entier dans les replis de son manteau, surgit de terre.

Byron recula involontairement; honteux bientôt de sa faiblesse, il marcha droit à l'apparition.

Et l'apparition s'approcha aussi de lui.

Et quand ils furent face à face, le duc Félippini se dégagea de son manteau.

—Byron, poète et lord d'Angleterre, ne t'ai-je pas dit que nous nous retrouverions?

— Nous nous sommes retrouvés!

— Écoute:

— Tu as méprisé une femme que j'aimais : je t'eusse pardonné de l'avoir aimée. Tu vas mourir pour être resté de glace devant elle.

Le duc alors lui lâcha, presque à bout portant, un coup de pistolet…

Mais, soit maladresse, soit épouvante, sa main dévia, Byron ne fut pas atteint.

— A mon tour, grand de Venise, duc d'Italie, au lieu d'un souvenir, j'en emporterai deux.

Et le poète se tourna impérieusement vers son valet, et lui dit :

— Williams, prenez ce pistolet, et maintenant tuez cet homme.

Et une détonation s'entendit.

Un cadavre roulait sur le pavé.

— Mylord, où allons-nous à présent ?…

— En Grèce !…

Le Requiem de Mozart.

1791.

I.

A l'époque où la république française allait construire, avec le trône d'un roi de France, un trône sanglant et populaire; à l'époque où Marat, Danton, Robespierre, Saint-Just venaient d'éclore pour l'extermina-

tion d'une royauté antique, pour l'agrandissement futur d'une jeune liberté ; vers ce temps où tout en France prenait une existence neuve, où l'égalité foudroyait l'aristocratie, où Paris s'apprêtait à voiler le sang de ses fils sous un drapeau, pour ne pas dire sous un linceul tricolore ; vers ce temps de résurrection pour tout ce qui portait le nom français, l'Allemagne, la vieille et poétique Allemagne, se couvrait le front d'un cilice de deuil, son soleil perdait un de ses plus brillans rayons ; chaque jour rapprochait le terme déjà si prochain où devait disparaître du monde le célèbre et infortuné Amédée Wolfang Mozart.

Qui ne tremble pas encore en prononçant le mot Révolution ? car elle a décimé bien des familles, déshérité bien des avenirs, ensanglanté bien des gloires !

On s'attendrit toujours au nom de Mozart, car, ainsi que le front de Dieu, il est entouré des auréoles du génie, de la vénération de tout un monde !....

En tout temps et même de nos jours où la

poésie et la musique allemandes nous ont été dévoilées ; aujourd'hui que le plus mince rhétoricien a lu Goëthe et ses amours de jeune homme, qu'il a applaudi au beau idéal de Schiller, tremblé comme une naïve jeune fille aux ballades de Burghër et de Rosegarten, cru rêver aux nouvelles d'Hoffmann, à la musique nerveuse du chevalier Glück, aujourd'hui encore on refuse au ciel d'Allemagne ce qu'on accorde à pleines mains au ciel d'Italie, l'influence des émotions inspiratrices, comme si l'inspiration nous venait de là-haut !

Enfans de la terre, nous qui n'avons qu'une chose dont nous puissions nous glorifier, le génie de l'inspiration, sachons donc qu'il fait constamment séjour dans notre ame, et que, par intervalles seulement, il nous transporte aux voûtes éternelles !...

Mozart, le front appuyé sur sa main gauche, notait la fin de *Die zauber flœte*, la flûte enchantée ; avant dernier chef-d'œuvre qu'il

léguait à son pays, la vieille Germanie, comme un avant-dernier adieu !...

Quand il eut fini, il ouvrit la porte de sa chambre et passa dans le salon.

Ses amis Haydn, Glück et sa femme l'y attendaient.

—Maëstro, lui dit Haydn, il est sept heures du soir.

—Vous tenez donc beaucoup à cette aventure d'enfance ? répondit Mozart.

Eh bien, mes amis, vous l'apprendrez telle qu'elle m'est advenue ; quelque long que soit le temps qui s'est passé depuis, je me la rappelle toujours avec émotion, c'est un de mes premiers bonheurs en ce monde : mon second, ajouta-t-il en souriant gracieusement, le voici ; et il leur montra sa femme, autrefois mademoiselle Weber ; mon troisième, c'est mon fils et puis ma gloire périssable, et puis vous, mes amis ; ah ! ces deux bonheurs-là sont les plus purs : puissent-ils durer de longues années !

Et la figure de Mozart, d'animée qu'elle était

quelques minutes avant, devint pâle tout à coup. Un souffle de mort venait de s'accoupler au sourire de la vie.

—Amédée, je ne te savais pas superstitieux, lui dit gravement Glück.

—Au moins, mon cher maître, vous me savez faible de santé, et la maladie touche souvent de près au linceul : qu'importe! nos jours sont comptés sur la terre : souhaiter d'y demeurer plus long-temps que Dieu ne le veut est un sacrilége... Ecoutez donc : voici mon aventure.

J'étais bien jeune alors, c'était en 1769, je revenais de Toscane et j'allais à Rome; l'on touchait aux solennités de la Semaine-Sainte : pendant mon court voyage, une pensée m'absorbait, me brûlait le cœur, tuait en moi tout autre désir; cette pensée, elle ne me quittait pas; mes rêves, mes émotions, le présent, l'avenir, tout était plein d'elle; j'aurais donné, je crois, pour qu'elle se réalisât à l'instant, une partie de mon existence, de ma gloire future et toutes mes espérances de bon-

heur et d'amour; chaque pas de la voiture, chaque minute d'impatience, chaque relai de chevaux me rapprochait d'elle : eh bien ! je ne me trouvais pas satisfait, le sang me montait au cerveau, mon cœur doublait ses battemens, j'étais insensé, j'étais fou, le démon de la musique me poursuivait, je voulais entendre le *Miserere* d'Allegri qui se chante le Vendredi-Saint dans la chapelle Sixtine, au Vatican!..

Le vendredi matin j'arrivai à Rome, je respirais seulement alors, j'étais presque heureux : je dis presque, parce que là on m'apprit que le *Miserere* ne s'exécuterait que le soir; mais enfin j'étais sûr d'obtenir ce que j'avais souhaité ardemment ; ce chant dont l'Italie ne parlait que les mains jointes, ce chant que les anges seuls ont le droit de murmurer autour du trône de Dieu, j'allais l'entendre, moi habitant de la terre!... Ah! mes amis, aujourd'hui j'ai trente-cinq ans, aujourd'hui je suis revenu de presque toutes les illusions dorées de ce monde, et je comprends toujours ce bonheur d'artiste, cette félicité qui se dégage

du corps et se rapporte tout entière à l'ame, ce paradis terrestre qui s'ouvrait pour moi.

Cependant une grave affliction m'attendait encore au seuil de ma félicité.

Je m'étais proposé de noter ce concert sublime de la terre et du ciel, ce chef-d'œuvre d'un homme dont les siècles n'ont conservé que le nom, dont le tombeau n'a conservé que le corps, dont la musique seule a conservé l'ame!...

Je fus déchu de ce bonheur; Allegri, en écrivant son *Miserere*, l'écrivait pour Dieu et les anges!

Ce qui s'appelle ici-bas les hommes n'avait que le droit de l'admirer une fois l'an... Celui qui eût osé profaner cette musique céleste en la notant sous les voûtes de la chapelle Sixtine, aurait encouru les foudres du pape...

Et je tombai dans un chagrin profond quand j'appris cette défense...

Et je fus presque tenté de braver les foudres du Vatican.

Un cardinal me proposa ce jour-là une

somme énorme pour composer sur-le-champ une sonate... J'en fus incapable...

Je ne savais comment tuer le temps.

Enfin je ne vivais pas, j'étais dans des angoisses continues; à chaque heure qui sonnait, je me levais comme un furieux et me plaignais amèrement de la lenteur de l'horloge; enfin celui qui m'aurait vu, m'aurait cru démoniaque, moi qui n'étais qu'un pauvre musicien allemand cherchant fortune et demandant à la musique d'un autre l'extase de mes rêves...

J'ignore comment cela se fit, mais cinq heures sonnèrent et je vivais encore. Vous riez? Eh bien, mes amis, je vous analyse une à une la nature de mes sensations; il fallait que je fusse fort comme je l'étais alors pour que l'impatience ne m'ait pas tué.

A cinq heures je me mêlai au peuple et j'entrai au Vatican.

Nous traversâmes avec peine la salle ducale où le Jeudi-Saint le pape lave les pieds des cardinaux romains; nous atteignîmes l'appar-

tement Borgia, puis la Salla Regia, élevée sous Paul III par Sangallo pour servir d'entrée à la chapelle Pauline et de là à la chapelle Sixtine, où, après quelques détours, nous parvînmes enfin.

Je me plaçai dans la tribune destinée aux hommes.

J'avais trois quarts d'heure à attendre. Je n'étais venu que pour la musique d'Allegri ; cependant il me sembla qu'une révolution totale s'opérait dans mon ame lorsque, promenant par hasard mes yeux de la voûte aux murailles et des murailles à la voûte, j'aperçus les grandes compositions de Michel-Ange, et je compris parfaitement que tout ce qui s'appelle art, soit musique ou peinture, architecture ou poésie, tout cela devait vibrer aussi haut que la foudre dans le cœur d'un artiste... Je fus donc saisi d'une terreur religieuse, d'une admiration étrange, en voyant ces figures colossales qui se dévoilaient à moi comme autant de spectres que la stupeur grandit de plusieurs coudées, et j'eus envie de me jeter à genoux et d'adorer Michel-Ange.

Je tressaillis involontairement. Un homme d'environ trente ans me regarda de travers.

J'avais dérangé son jabot dans mon inquiète admiration.

Je me contentai d'amirer avec recueillement cette peinture et cette architecture surhumaines enfantées par deux hommes.

La chapelle Sixtine me parut grandiose comme ce qu'elle renfermait.

Sixte IV l'avait fait construire sous son pontificat par un Florentin, Baccio Pintelli.

Sa forme est un carré long, décoré de grandes tapisseries d'or et d'argent peintes à fresques.

Au-dessus de ces tapisseries, sur les deux grands côtés, on a placé des tableaux bibliques venant en partie du Pérugin, du Pérugin que Raphaël étudiait!

Deux tableaux ornaient la porte d'entrée :

La Résurrection, par Domenico Ghirlandaio.

Les Diables et les Anges se disputant le corps de Moïse, par Mateo Dalecio.

Je fus émerveillé aussi de l'immensité de la

voûte de la chapelle que Michel-Ange peignit lui seul en vingt mois.

Tout cela, mes amis, était d'un beau merveilleux, d'une sublimité qui saisit l'ame et la détache de la terre. Eh bien cependant! tout cela disparaissait devant l'unique, devant la seule composition de la chapelle Sixtine, le Jugement dernier de Michel-Ange.

Cette page est effrayante de grandeur, d'aspect et de composition.

Elle occupe le fond de la chapelle et de la muraille.

Concevez-vous Dieu réuni à Satan? les hommes réunis aux anges? les damnés aux justes? Cet homme a tout confondu dans sa hardiesse de peinture, et il a tout dominé.

Le groupe du centre représente Jésus-Christ au milieu des bons et des mauvais; sur le haut deux anges portent en triomphe les attributs de la passion; aux pieds de Jésus-Christ apparaissent les archanges, qui sonnent de la trompette; les élus, qui montent au ciel; les pervers, qui se précipitent dans l'enfer.

Tout cet effort d'imagination, ce déluge de figures, cette variété nerveuse de couleurs, tout cela me rendit muet; il me semblait que je n'étais plus un homme, que mon ame allait quitter mon corps, et que j'allais comparaître moi-même devant le tribunal de Dieu; enfin j'étais fou, j'étais délirant, j'étouffais, j'avais besoin d'air....

L'admiration me tuait, je voulus m'isoler des flots de monde qui m'entouraient....

Je ne sais si je heurtai encore l'homme dont je vous ai déjà parlé; mais à mon passage il se retourna brusquement, et il souriait alors.

Le sarcasme étincelait dans ce sourire.

Mais je passai outre, et il me sembla que cet inconnu me deviendrait fatal!

Depuis, je ne l'ai point revu.

Je me plaçai au fond de la tribune sur un banc laissé là par hasard.

Quand je me fus ainsi isolé, je repoussai bien loin de moi le souvenir des peintures de Michel-Ange, et quand mes yeux se reportaient involontairement sur ces admirables

compositions, je les fermais aussitôt. Je ne devais pas user mon admiration en la prodiguant à un seul prodige : n'étais-je point venu pour le *Miserere* d'Allegri ?

Il venait de commencer... La fièvre me prit avec les premières notes que j'entendis... Je posai ma tête sur mes genoux et je ne respirais pas, de crainte de perdre le quart d'une note. Le battement de mon cœur m'était même si insupportable que, si j'avais eu un stylet, je m'en serais frappé...

Les voix partaient d'une tribune construite au haut de la voûte.

O Glück, ô Haydn, ô ma femme, que ce que j'entendis alors était beau ! que c'était ravissant ! que c'était merveilleux ! Combien cette musique dépassait l'idée que je m'en étais faite ! elle dépassait tous mes rêves de jeune homme. J'ai, depuis, ressenti profondément toutes sortes de bonheur, mais jamais un aussi pur, mais jamais un aussi extraordinaire. La chapelle Sixtine s'était tout à coup transformée pour moi en espace : sa voûte, c'était la

voûte du ciel; les voix qui résonnaient alternativement à mon oreille, les voix des anges, des séraphins et des archanges; le récitatif grave et solennel qui revenait tous les deux versets, la parole sublime de Dieu...

Et moi, qu'étais-je alors?

Oh! je me trouvais, pardonnez-moi cette erreur, je me trouvais bien plus que les archanges et les séraphins, car je respirais avec l'air cette harmonie qui découlait à flots de leurs lèvres divines; car moi, dans mon enfoncement de tribune, je dominais ces musiciens célestes!...

Mon extase dura plus long-temps que le chant du *Miserere*.

La musique avait cessé, et moi j'étais encore au ciel, et j'entendais encore ces harmonieux concerts...

On éteignit les flambeaux, je m'éloignai avec la foule. Je rentrai chez ma mère, j'avais besoin de repos, de sommeil; et pourtant je ne pus dormir.

Toujours cette musique me tintait aux

oreilles, toujours ces voix grondaient autour de moi comme les flots d'un océan, toujours ce récitatif retombait tous les deux versets, grave et solennel.

A minuit je me jetai sur mon lit.

Je tachai de fermer les yeux, j'y parvins enfin, et je m'assoupis, si l'on peut appeler assoupissement un lourd cauchemar qui pèse sur la poitrine et montre mille démons fantastiques; je revoyais ces figures colossales de Michel-Ange qu'un sombre jour grandissait encore, puis j'entendais le *Miserere*.

Mes yeux se rouvrirent alors, je jetai un regard autour de moi, ma lampe était allumée; j'étais près de ma table, près de mon clavecin, près de mes papiers; le front me brûlait, le sang se portait avec violence à mon front; j'avais la fièvre, tous mes membres tremblaient, les veines de mon cou se gonflaient à me faire crier, mes bras se crispaient: je n'existais pas, je ne vivais pas, j'avais la tête perdue; je croyais apercevoir le démon à mon chevet, il me hurlait aux oreilles toutes les notes du

Miserere sans en passer une, et moi j'écoutais, je me frappais le front, je me lacérais comme une bête fauve; enfin je ne sais quel prodige s'opéra, mais pendant un instant je ne vis plus rien et j'entendais toujours l'infernale musique du *Miserere;* et l'excommunication du pape ne m'épouvantait plus ! Je me moquais de la vie, j'avais usé en un jour toutes ses jouissances. — Mes amis, quand je revins à la raison, je trouvai noté entièrement le *Miserere* d'Allegri !....

Il est probable que j'écrivis cette musique au milieu d'un de ces transports où l'on perd le souvenir de toutes choses, où l'on est plus voisin de la mort que de l'existence.

Enfin je trouvai noté le *Miserere* d'Allegri!..

Le lendemain tout Rome le savait; le lendemain on s'arrachait le pauvre Mozart et son larcin...

Moi, je tremblais que le pape ne l'apprît et ne m'anathématisât.

Clément XIV l'apprit en effet et m'appela près de lui.

Je vous assure que je frissonnais quand je l'approchai.

Clément XIV sourit de mon effroi, et, loin de m'accabler de son anathème, il eut la bonté de me faire compliment de ma mémoire et de me nommer chevalier de l'Eperon-d'Or...

En ce moment un domestique vint avertir Mozart qu'un étranger demandait à lui parler.

Il ordonna qu'on le fît entrer... L'étranger entra, et Mozart recula de trois pas...

— Monsieur, lui dit l'inconnu, voici dix mille thalers, mettez en musique le *Requiem* des morts, je viendrai le chercher dans huit jours.

Il jeta sa bourse sur la table et sortit.

Haydn, qui s'était aperçu de l'émotion de Mozart, voulut en connaître le sujet...

— Cet homme, lui répondit le musicien, est celui qui m'apparut il y a vingt ans à la chapelle Sixtine, cet homme dont le regard me semblait fatal...

— Mon cher Wolfgang, votre histoire est merveilleuse, interrompit Glück.

— Puisse-t-elle ne pas avoir un funèbre dénouement, ajouta Mozart en lui serrant convulsivement la main.

Tous trois se séparèrent alors, et Mozart passa une nuit fort agitée.

II.

Le lendemain Mozart se leva de très-grand matin; il se sentit mieux; le ciel était beau à voir, l'air doux à respirer, il sortit; et comme si une pensée importune le poursuivait, il s'égara au loin dans la campagne. Ce fut vainement; toujours la pensée infernale le stimulait, l'aiguillonnait, se mêlait à ses pensées de joie, comme le calice d'amertume aux coupes d'ambroisie.

Le présent le tuait.

Il rejeta les yeux sur son enfance regrettée long-temps.

Heureux don que le ciel a fait à l'homme en lui donnant la mémoire de ce qu'il fut autrefois, en lui permettant de se replier sur son existence première, de recommencer le

trajet d'une vie oubliée et interrompue par une autre vie et d'autres sensations, de revivre enfin dans le passé qu'on avait cru mort!

Et Mozart se rappela tous ses bonheurs d'enfant, ses voyages à Vienne auprès de l'empereur François Ier; sa présentation, à huit ans, à la cour de Versailles; l'accueil gracieux du roi d'Angleterre, Georges III; ses triomphes en Italie!

Ici s'arrêtèrent tout à coup ses souvenirs, son front se rembrunit, son corps frissonna: c'est qu'en Italie il y avait une ville féconde pour lui en événemens bienheureux et funestes.

Cette ville était Rome, Rome où vingt ans avant il entendait le *Miserere* d'Allegri; Rome où il avait rencontré un homme qui lui jetait des sarcasmes et des malédictions au visage.

Cet homme s'était présenté de nouveau à ses yeux, il l'avait revu la veille. Et la veille, cet étranger, cet inconnu, ce démon lui avait commandé de mettre en musique le *Requiem* des morts!

Bizarre accouplement : cet étranger se rattachait à toutes ses joies d'enfance, à toutes ses superstitions d'homme !

Entraîné par ses rêveries et ses souvenirs, Mozart avait marché sans donner aucune attention au chemin et à sa fatigue ; aussi, après quatre heures de marche, il rentra chez lui pâle et exténué.

C'est que, pour l'artiste qui n'a de patrie que sa chambre, de joie que ses amis, de ciel que ce qu'il peut en apercevoir à travers les vitraux de sa fenêtre, quatre heures de marche sont une course immense.

En apercevant sa figure défaite et ses yeux ternes, sa femme jeta un cri ; mais, sur un geste d'impatience de Mozart, elle se retira en essuyant une larme furtive.

Mozart avait vu cette larme, et cependant il ne rappela point sa femme.

Que lui aurait-il dit qui n'ait point de nouveau arraché des pleurs à celle qui l'aimait plus que la vie, autant que Dieu?

Rentré dans son appartement, Mozart se

sentit très-faible. Il se mit au lit, la fièvre le consumait : tant de secousses successives avaient altéré violemment sa santé languissante depuis trois mois ! Il essaya de trouver le sommeil, cet oubli de la vie ; mais le sommeil s'était retiré de ses yeux, et il médita, la tête appuyée sur des coussins.

Pendant une heure qu'il demeura de la sorte, la mort et l'existence se disputaient chacun de ses mouvemens, chacune de ses sensations, chacun de ses soupirs.

Par momens son visage se revêtait d'une pâleur de cadavre, et l'instant d'après redevenait rose.

Le sang alors reprenait sa libre circulation.

Ce fut dans un de ces accès bienfaisans que Mozart, dégageant son bras du lit, attira près de lui sa table de travail, où gîsaient pêle-mêle ses papiers et ses compositions.

Il jeta sur les uns et les autres un regard qui aurait pu ressembler à un adieu ; puis il saisit avec une joie d'enfant un manuscrit, il le parcourut en tressaillant.

C'était sa première œuvre, le premier élan de son génie, sa première page musicale.

Mithridate composé à quinze ans.

Et il le rejeta en soupirant.

Mithridate était pour lui si plein de chers ressouvenirs !

Il s'empara d'un second cahier, sur la première feuille on lisait :

Die entführung ans dem serail. Il avait fait représenter cet opéra en 1782, à vingt-six ans.

Il le quitta pour parcourir quelques morceaux de prédilection *delle Nozze di Figaro*, joué en 1786 ; et son œil étincela, et l'on eût dit en ce moment qu'il lançait des éclairs de génie.

Mozart replaça ce manuscrit avec les autres...

Il semblait préoccupé.

—*Don Giovanne! Don Giovanne!* s'écria-t-il quelques instans plus tard ; et sa voix était forte et retentissante alors...

Il aperçut *don Juan*, ce chef-d'œuvre de

musique et de science, relégué dans un coin de carton.

Oh! comme son ame de musicien se réveilla puissamment! comme il saisit avec transport les misérables feuilles de papier qui renfermaient un ineffaçable monument de sa gloire terrestre, son droit incontestable au souvenir des hommes, son blason d'immortalité chez les siècles futurs!...

Comme il l'étreignit avec transport! comme il l'approcha frénétiquement de ses lèvres décolorées!

— *Don Giovanne!* murmura-t-il, tu seras donc l'héritage que je léguerai à Saltzbourg, car chaque homme qui s'est placé, pendant sa frêle existence, au-dessus des autres hommes, doit laisser pour adieu, au sol qui l'a vu naître, au pays qui a reçu ses premiers baisers, une portion de son ame.... Saltzbourg, ma belle patrie, tu m'as donné, avec l'aide de Dieu et de ma mère, une ame, la voici... Elle a passé dans cet ouvrage; je la lui ai toute communiquée..... Saltzbourg, ma ville natale,

j'espérais que *Don Giovanne* ne serait qu'un fleuron de ma couronne de musicien... hélas! je n'ai pas eu le temps de lui en attacher d'autres... ma couronne s'est brisée prématurément! Qu'importe! puisque Dieu l'a décidé! seulement ne rejette pas ce qu'un de tes humbles enfans te laisse. — J'aurais voulu te construire une impérissable renommée; j'aurais voulu que le voyageur, en passant devant tes hautes murailles et tes clochers, se découvrît, en disant: C'est là qu'est Saltzbourg!... Je n'ai pas eu le temps, ma pauvre patrie, de t'illustrer comme je le souhaitais ardemment, comme je l'avais rêvé, comme je l'aurais fait! Le souffle de la mort me glace, chaque heure m'éloigne de la vie de ce monde, me rapproche de la vie éternelle! Saltzbourg! Saltzbourg! souviens-toi d'Amédée Mozart... prononce quelquefois encore son nom quand les autres villes l'auront oublié... Adieu, adieu.

Et *Don Juan* tomba des mains de Mozart...

Une heure après, le compositeur, malgré

sa faiblesse, se redressait impérieusement sur son lit.

Don Giovanne! s'écriait-il, ne te glorifie pas d'être le seul résumé de ma puissance et de mon ame... *Don Giovanne*, tu rougiras devant les siècles qui viendront, car tu ne seras pas sans rival.

Tu as sans doute pensé que tout était mort en moi, que toute force m'était ravie, toute inspiration enlevée.

Et d'un bras fort Mozart rapprocha la table, saisit avidement papiers et plumes.

A cette crise violente succéda un silence presque effrayant.

Mozart écrivait, écrivait...

Sa main courait sur le papier...

L'éclair ne sillonne pas plus vite l'air, le coursier ne franchit pas avec plus de rapidité l'espace...

Il écrivait : et à chaque sensation de son cœur, sensation de joie, de chagrin, de religion ou d'extase, son visage l'exprimait.

— *Don Giovanne*, misérable, s'écria-t-il en-

core, te voilà à terre, et mon œuvre nouvelle te domine de toute sa hauteur; *Giovanne,* rampe éternellement, reste dans la poussière, un autre t'a dépassé!

Et sa voix était devenue sonore.

Sa femme inquiète arriva.

Elle fut épouvantée de le trouver pâle, les yeux hagards, les joues caves et amaigries, les cheveux en désordre, le bras tendu et menaçant, le corps sorti du lit.

— Amédée! Amédée! lui dit-elle... est-ce ainsi que je te revois?

—Laissez-moi, laissez-moi, lui cria Mozart; je vous dis qu'il est anéanti, que sa gloire a passé, que je l'avais élevé, moi, qu'ensuite je l'ai nivelé au sol qu'il occupe maintenant.

— Mon ami, ta tête est tout en feu; par pitié pour moi qui suis ta femme, par tendresse pour ton fils, par amour pour toi, reviens à la raison.

— Tiens, tiens, vois-tu, continua Mozart en jetant sur la table la musique qu'il venait d'écrire, tiens, voici qui dépasse *Don Gio-*

vanne. Commandeur de Pierre, commandeur de Pierre! engloutis-le pour la dernière fois dans les gouffres infernaux.

L'accès avait été trop violent : Mozart retomba lourdement sur son lit, les yeux éteints, la bouche entr'ouverte , sans respiration , sans battement de cœur.

Tant d'émotions venaient de suspendre en lui les sources de l'existence, et une sueur abondante ruisselait de son front sur ses joues; sa femme essuya cette sueur et resta près de lui plusieurs heures que dura cet état d'atonie; alors elle le quitta, emportant le manuscrit nouveau : la première partition du *Requiem*!

Après une nuit d'un sommeil pénible et rempli de visions, Mozart s'éveilla.

Il jeta autour de lui un regard indécis, et parut étonné d'être dans son lit et malade.

Un médecin écrivait à son chevet.

—Monsieur, lui dit-il, expliquez-moi ce que signifie tout cela.

— Portez la main à votre front, lui répondit le docteur.

Il porta la main à son front.

— Il brûle, murmura-t-il.

Portez maintenant la main à votre cœur, lui dit encore le médecin.

Il la porta à son cœur.

— Il bat bien faiblement.

— Si vous tenez à la vie, à votre gloire, à votre femme, ne travaillez pas; le travail vous a usé avant l'âge, le travail vous tuerait.

— S'il le faut, monsieur, je me résignerai.

Le médecin se retira, promettant de revenir. Quand le malade fut seul, il se souleva lentement, et d'une main presque égarée chercha sa composition du jour, le fatal *Requiem*, mais Il ne le trouva point.

Alors il appela sa femme.

— Madame, lui dit-il, une seule grâce : si vous tenez à moi, si vous tenez à ma réputation, rendez-moi...

— Jamais, jamais, interrompit sa femme.

— Jamais! répéta le malade, mais vous

ne savez donc pas ce que vous me refusez?

— Je vous empêche de mourir.

— On vous a trompée : ce qui me fera mourir, c'est de me refuser ce que je demande. Tant que je n'aurai pas devant moi cette œuvre commencée, tant que je ne pourrai l'achever, mon front brûlera comme il brûle en ce moment; toujours mes pensées se reportent vers lui, toujours ce chant vibre dans mon cœur. Vous dites qu'il doit être mon chant de mort; moi aussi je le crois depuis la visite de cet homme funeste. Qu'importe! rendez-le-moi encore; l'avenir au moins se souviendra de moi, il se rappellera que je l'ai composé sur mon lit d'agonie, il se rappellera que je n'ai point voulu qu'un autre se chargeât de l'hymne de mes funérailles.

Sa pauvre femme sanglotait.

Il lui prit la main. — Rendez-moi mon œuvre, lui dit-il, rendez-la-moi. Dans quelques heures je l'aurai terminée; alors je ferai ce qu'ordonnera le médecin, ce qu'exigera mon état de malade, ce qu'exigera votre amour.

Sa femme n'eut pas le courage de résister, et alla chercher le manuscrit.

Mozart le saisit avec joie, et fit signe à sa femme de sortir.

Tout ce qu'il avait rêvé de musique et de génie pendant sa courte existence, tout ce qu'il aurait écrit plus tard, bouillonnait, s'entre-choquait en ce moment dans sa tête.

Il se mit de nouveau à l'ouvrage; mais sa main faible et tremblante ne pouvait marcher aussi rapidement sur le papier que les pensées dans son ame... Il rejeta à plusieurs reprises et avec colère son œuvre.

Puis il la reprit; puis il continua.

Il en était à la dernière partition lorsque Glück et Haydn entrèrent.

Et ils laissèrent échapper une clameur de pitié et de surprise. Ils l'avaient vu encore la veille, ils l'avaient quitté la veille, faible..... seulement.

Et dans ce moment funeste il leur apparaissait le teint livide, le regard incertain; il leur apparaissait comme un fantôme, comme une

vision, ce qu'il était réellement enfin, un homme écrivant lui-même l'épitaphe de son tombeau.

— Mes amis... murmura Mozart...

Il voulut continuer, la voix lui manqua; il leur fit signe de ne pas interrompre son travail, et il reprit la plume.

Glück et Haydn gardèrent le silence.

Ils se trouvaient en face d'un mort, ils respectaient sa suprême volonté!

Mozart notait le dernier verset.

Et voilà qu'un autre entre encore : c'était l'étranger du Vatican! c'était l'étranger de la veille! Il venait chercher son *Requiem*.

Glück et Haydn tressaillirent involontairement et voulurent l'empêcher d'approcher.

Mais c'était inutile.

Près de paraître devant le trône de Dieu, quel homme criminel ou superstitieux a peur d'un homme?

Mozart continuait d'écrire.

L'étranger le regardait froidement.

— Monsieur, lui dit enfin le compositeur,

voici ce que vous avez exigé de moi, vous m'avez payé avec de l'or, moi, je vous donne mon existence en échange de cet or.

L'étranger prit le manuscrit, le renferma dans son portefeuille et sortit.

—Glück, Haydn, dit alors le malade, maintenant je me sens mieux, je suis débarrassé du démon qui m'obsédait ; croyez-moi, ne vous affligez point de mon état, j'ai de longs jours encore à demeurer sur cette terre, au milieu de vous, près de mon fils, de ma femme, et de tous ceux pour qui j'aime la vie ; non, mes amis, le malade ne s'éteindra pas à trente-cinq ans comme votre amitié le redoute.

Et il leur tendit la main en signe d'espérance.

Le soir Mozart se trouvait mieux ; la fièvre l'avait quitté, il parlait de ses travaux futurs, d'un bonheur qui n'aurait pas de fin.

Le médecin vint alors.

Il se plaignit hautement qu'on eût laissé travailler son malade.

Le lendemain, 5 septembre 1791, les rideaux du lit de Mozart étaient fermés.

Glück, Haydn et sa femme pleuraient; des cierges illuminaient la chambre.

Un moine récitait à voix basse les prières des trépassés.

Arthur.

HISTOIRE D'AUJOURD'HUI.

I.

Par une belle nuit d'été, dans les jardins immenses du château de Mersan, errait lentement un couple jeune et amoureux ; ils étaient deux, l'un avec une passion frénétique au cœur, l'autre avec une passion de boudoir, un caprice d'une semaine, d'un jour, d'un moment.

Ils étaient deux, le paradis et l'enfer. Depuis trois grandes heures ils devisaient en suivant allées et bosquets; ils se promenaient, et le temps glissait si rapide pour eux qu'ils ne s'apercevaient pas de ce long espace de félicité épuisé en paroles d'une suave galanterie, en aveux et sermens répétés et redits sans cesse, en extases d'amour profond.

Ils étaient sur la terre, et leur ame sillonnait le ciel; car l'amour c'est un céleste envoyé, un reflet du bonheur d'en haut.

L'horloge de l'église vibra, mais si sombre, mais si lente qu'on eût dit la dernière plainte d'un mourant à l'agonie.

— Une heure, déjà une heure! murmura d'une voix éteinte la jeune femme. Une heure! Et elle répéta ces deux mots avec angoisse et déchirement.

N'avait-elle pas raison? Ce fatal retentissement de l'horloge brisait sa félicité présente. Et le présent, n'est-ce pas tout?

— Quoi! sitôt? quoi! déjà séparés? Oh! pardonnez-moi, j'ai besoin de pardon; car à

cette heure je vous aime avec frénésie.......

— Ne me parlez pas ainsi, Ernest; chacune de vos paroles est un réseau qui m'enlace, un ouragan qui me bouleverse!... Ernest, soyez généreux; vous êtes un homme, vous pouvez tout sur vous; moi, je ne suis qu'une faible femme, qui n'ai de force que pour vous aimer!

— Léontine, ce que vous dites est bien; vous m'avez jeté dans l'ame une passion démesurée, et vous voulez que j'étouffe cette passion dans mon ame, que je la tue! Mon amour ne vous est pas indifférent: vos regards vous ont trahie. Qu'importe! il faudra que vous étouffiez aussi cet amour.... Ah! ce que vous dites est bien!

— Ernest, je n'exige pas tant... j'en mourrais...

— Soit: vous me sacrifiez, malgré vous, à ce qu'on nomme devoir; je vous approuve. Il est au monde des femmes qui ne pensent pas si sévèrement que vous; je m'adresserai à l'une de ces femmes, je me persuaderai que je

l'aime, et alors je vous oublierai. Vous êtes belle, j'en choisirai une aussi belle que vous. Bonté, talens, tout ce qui étonne, émerveille, séduit, vous le possédez : j'en choisirai une qui possédera beauté, talens, et alors je vous oublierai.

Mais si par hasard je ne me souviens plus que je cherche à me détacher de vous; si par hasard cette femme que j'aurai choisie par devoir, par distraction, je l'aime, ne venez pas vous placer entre elle et moi, en me disant : — Me voici ; je suis la baronne de Lussac!... — car alors je détournerais avec chagrin mes yeux de vous ; car alors je renierais l'amour que vous m'avez inspiré.

— Ernest, vous ne m'avez jamais aimée!

— C'est vous qui me forcez de le dire.....

— Ernest, le ciel est sur moi, qu'il m'écrase s'il me juge coupable! Ernest, l'opinion du monde m'a respectée jusqu'à cette nuit, qu'elle me traite d'infâme!... Ernest, je t'aime; à moi donc toute seule ton amour ! Dieu , hommes, réputation, je brave tout, je mar-

che sur tout... je suis à toi, rien qu'à toi, à toi pour toujours...

— A moi pour toujours !...

— A toi !... à toi !...

Ce qui peût broyer le cœur, lui retirer lentement l'existence, la baronne l'avait ressenti, l'avait usé ; son sang se glaça, ses genoux faiblirent, ses yeux se fermèrent.

Elle tomba lourdement à terre. Ernest la contempla quelques minutes en souriant :

— Voilà bien les femmes, murmura-t-il enfin. On leur dit qu'on les aime, elles vous repoussent ; on leur dit qu'on ne les aime pas, elles se livrent frénétiquement à vous.....

Et il se baissa lentement, prit dans ses bras la baronne évanouie, traversa le jardin, entra dans l'appartement, la déposa sur un canapé, et ferma la porte de la chambre à coucher.

Il s'approcha d'elle, la regarda avec indifférence, et dit assez haut :

— Je ne la croyais pas si belle...

L'évanouissement de madame de Lussac fut long. Quand elle revint à elle, elle fut effrayée

de se trouver les vêtemens en désordre, et dans son appartement avec le chevalier de Savigny.

Elle voulut lui adresser d'amers reproches, il lui ferma la bouche avec des baisers; elle voulut le repousser de ses bras, il l'enlaça dans les siens; elle voulut se lever, il se jeta à ses genoux.

Elle fut forcée de croire à l'amour de celui qui avait assez de place dans le cœur pour adorer vingt femmes à la fois, l'ame trop aride, trop usée pour en aimer une seule.

Madame de Lussac aimait profondément un homme ingrat.

Cet homme était à ses genoux, la suppliait.

Le lendemain, les yeux chargés de langueur, elle attirait contre elle Ernest, lui prodiguait les plus tendres sermens, lui disait qu'elle ne se repentait pas de ce qui leur était advenu; que cette nuit délicieuse lui laisserait des souvenirs pour toute la vie; et puis elle se taisait, l'enlaçait sur son sein, l'enivrait de purs baisers.

Et voilà que tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas; un jeune homme, à la pâle figure, aux yeux flamboyans, aux cheveux en désordre, parut...

Léontine jeta un cri d'effroi.

Et le jeune homme pâle demeurait toujours sur le seuil de la porte.

— Adultère! Adultère! prononça-t-il enfin d'une voix étouffé. Adultère!...

Alors il sortit de la chambre, tirant la porte sur lui.

Et quelque temps après il reparut en dehors de la chambre à coucher : elle faisait partie du rez-de-chaussée, et donnait sur le jardin. Il en ferma bruyamment les volets, puis les barricada avec une échelle énorme, malgré les clameurs et les efforts d'Ernest, qui dans sa fureur, brisait les vitres et cherchait à casser les volets....

Une voix s'entendit au dedans... Pas d'issue pour fuir : c'était madame de Lussac qui parlait.

— Que n'ai-je tué ce misérable ! répondit le chevalier; et un long soupir de rage s'élança rauquement de sa poitrine.

— Adultères, adultères ! répéta deux fois le jeune homme. Je reviendrai !

II.

Cinq heures du matin venaient de sonner à un vaste hôtel du faubourg Saint-Germain, au moment où un homme, mis en frac marron et pantalon noir collant, rentrait chez lui; l'expression de la figure de cette homme était remarquablement enjouée. M. de Lussac avait, du reste, dans le monde, une réputation de bonté piquante et spirituelle; dans les boudoirs, une réputation dangereuse pour certains maris.

Il atteignait sa cinquante-deuxième année, et cependant il en paraissait avoir quarante-six à peine; il était de taille moyenne, fort bien fait, exquis dans sa toilette, et portant à merveille une moustache noire.

Soldat de Napoléon, qui, après d'immenses

services, l'avait nommé général de brigade, et plus tard baron de l'empire, il professait pour lui la plus profonde admiration.

Aussi refusa-t-il constamment les offres brillantes de la restauration.

Il avait quitté, en 1814, l'épée et le manteau militaire, s'était jeté dans les affaires, et en fort peu de temps il se trouva assez riche pour ne plus exposer sa fortune aux chances de la hausse et de la baisse.

En 1831, il avait épousé la fille d'un riche financier, passionné pour les titres; il avait épousé, par amour, une femme qui l'acceptait par convenance seulement.

Au surplus, si madame de Lussac ne possédait pas cette ame de feu que l'amour exige, ce caractère romanesque qui fait ou défait les félicités du mariage, en revanche ce n'était pas une de ces femmes de boudoir, une raffinée coquette, s'étudiant à parodier les grandes passions. Naturellement froide, elle ne s'en cachait pas : aussi, la première année de son

union, le général n'eut-il pas à se plaindre de l'imperfectibilité de son bonheur.

Au lieu d'une maîtresse, il rencontrait une amie! N'était-ce pas déjà beaucoup!

Avant son mariage, madame de Lussac avait vécu dans une profonde solitude; son mari crut qu'il pourrait animer cette ame en dehors du monde ordinaire, en lui créant de nouvelles sensations; alors il l'avait jetée dans le tourbillon du monde.

Léontine apporta dans la société cette froideur qui désespérait le général.

Et cependant cette femme était née avec de fortes passions; mais il leur fallait un point de départ, une occasion de développement; c'était le germe d'un incendie, il lui manquait une étincelle.

M. de Lussac eût pu, à la rigueur, être heureux sans son fatal désir de se faire ardemment aimer de la baronne.

Il recevait deux fois par semaine à son hôtel de la rue de Bourbon, et tous les mois donnait un bal, où s'assemblait l'élite de l'aristocratie.

Un jour, en se promenant dans son salon, en distribuant, à droite et à gauche, des hommages aux dames, des remerciemens aux amis, il fut tout surpris de rencontrer un homme qu'il avait cru mort à Waterloo, un ancien colonel, qui, après un long séjour en Amérique, revoyait la France.

Une franche accolade renouvela leur amitié de soldat.

Au bal qui suivit, le colonel présenta son neveu à M. de Lussac, un capitaine aux hussards.

Ce jeune homme devint bientôt le commensal de la maison. Madame de Lussac lui inspira un caprice. Ernest de Savigny dès lors s'attacha à lui plaire.

Et un soir que la baronne était demeurée seule à son château, il parvint à lui faire croire qu'il l'aimait.

Et la pauvre dame le crut...

Et l'adultère suivit de près sa crédulité.

. . . .

M. de Lussac rentrait donc chez lui au sortir du bal ; il sonna son valet de chambre et ordonna qu'on mît les chevaux à la voiture.

Un domestique à livrée verte et amarante annonça M. Arthur.

Arthur était un enfant d'amour du général; mais la position sociale de M. de Lussac exigeait qu'Arthur parût ignorer ce que le monde ignorait. Aussi Arthur, élevé à l'hôtel, passait-il pour le fils d'un de ses amis mort pendant les guerres d'Italie.

— Tu viens à propos, lui dit le général, je vais au château de Mersan, où j'ai laissé hier ma femme.

— Je le sais, monsieur de Lussac.

— Quelle voix assombrie, Arthur!

Le cocher alors entra ; Arthur le repoussa avec force et referma la porte. M. de Lussac demeura stupéfait.

— Écoutez, général, écoutez, car ce que je vais vous dire doit se graver bien avant dans votre ame, lui laisser un sillon que les années

peut-ètre n'effaceront point, une blessure que la mort seule cicatrisera.... — Général, il faut que je vous aime avec tout l'amour d'un fils, pour vous révéler un secret qui entraînera avec lui la mort d'un homme.

— Arthur, je ne te comprends pas; mais j'entrevois dans tout ceci quelque chose d'effroyable.

— Oui, quelque chose d'effroyable et qui réclame du sang pur ou criminel, infâme ou loyal.

— Est-ce de toi qu'il s'agit?...... Parle, parle.

— Toi et moi ne faisons qu'un, qui t'offense m'offense; l'insulte faite à ton honneur rejaillit sur moi et me souille.... Arthur, parle, s'il faut du sang, j'ai le tien comme tu as le mien. Va, notre sang est de la même couleur, l'un de nous doit le répandre pour l'autre! As-tu besoin de moi? as-tu besoin de mon sang?

— Mon père, pourquoi voulûtes-vous placer votre amour sur une femme à qui vous

parliez un langage inconnu? pourquoi n'avez-vous pas éteint dans votre cœur une fatale passion?

— Malédiction! malédiction! Arthur, tais-toi, oses-tu bien venir outrager ma Léontine, ma femme? ..

— Votre Léontine, votre femme, c'est..... une adultère!

— Ignominie! ignominie cent fois!

— Général, ce que j'ai dit, je le répéterais à la face du monde, si je ne craignais pas que vos yeux ne s'éteignissent, que vos cheveux ne divinssent blancs tout à coup, que votre cœur ne suspendît ses battemens.... Oui, je vous le dis à haute voix, votre femme, c'est une adultère... une adultère!

— Arthur, ces paroles peuvent te coûter la vie, le sais-tu?

—Je le sais, et vous répète que votre femme est une adultère.

— Arthur, sais-tu que toutes les portes sont clauses autour de nous, que ta faiblesse cède à ma vigueur, et que si je t'étreignais

une seconde seulement, je te rejetterais inanimé sur le carreau?

— Je le sais, et cependant je vous répète que votre femme est une adultère.

— Arthur, sais-tu que tu me brises l'ame? sais-tu qu'à moins de preuves effrayantes, on n'avance point de telles choses?..

— Général, j'ai tout vu, j'ai tout vu!....... Elle était dans un lit, lui à côté d'elle, elle le pressant sur son sein, lui la couvrant de baisers, l'environnant d'amour....

— Arthur, viens; mon fils, viens dans mes bras; tu dis que tu les as vus? donc tu dois dire vrai; car jamais mensonge n'a profané ta bouche, car tu as été jusqu'à ce jour le fils que Dieu m'a refusé. Arthur tu dis que tu les as vus? donc tu dois dire vrai.. Viens sur mon cœur, sans toi j'étais déshonoré. Arthur, tu as tué les infâmes qui brisaient de sang-froid ma félicité, qui jouaient avec mon honneur, jusqu'à ce jour sans tache comme un écusson. Arthur, tu as bien fait, ils sont morts à présent, tu as bien fait! Qu'importe mon déses-

poir! mis dans la même balance, le désespoir vaut mieux encore que la flétrissure!....

— Ils ne sont pas morts! et vous n'êtes pas flétri, et vous ne le serez jamais.

— Ils ne sont pas morts! et tu es vivant, et ta poitrine n'est pas toute saignante! Mais celui qui m'a déshonoré t'a donc fait aumône de la vie? tu viens donc près de moi demander pardon de m'avoir laissé couvrir d'opprobre sans vengeance?

— Général, je vous répète que votre honneur est intact; mais avant de me faire justice, je suis venu; me voici, et je vous dis qu'il faut vous séparer d'une femme qui a préféré à votre amour un caprice de fat, ou bien tuer sans pitié cette femme.

— La tuer sans pitié! ces paroles de ta bouche!...

— Oui, la tuer! monsieur de Lussac! L'infamie est toute récente, l'adultère brûle encore le lit infernal qui les a reçus tous deux... Tous deux sont encore ensemble; j'ai fermé à triple tour la porte, j'ai barricadé les fe-

nêtres, j'ai détruit toutes les issues, la fuite est impraticable. Il faut maintenant un double holocauste à votre honneur, général; une double réparation à votre amour, un double meurtre à votre vengeance! Général, vous hésitez; mais ce qui coule dans vos veines n'est donc pas du sang? mais les fibres qui conduisent à votre cœur et lui donnent ses pulsations ne sont donc pas des fibres? mais l'amour que vous portiez à votre femme n'était donc pas de l'amour, et l'infamie attachée à votre nom, un blason d'infamie?

—Arthur, puisque tu les tiens tous deux à ta merci... dis-moi quel lieu les renferme, que je les rejoigne, que je les déchire... que je les tue...

— Suivez-moi donc... avant une heure vous serez devant eux et la mort aussi... Mais vous pâlissez!... Il faut les tuer tous deux, général, ou vous séparer publiquement de votre femme!

— Ma femme! mais sais-tu que je l'aime, ma femme, que je l'idolâtre?...

Arthur, guide-moi, que je tue son ravisseur déloyal !...

— C'est assez, monsieur, puisque vous n'avez pas le courage de réparer votre honneur, vous n'aurez pas l'ineffable volupté de frapper à mort ou de mourir de la main de l'homme qui s'est ri de vous, qui a violé votre femme et votre honneur militaire ! Moi seul je sais où ils sont, moi seul je vous vengerai...

— Arthur, je te suis, je te suis...

— Non, général, car sur mon honneur, et vous savez ce qu'il vaut, je vous frapperais de cette arme, si vous tentiez de me suivre.

M. de Lussac, les bras sur sa poitrine, contempla avec effroi Arthur, et ce dernier descendit rapidement l'escalier, s'élança sur son cheval, se dirigea à toute bride vers le château de Mersan.

Le général sortit enfin de sa stupeur, et ordonna à son cocher de prendre le chemin de Vitry-le-Roi.....

III.

La femme adultère et l'amant étaient tous deux encore dans la chambre où les avait laissés Arthur. Le chevalier de Savigny, après de longs efforts pour briser les volets retenus par l'échelle, le corps tout ruisselant de sueur, hurlait.

Et Léontine, presque morte de sa honte future, cachait avec angoisses son visage décoloré dans ses mains.

Chose étrange! toute la nuit ils avaient usé la félicité, puis le tour était enfin venu pour eux d'user le malheur.

Chose étrange! les lampes ciselées, les bougies flamboyantes qui illuminèrent de tous leurs feux cette moderne saturnale, cette orgie des sens, avaient tout éteint.

Les draperies écarlates qui s'étaient refermées sur eux pour protéger, d'un voile de pudeur, une impudique action, maintenant aux rayons du soleil qui glissait par intervalle à travers les fentes des volets, se reflétaient couleur de sang.

Et tout cela était horriblement beau à voir, à méditer.

La vie s'offrait sous toutes ses formes, sous toutes ses conditions, regorgeant de félicités, étouffant de plaisirs, puis les yeux plombés, éteints et du sang autour d'elle!

— Ah! peut-on souffrir autant, et ne pas mourir! murmurait madame de Lussac.

— Ah! pour une nuit passée près d'une femme, tant d'angoisses, de terreurs, et la mort peut-être!... disait le capitaine.

—S'il n'y avait que la mort, monsieur, mais l'infamie! l'infamie, c'est une chose horrible; elle nous poursuit au-delà de l'existence, se laisse coudre avec nous dans le linceul, retombe avec notre bière dans la fosse, et plus implacable, plus dévorante que le ver qui ronge

notre corps, l'infamie ronge ce qui reste de nous chez les hommes, notre souvenir !...

— L'infamie ! c'est mourir à vingt-cinq ans, dans une misérable chambre, pour une femme, pour un bonheur insignifiant !...

—Malheur, malheur à moi ! la publique voix m'épargnera-t-elle, quand cet homme me condamne !

A peine la baronne eut achevé ces paroles, que toute faible et toute brisée elle se leva, fit plusieurs pas dans la chambre et se jeta sur le capitaine : une lutte s'engagea alors ; elle dura peu ; épuisée par cette nouvelle secousse, Léontine retomba à terre.

Elle avait voulu arracher l'épée du chevalier, afin de s'en frapper elle-même au cœur.

Le chevalier craignit qu'elle ne s'en servît contre lui ...

Une demi-heure se passa encore en gémissemens et en cris de rage horriblement confondus.

Tout à coup une pensée illumina l'ame d'Ernest : il bondit ainsi qu'un tigre qui vient

d'apercevoir le ciel et de respirer l'air dont on l'a sevré long-temps.

Et quelques minutes après, une flamme que la fumée étouffait encore, brillait entre les carreaux de la fenêtre et les volets; quelques minutes plus tard le bois des volets noircissait, et la flamme, entretenue d'huile et de papier, tourbillonnait.

Quelques minutes encore, et l'air, le ciel, la liberté, ces biens méprisés quand on les possède, enviés ardemment à mesure qu'on s'éloigne d'eux pour se rapprocher de la mort..; l'air après l'étouffement, le ciel après la nuit sombre, la liberté après les chaînes, tout cela allait appartenir à Ernest, tout cela lui appartient...

Les volets consumés tombent en fragmens de rouges charbons. Ernest s'élance; il est sur la fenêtre, libre déjà : un seul pas, il gagne le jardin; il va le faire ce pas.

Un bras fort l'étreint, le repousse violemment dans la chambre qui a vu, qui a entendu l'adultère!

Arthur et le chevalier étaient face à face, et ils pouvaient se regarder; car la clarté du soleil les inondait tous deux.

Il se regardaient en effet !.... Et Léontine cachait son visage sous les draperies du lit...

Arthur parla ainsi au capitaine :

— Voici deux pistolets, monsieur; l'un est chargé à poudre seulement, l'autre contient deux balles, deux balles dont une seule donnerait la mort. Vous voyez donc, chevalier, qu'il n'est pas question entre nous d'un duel ordinaire, mais bien d'une tuerie! Une femme jeune, belle, aimée, s'est offerte à vous ; vous l'avez prise, vous avez bien fait. Un infâme s'est offert à moi, je lui ai donné pour prison le lieu de son infamie, j'ai bien fait. — Vous prendrez un pistolet, celui que vous voudrez; je prendrai celui dont vous ne voudrez pas. —Vous appuirez sur mon cœur nu l'arme que vous aurez choisie ; j'appuirai sur votre cœur nu l'arme que vous m'aurez laissée ; vous voyez donc, chevalier, qu'il est question entre nous d'un duel à mort, d'une tuerie!

—Ainsi dépouillez-vous jusqu'à la ceinture de vos vêtemens; je me dépouillerai jusqu'à la ceinture des miens.

—Et maintenant que vous l'avez fait, je vous dirai qu'il est temps que l'un de nous sorte de ce monde, parce que l'un de nous pèse à l'autre. Quant à nos témoins, nous en aurons quatre : — Votre infamie d'un côté, — ma loyauté de l'autre, — ensuite cette femme, qui est pour vous, — Dieu, qui est pour moi !

Et tous deux se dépouillèrent jusqu'à la ceinture; le capitaine choisit ensuite un pistolet : un cri s'élança aussitôt du fond de la chambre; madame de Lussac se jeta entre eux :

Grâce ! grâce ! s'écria-t-elle.

— N'avancez pas, lui répondit le capitaine, ou je vous frappe de mon épée !

— N'avancez pas, lui répondit Arthur, ou je vous frappe du pommeau de mon pistolet!

Les genoux de Léontine tremblèrent; elle s'appuya sur le carreau, près du lit.

Et le capitaine replaça de sang-froid son pistolet sur la poitrine d'Arthur, et Arthur replaça de sang-froid son pistolet sur la poitrine du capitaine.

— Maintenant que la volonté du ciel soit faite ! s'écria Arthur.

— Oui, oui ! dit le capitaine d'une voix étouffée.

Une double détonation s'entendit alors, et Arthur tomba lourdement à terre, la poitrine ouverte de deux balles.

Et le capitaine s'élança vers la fenêtre.

Un gémissement convulsif l'arrêta : il voulut voir d'où venait ce râle.

Il aperçut la baronne étendue sur le carreau, près du lit.

Madame de Lussac s'était étranglée avec les draperies de son lit.

— Malédiction sur moi ! s'écria le chevalier de Savigny. Un homme mort, une femme morte... pour une nuit de plaisir !...

Et il disparut dans les allées du jardin.

Quelques minutes après, le général entra.....

Alexis Cano.

I.

Le 14 mai 1624, Madrid s'était levée plus brillante et plus parée qu'à l'ordinaire; ses rues ressemblaient aux allées d'un immense et magique jardin; partout des festons, des grenades, au teint écarlate, à l'odeur suave, entr'ouvraient leur cent feuilles; partout aux

fenêtres des jeunes filles, ou plutôt des madones, belles à se prosterner à genoux; car en Espagne les femmes sont des fleurs, elles resplendissent avec le lever du soleil, et le soir s'épanouissent ou s'endorment fraîches et odorantes, pour étinceler encore le lendemain; car en Espagne les femmes sont comme les gouttes de diamant qui glissent des lauriers-roses ou des orangers. L'amour, qui est toute leur existence, se joue autour d'elles; l'amour les voit naître avec joie; et lorsqu'elles s'éteignent, il dépose en pleurant un dernier baiser sur leurs lèvres pâlies, qui se sont entr'ouvertes si souvent aux baisers et aux paroles de tendresse!

Ce jour-là était un jour de bonheur.

A midi tout le peuple se pressait, tout le peuple admirait.

Bientôt un bruit se fait entendre, des acclamations s'élancent de toutes les bouches, des vœux de tous les cœurs, des applaudissemens de toutes les mains.

Des cavaliers aux toques de velours, surmontées de panaches, à l'habit de soie, appro-

chent, tous richement montés sur des chevaux étincelans d'or et de broderies.

Les clameurs redoublent.

Et le cortége s'avance. La reine Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, apparaît : elle va passer sous l'arc triomphal, élevé par Alexis Cano; Alexis Cano, peintre, sculpteur, architecte ; Alexis Cano, le Michel-Ange de l'Espagne.

Et les applaudissemens du peuple n'étaient point seulement pour la reine; l'homme de génie ce jour-là, marchait de niveau avec la royauté; il avait sa part dans les applaudissemens d'une nation.

—Quel beau cavalier ! s'écriaient les uns.

— Où est-il ? murmuraient les autres.

— Le voici ! à la droite de la reine, répondait-on.

En effet, Alexis Cano marchait à la droite de la reine, richement vêtu.

Et sa belle figure éclatait de toutes les joies du triomphe.

La reine, en ce moment, passa sous l'arc.

Elle s'arrêta , contempla avec admiration l'œuvre impérissable d'un homme.

Puis, se tournant vers Alexis, elle lui présenta gracieusement sa main à baiser.

Des cris de — Vive la Reine ! Vive Alexis ! résonnèrent encore.

Et le cortége continua sa marche.

Cependant Alexis, après avoir obtenu de Marie d'Autriche la faveur de se retirer, mit pied à terre, se dégagea de la foule, et, oubliant pour un instant le monde, resta quelques minutes en extase devant son œuvre et comme enseveli dans sa gloire.

C'est qu'il éprouvait bien du bonheur à pressentir qu'il ne mourrait pas tout entier; que son nom, comme un grand vaisseau devant qui les tempêtes, l'ouragan et la voix de Dieu elle-même sont impuissans, surnagerait parmi l'océan des siècles, afin de se mêler aux autres noms qui apparaissent çà et là dans un pays, pour sa gloire et son éternité !

Ce moment d'enthousiasme passé, Alexis oublia son immortalité future, et se ressouvint

qu'avant d'être immortel on commence par être homme.

Un éclair de joie sillonna ses yeux.

Il tira de dessous son manteau une lettre parfumée et lut :

« Alonzo, vous aimez la gloire, moi je vous
» aime et j'aime votre gloire. Quand vous serez
» las des émotions d'un triomphe, mon cher
» peintre, vous retrouverez encore celle qui
» n'a de bonheur que par vous, qui n'aime
» l'existence que pour vous! Je vous attends
» aujourd'hui à deux heures; chaque minute
» de retard me ferait douter que sur terre il
» existe encore un paradis pour moi.

» Adieu,

» Dona Isabella. »

Alexis remonta à cheval, piqua des éperons, partit au galop et sortit de la ville.

Après deux heures d'une course rapide, il s'arrêta devant un charmante maison de campagne.

Une femme agitait un mouchoir.

— Alonzo ! s'écria-t-elle ; et elle alla lui ouvrir.

Alonzo la suivit silencieux.

Ils furent bientôt dans le plus délicieux boudoir que jamais Espagnole ait rêvé dans un accès d'amour ou de folie.

Isabella vint s'asseoir sur un divan écarlate.

Et le peintre se débarrassa de son manteau de velours et de sa toque à plumes.

Le soleil dardait de tous ses feux les plaines environnant Madrid ; mais ses rayons se brisaient avec chagrin, dans ce coquet boudoir, sur des rideaux bleu-ciel, qui pouvaient leur rappeler une éclatante patrie.

Ces rideaux, qui tournoyaient gracieusement autour des fenêtres, étaient emprisonnés incessamment, ainsi qu'en un réseau, dans de

longs anneaux d'or, comme si la signora Isabella se défiait même des regards incertains du crépuscule, ou des regards plus incertains encore d'une nuit sombre et discrète.

Les murs disparaissaient sous de délicates tentures; mais, par une délicieuse coquetterie de femme, ces tentures étaient diaphanes et laissaient entrevoir de merveilleux tableaux des meilleurs peintres espagnols: — une jeune fille dont la joue s'anime sous le feu d'un baiser et de l'amour qu'elle ressent; — une baigneuse entendant du bruit, et qui se voile craintive et rougissant; — un serment de tendresse juré à une croisée espagnole, et que le fer d'une dague jalouse interrompt brusquement!

Puis, par-dessus les tentures, de naïves madones scupltées en ivoire, et qui semblent plutôt demander un soupir ou un baiser bien profane qu'une inutile prière; — au-dessus d'une portraiture de femme, un riche scapulaire, comme pour montrer que l'amour de Dieu et l'amour terrestre ne font qu'un; que

ces deux adorations sont pures également, que l'une et l'autre nous viennent du ciel, où elles remonteront un jour.

Aux quatre angles du boudoir resplendissaient des glaces récemment inventées alors, et toutes quatre reflétaient le boudoir délicieux.

Ainsi la signora Isabella voulait refléter toutes les pensées de celui qu'elle aimait.

Au milieu était un meuble inusité, même de nos jours, en Espagne, un bloc d'acajou taillé avec soin et imitant assez un saint autel; on l'avait surchargé de cassolettes remplies d'encens et de parfums; puis au-dessus brûlait jour et nuit une lampe d'où s'échappait une pure lumière.

Ainsi l'amour qu'inspirait Isabella devait brûler pur jour et nuit.

Cependant Alexis était retombé dans une profonde méditation : sa gloire de la journée l'absorbait.

—Mon Dieu! lui dit Isabella, mon Dieu, que vous semblez soucieux aujourd'hui!

Serait-ce que votre triomphe n'ait point été assez digne de vous? alors, que je me repens de ne m'être point trouvée à cette fête, moi qui craignais que mon émotion, aux regards de tous, ne trahît mon amour! Alonzo, mon cher peintre, que je me repens! je vous aurais consolé par un sourire, si toutefois mes sourires ont assez de puissance ou de suavité pour suspendre, dans votre cœur, toutes les idées douloureuses! Mon Dieu, que je me repens! Mais cela ne se peut : on aura rendu justice à votre génie. Tournez-vous donc vers moi! Vous le savez, je suis savante aussi, d'une autre façon que vous pourtant. Alonzo, vous excellez à reproduire sur la toile les émotions des hommes et les hommes eux-mêmes; vous éternisez, dans votre hardiesse, ce que Dieu a créé périssable; moi, je ne suis pas un Dieu comme vous, je n'ai pas le droit de reproduction; mais je lis dans les regards ce que l'ame éprouve de joies ou de peines, d'affections ou de délires... Alonzo, tournez vers moi vos regards!

Alonzo préoccupé ne se détourna pas, et la coquette Espagnole, se rapprochant de lui, passa avec un plaisir d'enfant la main dans ses longs cheveux noirs; et tirant de son sein un sachet, l'ouvrit, en laissa tomber quelques légères gouttes, et la chevelure du peintre se trouva toute parfumée.

— Que faites-vous, Isabella? lui dit doucement Alexis.

— Je savais bien que je forcerais vos yeux à se tourner du côté où ils se tournent chaque soir; et Isabella lui sourit gracieusement, et le jeune homme ne put résister à la fascination de ce sourire.

— Alonzo, comme vos yeux sont beaux, noirs et grands! c'est ainsi que je les veux, c'est ainsi que j'en avais rêvé avant de vous connaître, c'est ainsi que je les aime! Voyez, continua-t-elle, j'ai fermé avec soin mon boudoir aux regards du soleil, parce qu'ici je ne souhaite que vos regards, parce que seuls ils sont mon soleil, parce que seuls ils me brûlent et me font vivre comme lui.

Et la jeune comtesse se rapprocha tout-à-fait du peintre, fixa ses yeux sur les siens.

—Ah! mon Dieu, s'écria t-elle, ils brillent aujourd'hui, mais d'un éclat inaccoutumé, et ce n'est pas d'amour! Elle s'empara avidement alors de la main d'Alonzo, étudia quelque temps avec angoisse les lignes qui s'y croisaient : Non, ce n'est pas d'amour, répéta-t-elle, mais d'ambition!

Son visage rose pâlit tout à coup comme une fleur qui vient d'être touchée de l'aquilon.

—L'ambition! murmura-t-elle, l'amour de la gloire! mon cher peintre, n'êtes-vous pas heureux sans cela?

Et Alonzo, froid au milieu d'une si grande passion de femme, méditait profondément.

Il se leva tout à coup.

— Isabella! s'écria-t-il, oui l'amour de la gloire me tue; si tu savais comme l'admiration de tout un peuple m'a bouleversé! — Songes-y donc, n'être qu'un homme comme les autres, et

subitement se réveiller, Dieu! Avoir reçu du ciel une frêle existence, un corps fragile; et quand il sera temps d'abandonner tout, donner à son tour, transmettre son cadavre à la terre, et léguer, ainsi qu'un vaste héritage, son génie au monde! Passer quelques jours de sa vie à se bâtir un tombeau impérissable! un tombeau que ni la main changeante des hommes, ni la main de fer du temps, ni la main de feu du Seigneur ne pourront détruire; un tombeau de marbre ou de pierre qui verra chaque jour un genou se poser, une larme tomber, une ame s'inspirer! Isabella, aujourd'hui m'a révélé tout ce que je suis: Isabella, mes pensées se sont élargies comme un orbe immense, mon imagination a déployé ses ailes, il me faut de l'air pour respirer, de l'espace pour voler.... Isabella! de l'air..... de l'espace..... ou je meurs!

L'Espagnole attira doucement son ami près d'elle; puis, moitié triste, moitié rougissante, elle déposa un baiser sur le front d'Alonzo, et lui dit: —Pauvre artiste! la gloire n'est qu'une

vanité, un mot qui sonne creux et se brise; la gloire n'est qu'une route à parcourir: seulement elle s'allonge et devient plus pénible à chaque pas; souvent on se fatigue; dans l'espérance de secours, on tend la main: l'envie aussitôt s'y attache, la ronge, la déchire; près d'atteindre le terme, un invisible bras nous courbe à terre, nous écrase... c'est le bras de la mort qui nous plie à son pouvoir; nos infortunes quelquefois font revivre notre souvenir, nous traversons les âges, et nous ne devons alors qu'à la pitié des hommes notre immortalité!

Alonzo, voilà la gloire!

Et le peintre étonné, frissonnait.

Isabella le prit par la main, et il retira sa main avec effroi.

Il croyait peut-être que l'envie s'enlaçait à lui, que la mort l'entraînait.

—Alonzo, lui dit l'Espagnole, asseyez-vous près de moi: pauvre ami! ta main tremble et ton cœur aussi; — ton visage n'a plus ses couleurs; serais-tu déshérité de tout bonheur

sur terre? Oh! non, car je suis près de toi, car mes idées sont riantes et pleines d'amour, car je les rattacherai à tes sombres idées, je les enlacerai toutes deux, et il faudra bientôt que ma félicité ait passé dans ton ame, ou que ta tristesse m'ait pénétré le cœur.

Alexis Cano s'enivrait de la douceur de ces paroles; bientôt son front, comme sous un souffle céleste, se désembrunit, ses noires pensées se détachèrent une à une pour faire place à de moins sinistres, ses joues reprirent leurs couleurs accoutumées, ses regards leur éclat, son ame sa pureté; il s'approcha tout-à-fait d'Isabella, la souleva doucement et la posa avec amour sur ses genoux.

—Mon ange! lui dit-il.

—Ne prononcez pas ce nom, répondit la coquette Espagnole, il n'appartient pas à une femme.

—Mon ange! répéta Alonzo.

—Vous m'aimez donc à présent, seigneur peintre? vous ne me préférez donc plus vos palettes, vos toiles et je ne sais quelle gloire?

Pour moi, toute ma gloire c'est vous, tout mon bonheur c'est d'être long-temps aimée de vous: je ne porte pas mes idées plus haut, et j'avais pensé toujours que vous étiez aussi simple de cœur; que votre bonheur c'était Isabella, que votre gloire c'était d'être aimé de votre Isabella... Je me suis trompée!...

Alonzo la tenait toujours sur ses genoux, la rapprochait par moment de son cœur et de ses lèvres, respirait avec délices les parfums qui s'exhalaient de sa chevelure, détachait ces longs cheveux emprisonnés par des rubans et des fleurs; déjà la passion éteignait en lui toute idée de gloire, tout rêve d'avenir. Isabella le regardait plus délicieusement, n'avait plus pour lui que des paroles d'amour, que des soupirs d'amour, que des baisers d'amour.

— Alonzo Cano, s'écria une voix, ta femme est morte!

Le peintre tressaillit, car il reconnaissait la voix qui hurlait ainsi. Il se débarrassa des étreintes d'Isabella: celle-ci se jeta à son cou pour le

retenir; il la renversa sans pitié à terre, descendit, s'élança sur son cheval, et regagna au galop le chemin de Madrid.

II.

Alexis ou Alonzo Cano, né à Grenade en 1600, avait été destiné par son père à devenir comme lui architecte; mais bientôt les séductions de la peinture et les yeux bleus de la signora Maria Pacheco le firent renoncer, pour quelque temps du moins, à l'architecture. Il alla à Séville étudier sous François Pacheco, puis il se perfectionna aux écoles de Herrera et de Juan Del Castillo. Pauvre jeune homme bon et simple de cœur, alors il demandait aux veilles du génie, au génie la réalité de ses rêves; alors il s'occupa de sculpture, et, dans son avidité de gloire, il creusa le marbre, lui donna une forme, et un jour il jeta à l'admiration du peuple trois grandes statues qui furent placées dans l'église

de Lébriza : une vierge avec l'enfant Jésus, un saint Pierre et un saint Paul, statues chastes comme ses pensées, saintes comme son amour. Tout avide des fraîches illusions de la vie, Alonzo revint à Séville, demanda à son ancien maître la jeune Maria, l'obtint et l'épousa. Cependant Maria avait été long-temps recherchée par un gentilhomme Castillan, Don Henriquez, mais elle aimait profondément Alexis Cano, et l'on sait tout ce qu'un premier amour laisse de racines dans un cœur novice! Alexis aima d'abord sa femme avec passion; mais, soit qu'il n'eût point rencontré en elle tout ce que ses rêves de jeune homme s'étaient créé, soit que son caractère ardent ne se contentât point d'une femme douce et semblable aux autres femmes, soit qu'enfin son ame eût besoin de se brûler à d'autres passions, il négligea bientôt Maria ; et, quelques années plus tard, en 1632, las de Séville, de sa femme, avide d'émotions extraordinaires et d'ambition, il revint à Madrid. Par la protection du duc Olivarès il fut nommé maître des œuvres de la

chambre royale, et professeur de Don Balthazar Carlos d'Autriche ; alors il marcha de niveau avec la noblesse, fut admis à la cour, et là, se passionna pour Dona Isabella, noble et riche Espagnole.

Isabella ne fut point indifférente à son amour.

Cependant Don Henriquez n'avait pas perdu le souvenir de Maria Pacheco, il rechercha le peintre Alexis, lui fit des offres d'amitié que celui-ci ne rejeta point.

Don Henriquez fut présenté à Maria!...

Et le jour de l'entrée triomphale de la reine Maria d'Autriche, Henriquez ami d'Alonzo vint chez Maria.

Maria, qui, depuis long-temps, croyait l'amour du seigneur espagnol éteint ou remplacé par un autre amour, consentit, en l'absence de son mari, à le recevoir.

Elle alla au devant de lui, et, après les premiers complimens, lui demanda s'il y avait long-temps qu'il ne s'était rencontré avec Alonzo. Henriquez répondit à ces questions et

à d'autres aussi poliment que l'exigeait la galanterie; il lui parla beaucoup d'Alonzo, de ses travaux, de sa gloire présente, de son renom futur; il lui dit qu'un tel homme était un céleste bienfait, et que s'il eût été accordé à lui Henriquez de choisir des honneurs, de la richesse, du rang ou du génie, il aurait choisi le génie; qu'il avait bien, dans sa jeunesse, rêvé quelque chose de semblable, mais que ce beau rêve s'était posé seulement sur son front; et puis que l'étude, cette école où l'enfant devient homme, où l'homme devient artiste, où l'artiste déploie ses ailes, élargit son regard et mesure l'espace sans fin qui s'ouvre pour lui, l'avait toujours épouvanté; et, qu'aujourd'hui, avec tout ce qu'il faut d'ame et de passion pour dominer et dépasser son siècle, il en était réduit à admirer et à s'agenouiller devant le soleil des autres, lui qui aurait pu se faire admirer, et forcer le vulgaire à plier les genoux devant les rayons de son soleil!

Et Maria écoutait avec charme, et se suspendait aux douces paroles du cavalier; car,

cette pauvre femme comprenait bien que dans tout ceci il était question de celui qu'elle aimait ; et que, malgré le velours et les honneurs qui le surchargeaient, le gentilhommme regrettait amèrement de n'avoir pas le génie d'Alonzo, qui, pour tout blason et toutes armoiries, ne pouvait montrer qu'une palette et des pinceaux.

Puis, il y avait tant de séduction dans la conversation et la tenue d'Henriquez !

Car c'était un beau et jeune cavalier de trente ans : plus d'une noble Espagnole l'aimait profondément pour ne l'avoir entrevu rien qu'une fois à la messe, et Henriquez se montrait rarement insensible à tant d'amour. Il lui arriva même qu'une comtesse de seize ans, ne pouvant plus contempler froidement le feu de ses noires prunelles, l'attira, par l'entremise d'une duègne, à un tendre rendez-vous; et là, après s'être jetée à ses genoux, les avoir embrassés, lui avoir dit tout ce qu'une passion folle peut inventer de paroles délirantes, parvint à se faire aimer de lui, et

l'enferma dans son boudoir quinze grands jours, de crainte qu'il ne se prît de belle passion pour une autre; enfin Henriquez n'échappa à ce commencement de prison perpétuelle qu'en se sauvant par une haute fenêtre, au risque de se fracasser bras et jambes.

Cette aventure ne guérit point le beau cavalier de ses dispositions galantes; seulement, depuis ce jour, il prit toutes les duègues en aversion.

Enfin Henriquez possédait tout ce qu'il faut pour plaire à une femme, esprit, grâces, perfides insinuations, fausseté sous de délicieux dehors, et puis cette politesse étincelante, qui ne s'apprend qu'à la cour, et qui, pour ainsi dire, est une émanation de la majesté royale.

Maria écoutait donc attentivement tout ce que lui racontait Henriquez.

Après lui avoir parlé longuement d'Alonzo, il lui demanda si elle était parfaitement heureuse.

— Madame, lui dit-il enfin, concevez vous l'égarement d'une femme qui, se croyant ai-

mée, donne tout son amour à un homme, reporte sur lui toutes ses affections les plus intimes, tandis que cet homme l'oublie à chaque pas, chaque jour brise les liens qui l'attachaient à elle pour s'élancer dans d'autres liens, qui rejette, comme une fatigante réalité, une tendresse dont il n'a plus besoin, qu'il ne veut plus!

Maria pâlit, et tout son sang se reflua à son cœur.

Henriquez s'aperçut bien que le coup avait porté, que la blessure saignait, et il prit plaisir à briser la pauvre Maria.

— Signora, continua-t-il, l'histoire de cette femme est la vôtre : vous avez épousé par amour un homme qui vous a aimée ; mais rien n'est impérissable ici-bas, une heure a suffi pour détruire ce qu'une heure a créé, votre félicité en ce monde! Alonzo vous a environné de soins et de tendresse, mais redescendez en vous-même, et maintenant dites-moi si votre mari est pour vous, aujourd'hui, ce qu'il fut autrefois.

— Ayez pitié de moi, monsieur, lui répondit Maria se cachant de ses deux mains le visage, ayez pitié de moi. Je suis heureuse, puisque j'ai cru au bonheur jusqu'à ce jour; je suis aimée, puisque je crois encore à l'amour d'Alonzo. Si ce n'est qu'un rêve, laissez-le-moi encore; une fois arraché, il ne me resterait plus qu'à mourir.

— A mourir, signora! à mourir! mais vous ne le pensez pas... Mourir, lorsque chaque jour celui que vous aimez vous retire son amour pour le redonner à un autre! mourir, lorsque l'on souhaite peut-être votre mort! Mais c'est une folie, Maria!

— N'ajoutez pas un mot de plus! répondit Maria, et de grosses larmes ruisselaient sur ses joues, n'ajoutez pas un mot de plus! Vous ne connaissez donc pas l'amour, vous qui venez ici de sang-froid me dire : Il ne vous aime plus, votre tendresse lui pèse, il voudrait vous voir couchée dans un cercueil; alors il serait libre aux yeux de tous, il pourrait idolâtrer hautement celle qu'il vous pré-

fère tout bas, et murmurer à l'oreille de chacun : N'est-ce pas que mon bonheur vaut bien celui dont on s'abreuve au ciel? je n'ai plus de regards jaloux pour m'épier, plus de voix qui mêle des reproches à ses paroles d'amour. N'est-ce pas que je suis heureux? ma femme est morte?..

Henriquez se rapprocha, comme avec chagrin, de Maria, et dans ce moment ses yeux n'exprimaient qu'une généreuse compassion, et son accent était doux et consolateur.

— Maria, lui dit-il, si vous aviez voulu, vous auriez pu trouver ailleurs ce qu'Alonzo vous refuse aujourd'hui, un durable amour! mais vous m'avez refusé: je suis venu vers vous, et j'ai prononcé un nom qui seul suffisait pour me faire aimer d'une femme; je suis venu près de vous, environné d'honneurs si grands qu'un autre en aurait été éblouie; je suis venu près de vous paré, comme Alonzo, de jeunesse et de passion, et vous m'avez encore repoussé.

Maria se redressa, et sa belle figure, pâle

dans ce moment, exprimait la plus violente indignation; enfin les pensées qui se heurtaient dans son cerveau s'amortirent, elle ordonna à Henriquez de sortir.

— Je n'ai point fini, madame, lui répondit l'Espagnol, écoutez.

— Je ne veux rien entendre! s'écria-t-elle avec désespoir; vous avez recouvert vos infâmes projets sous des semblans d'amitié, je ne veux rien entendre! Oui, monsieur, je sais qu'Alexis est en ce moment près d'une autre femme, et je n'en suis point jalouse, car il ne m'a point retiré son amour; je sais tout cela, et je ne veux rien entendre... Sortez donc!

Alors la figure d'Henriquez se revêtit d'une horrible expression; ses nerfs se contractèrent; l'ouragan, long-temps amoncelé, allait éclater.

— Maria! Maria! murmura-t-il, le jour du jugement, pour vous, est peut-être arrivé, et je n'aurai point recours à Dieu! Vous avez accouplé l'insulte à l'indifférence, votre op-

probre à ma passion, le ciel à l'enfer ; il résultera de tout ceci quelque chose qui m'épouvante moi-même. Maria. vous pâlissez maintenant : mes yeux tout à l'heure n'exprimaient que la tendresse, n'est-ce pas? maintenant vous y lisez autre chose, la haine vient de les allumer... Maria, je vous l'ai dit : le jour du jugement approche, et ce n'est point la voix de Dieu qui résonnera à votre oreille, mais la mienne. Ah! vous avez cru qu'un homme vous aimerait, et que vous auriez le droit de repousser cet homme? qu'il verserait des pleurs, et que vous ririez de ces pleurs? Maria! je vous ai aimée autrefois, je vous aime encore : pour arriver jusqu'à vous, je me suis abaissé jusqu'à tendre la main à un roturier; je lui ai dit : Soyons égaux! Signora, je me nomme Henriquez et non pas Dieu, qu'importe? le jour du jugement approche, il est arrivé; madame, il me faut votre amour, je l'ai mendié long-temps, long-temps j'ai plié; maintenant je relève la tête, et je vous le redis, il me faut votre amour.

Et la pauvre Maria tremblait, tout son sang s'était retiré dans son cœur ; un autre en eût eu compassion. Elle appela Alonzo...

— Alonzo! continua l'Espagnol, il est en ce moment aux pieds d'une autre femme, et moi je commande ici; cette femme lui donne sa main à baiser, et moi je prends la vôtre. Alonzo! mais il ne viendra pas, une douce voix le retient; Alonzo se moque de vous!...

Et la voix d'Henriquez était si retentissante, et ses yeux si étincelans, que la pauvre femme perdit la tête et se jeta aux genoux du gentilhomme en lui demandant grâce : et lui, il releva le front avec orgueil, il se crut, en ce moment, grandi de quelques coudées. En effet, n'est-ce pas un bonheur, après avoir été repoussé, après avoir supplié, d'être supplié à son tour et de repousser impitoyablement?

— Je veux votre amour, répéta don Henriquez.

Maria fit un effort sur elle-même, et se redressa avec dignité.

— Madame, lui dit le cavalier espagnol,

vous pouvez demeurer pure aux yeux des hommes et du ciel; et il souriait cruellement alors.

— Que faut-il faire? s'écria Maria.

— Vous tuer, signora! je vous l'ai répété : le jour du jugement est venu pour vous.

Maria eut peur : — Don Henriquez, lui dit-elle d'une voix éteinte, vous m'aimez, et cependant vous exigez que je me tue?

— Je vous préfère morte, plutôt qu'aux bras d'un autre.

Maria retomba dans un profond accablement; elle touchait de si près la mort! elle l'a voyait si fatale et si hideuse! Elle répondit cependant à Henriquez :

— Seigneur, vous qui parlez de Dieu, ne le redoutez-vous donc pas? Lorsque le jugement universel arrivera, vous paraîtrez devant lui comme je parais devant vous, vos mains seront saignantes et vos vêtemens aussi; il vous demandera d'où vient ce sang; répondrez-vous donc : C'est celui d'une femme pure?...

Henriquez tomba dans de sombres réflexions;

un combat intérieur le tuait. Il se promena à grands pas dans la chambre, et Maria suivait avec une poignante anxiété tous ses mouvemens du regard.

Il s'arrêta subitement devant elle, et sa voix prophétique hurla pour la troisième fois...

—Signora, il faut vous tuer!

— Me tuer à vingt ans, murmura la jeune femme, me tuer, mais c'est horrible! trancher moi-même, avec un dague, une existence pleine de jours!

— Moi, je ferai plus que vous : je vivrai chargé d'un funeste amour, et votre sang, quoique versé par une autre main, remontera chaque jour jusqu'à moi.

— Vous avez seulement voulu m'épouvanter, Henriquez, ne soyez pas sans pitié!

— Vous l'avez bien été pour moi, Maria! Maria, il faut vous tuer! prenez cette dague et frappez-vous au cœur.

Un éclair d'espérance illumina l'ame de l'Espagnole.

Elle se saisit avidement de la dague, et la

fait étinceler sur la poitrine d'Henriquez, en lui disant: Sortez d'ici... sortez...

— Je ne sortirai pas, signora, j'ai tout prévu, répondit le cavalier; et il tira un stylet.

Maria, voyant que tout était fini pour elle, s'agenouilla, puis elle dirigea le fer de la dague sur son cœur; et sa main tremblait, et elle regardait le ciel comme pour lui demander protection.

Henriquez, les bras croisés, contemplait avec calme ce hideux spectacle.

Maria appuya le fer sur sa poitrine, et la main lui trembla encore : elle ne pouvait se résoudre à mourir.

Tout à coup elle jeta un cri et retomba lourdement à terre.

Henriquez s'était approché d'elle, et, saisissant son bras, lui avait fait entrer la dague dans le cœur.

— Tu n'as pas voulu de moi pour fiancé, dit-il au cadavre d'une voix solennelle, tu m'as préféré la mort, eh bien! j'apposerai mon cachet sur cet hymen réprouvé.

Et d'une main il retira l'arme toute fumante, et de l'autre la replongea avec frénésie dans le corps de Maria.

Quelques minutes après il était dans la rue.

Et une heure plus tard il hurlait aux fenêtres d'Isabella.

— Alonzo! Alonzo! ta femme est morte!...

III.

Cependant Alonzo, après avoir repoussé les larmes de sa maîtresse, s'élança au galop sur son cheval, et prit le chemin de Madrid. Il lui sembla que la route doublait de longueur, et mille lugubres pensées l'assaillaient; et puis c'étaient de fatals remords: il se reprochait le délaissement de sa femme; car, si un autre l'avait fasciné, s'il ne se ressentait plus d'amour pour Maria, il l'aimait comme on aime une sœur, une amie qui nous voue son existence, et qui attache ses jours à nos jours, ses instans à nos instans, sa joie à notre deuil.

En effet il était criminel.

Et comme le souvenir de ceux qui nous disent adieu éternellement nous revient à l'heure de la séparation mêlé d'amertume et de dou-

ceur, il se rappela son premier amour, l'angélique candeur de sa femme, les longs sermens qu'il lui avait faits et si vite oubliés près d'Isabella; le cerveau lui brûla; il ne pouvait croire aux paroles qu'un démon lui avait jetées comme une malédiction, au milieu de son bonheur, et cependant les infernales paroles, « Alonzo, ta femme est morte, » tintaient toujours pour lui. Puis, il pensait que Maria s'était tuée de désespoir peut-être, et dans ce moment il aurait donné vingt ans de son existence pour être auprès de sa femme.

Trempé de sueur, dévoré de fièvre, il arriva chez lui, monta à la hâte, et trouva Maria étendue à terre, une dague dans le cœur!

Un mois après, il faisait courir le bruit qu'il allait au Portugal, et il se réfugiait à Valence.

Tout Madrid l'accusait du meurtre de sa femme!

Alors il lui fallut recommencer une vie obscure, lui, qui avait rêvé la gloire de ce monde, colporter de maison en maison ses

tableaux, essuyer des affronts, se voir repoussé, lui placé si haut dans l'admiration des hommes : cette existence de boue le tuait, éteignait en lui la séve bouillonnante du génie.

Un jour enfin, qu'il venait d'achever un tableau, un gentilhomme lui dit :

— Vous êtes Alexis Cano?

Et il se réveilla à ce nom comme à un avenir de renommée,

Et il répondit :

— Je suis Alexis Cano.

Tout Valence le sut bientôt.

Et il fut obligé de chercher protection dans un couvent de Chartreux.

Cependant Isabella n'était point sortie de son cœur : la vie lui semblait impossible sans la gloire ; la gloire sans Isabella lui semblait un enfer.

Il résolut donc de la revoir.

Et une nuit, après avoir médité longuement sur les misères de l'existence, il sortit du

cloître, n'emportant avec lui qu'un funeste amour. Il revint à Madrid, et se présenta chez Isabella, et bientôt crut de nouveau au bonheur.

Et trois semaines plus tard, il se réveillait dans un sombre cachot.

Un jour enfin arriva, sa prison s'ouvrit.

Il pensa qu'on allait le rendre à la liberté, que son innocence était reconnue.

On l'entraîna dans les souterrains de l'inquisition.

Il s'attendait à revoir le ciel, il se trouva face à face avec le bourreau!

Et malgré lui il frissonna; la mort surgissait devant lui parée de toutes ses hideuses souffrances et de son agonie suprême.

On le conduisit dans une salle immense, qu'illuminaient faiblement des lampes sépulcrales.

Cette salle était tendue de noir, comme pour indiquer à l'homme qu'une fois entré là, il devait dire adieu au bonheur, s'il en laissait

sur terre, et au rêve plus ou moins prolongé qu'on appelle existence.

Alonzo espéra qu'une fois on se souviendrait éternellement de lui.

Et cette consolante idée affaiblit dans son cœur l'épouvante que la mort répand autour d'elle ainsi qu'une contagion.

Il eut même le courage de forcer ses yeux à contempler froidement cette sombre tapisserie noire, attribut du cercueil, qui longeait la muraille.

Une voix appartenant à l'enfer plutôt qu'à ce monde lui ordonna brutalement de marcher, et une main rude le poussa en avant.

Alonzo, qui jamais n'avait supporté une insulte, se résigna alors: quand on est près de mourir, tout glisse sur nous, un affront nous effleure à peine; nous ne mordons pas, nous sourions à la main qui nous frappe; enfin, nous habituons notre ame à ne plus avoir de sensations, notre corps à se rapprocher du néant!

Un son plein vibra lentement, et les caveaux le répétèrent d'une voix sourde et affaiblie.

Cette voix d'un cachot réveilla le peintre.

Alors il vit des gens habillés de rouge courir et se heurter devant lui comme autant de spectres, et il les regarda sans crainte ; puis il abaissa ses yeux sur ses mains chargées d'anneaux de fer et il se ressouvint de lui.

Il marcha encore, et il aperçut des réchauds enflammés, et dessus, d'horribles instrumens de torture, des souliers de fer qu'on faisait rougir : alors ses cheveux se dressèrent involontairement sur sa tête.

Assister aux apprêts de son supplice, n'est-ce pas être supplicié deux fois ?

Il détourna avec dégoût les yeux, et il vit des masses et des coins d'acier. Cependant il ne tremblait plus, car il pensa qu'il était impossible à un homme de ne pas mourir à la première épreuve.

— Qu'on amène l'accusé! murmura une voix rauque.

Deux hommes s'emparèrent de lui; il se laissa conduire.

Il fut bientôt en présence de son bourreau, qui lut hautement cette sentence revêtue de toutes les signatures royales et judiciaires.

« Alonzo Cano, accusé du meurtre de sa femme, subira la question, afin qu'il révèle, au moyen des tortures, ce que Dieu et lui savent tout seuls. »

Alonzo respira, l'air lui arriva librement à la poitrine ; jusqu'à ce moment il avait cru que les voûtes de ce cachot deviendraient sa sépulture, maintenant il lui était permis d'espérer ; la vie s'offrait encore à ses regards lointaine et obscurcie, il est vrai, par des instrumens de de mort ou de souffrances inouïes, mais enfin, sanglante ou joyeuse, elle lui apparaissait ; il pouvait, à force de courage, la ressaisir et s'y rattacher.

Alonzo aurait presque crié de plaisir quand le bourreau lut cette prophétie ou plutôt cet

avenir de supplices, il l'aurait embrassé... C'est qu'alors toute sa vie future lui était déroulée ; c'est que le passé lui semblait un rêve pénible, le présent un rêve pénible encore, mais le lendemain, mais le surlendemain, mais tous les jours à venir, un réveil de bonheur, une nouvelle existence pleine d'amour et de gloire, pleine d'air et de soleil !

Alonzo était presque fou, et cependant la vie et la mort se le disputaient.

Il devinait toutes les jouissances, toutes les félicités de la vie qui allaient lui échapper peut-être... et il ne sentait pas les doigts noueux et décharnés de la mort qui lui entraient à chaque minute dans les chairs, dans les os, dans la moelle ; mais, déjà je vous l'ai dit, il était fou.

— Accusé, tu vas subir l'épreuve des souliers de fer, murmura lentement le bourreau.

Et avant qu'Alonzo ait pu réfléchir au sens de ces horribles paroles, quatre hommes se jetaient sur lui et l'étendaient impitoyablement sur une couchette de pierre.

Le peintre fut épouvanté un moment, mais son courage lui revint.

Deux mains s'emparèrent de chacun de ses pieds, tandis que d'autres retiraient du réchaud ardent les souliers de fer, et après l'avoir replacé debout, malgré ses efforts et ses convulsions, lui attachèrent lentement et impitoyablement ces semelles embrasées.

Alonzo ne criait pas, mais une écume blanchâtre découlait de sa bouche, car il souffrait en ce moment toutes les tortures des damnés. Être forcé de marcher sur un terrain de feu, sentir un fer rouge entrer dans la chair de ses pieds, les arracher par lambeaux, pénétrer jusqu'à la moelle, et au milieu de toutes ces souffrances, entendre, d'intervalles en intervalles, une voix qui hurle aux oreilles :

— Accusé, confesse-toi ! accusé, confesse-toi !

Alonzo fit le tour de la salle et retomba à terre.

Et les bourreaux souriaient à ses souffrances comme d'autres souriaient au bonheur !...

— Accusé, tu vas subir l'épreuve du fer, murmura encore la voix.

On le coucha de nouveau sur son lit de pierre, puis on lui arracha les ongles des pieds.

Le sang jaillit et inonda le visage de ses bourreaux.

Alexis ne poussa pas même une plainte, son ame appartenait toute à Isabelle en ce moment, à Isabelle qu'il avait revue la veille, qu'il devait revoir peut-être, et son souvenir, pur et consolant comme la parole de Dieu, affaiblissait ses souffrances, engourdissait ses douleurs.

Le bourreau le regarda étonné.

C'était la première fois qu'il voyait tant de résignation, et s'il eût été en son pouvoir de recommencer l'épreuve des tenailles, il l'eût fait, afin de forcer Alonzo à remplir la voûte de ses cris.

— Accusé, confesse-toi ! accusé, confesse-toi ! hurla encore une voix.

L'accusé ne répondit point.

— Accusé, tu vas subir l'épreuve des masses et des coins, murmura pour la troisième fois le bourreau.

Alexis ne laissa pas même échapper un tressaillement.

On s'empara de lui; puis quatre hommes lui enfoncèrent dans les jointures des genoux et des chevilles d'énormes coins, tandis que d'autres frappaient à coups redoublés sur ces coins afin de les entrer dans les chairs.

Et c'était pitié d'entendre, en même temps que retombaient en cadence, ainsi qu'une infernale musique, les masses d'acier, les os craquer, se disjoindre et crier, puis de légers soupirs, un demi-râle, une agonie étouffée.

— Accusé, confesse-toi! accusé, confesse-toi! hurla la voix implacable.

Alonzo garda le silence.

Alors on approcha les masses et les coins de sa poitrine et de ses bras.

Son courage parut l'abandonner un moment; il se recueillit, et parla ainsi d'une voix forte au bourreau :

— Vous l'avez vu, monsieur, tout ce qu'il a plu à la soi-disant justice des hommes d'inventer de douleurs et de supplices pour moi, je l'ai courageusement supporté : vous m'avez brûlé les pieds, je n'ai pas jeté une clameur; vous avez brisé un à un les os de mon corps, je ne vous ai point supplié; vous m'avez arraché lentement les ongles, je ne vous ai pas maudit; vous avez souri à mes souffrances, parce que c'est un besoin de votre nature de se repaître de hideux spectacles, d'habituer vos oreilles aux sanglots, vos yeux aux convulsions; j'ai compris vos besoins, et je ne vous ai point appelé bourreau! Vous allez me briser les bras comme vous avez brisé mes jambes; si vous n'êtes point sourd à toute pitié, écoutez-moi : je suis artiste, je suis peintre, vos épreuves ne me tueront pas; j'ai en moi une triple existence, l'existence des hommes, et puis une d'amour et une autre de gloire! De longs jours me sont destinés peut-être. Oh! laissez-moi à mon art, ne m'arrachez pas à la peinture : la peinture c'est mon

ciel, c'est mon air, c'est ma vie! Du moment où je ne pourrai plus toucher des pinceaux, je cesserai de vivre, je m'éteindrai dans les larmes! Frappez, brisez, mutilez mon autre bras, mais respectez celui qui doit servir à immortaliser un homme, à éterniser une patrie!

Le bourreau hésita et s'étonna d'hésiter.

Cependant sa fermeté lui revint.

— Vous, dit-il à ses compagnons, faites votre devoir.

— Ne brisez pas mon bras droit! ne brisez pas mon bras droit! s'écria encore Alexis.

Et il se releva comme un cadavre qui accuse ses meurtriers.

Et dans ce moment sa pâle figure apparaissait si solennelle au milieu de tous ces apprêts de supplice, et sa voix retentissait si impérieuse sous les longues voûtes de la salle, que le bourreau lui-même recula et n'eut pas le courage d'ordonner la mutilation du bras droit d'Alonzo.

Une demi-heure après on le transportait,

mutilé du bras gauche seulement et presque mort, dans son cachot.

Le lendemain Philippe IV, roi d'Espagne, le déclarait innocent, et Isabella détachait ses fers.

Une année plus tard Alonzo, peintre du roi, désillusionné des bonheurs de ce monde et ne croyant plus qu'à la gloire, entrait dans les ordres avec le titre de président de Grenade!

Quarante ans après tout ceci, en 1676, il se passa un événement bizarre dans le même couvent des moines, à Grenade. Le père supérieur, étendu sur son lit de mort, environné de ses frères, et près de baiser l'image du Seigneur, abaissa par hasard les yeux sur le christ qu'on lui présentait; tout à coup il le

repoussa de la main, s'écriant dans une sainte indignation :

— Cachez-moi cette figure, je ne consentirai jamais à embrasser un christ aussi mal tourné !

Les assistans se signèrent à ces paroles profanes et marmotèrent des psaumes.

Le révérend père profita de ce temps et mourut, comme un païen, en paix.

Et ce moine n'était autre qu'Alexis Cano, religieux de son art jusqu'au moment suprême où il allait sortir de ce monde pour rendre compte à Dieu des longues erreurs de sa vie.

L'autre, celui qui lui présentait le christ, était le gentilhomme don Henriquez, qui depuis trente ans expiait par le jeûne et les prières le meurtre d'une femme ardemment aimée !

Faust,

HISTOIRE FANTASTIQUE.

I.

Vers l'année 1420, à l'extrémité du théâtre de Berlin, était une promenade dont parlent les chroniques de l'époque, et qui maintenant n'existe plus que dans les souvenirs de quelques historiographes ou alchimistes de l'Allemagne.

Cette promenade avait à peu près un quart

de mille de long sur autant de large; c'était là que pendant les entr'actes s'égaraient les couples amoureux échappés aux regards profanes et curieuxd es indifférens.

Par une belle soirée d'avril, que l'air était suave comme une haleine de jeune fille, le bleu manteau du ciel parsemé de paillettes d'or, et que de belles teintes rouges, surgissant au lointain, illuminaient l'horizon et semblaient au regard recueilli un char ardent qui entraînait l'esprit de Dieu dans l'espace sans bornes; au lieu d'élever leurs regards pour contempler la munificence de l'Eternel dans ses œuvres, par une habitude assez ordinaire, les citoyens de Berlin, au sortir du spectacle, les avaient abaissés sur l'enseigne du *Cheval borgne* qui décorait le cabaret de maître Martin, et avaient laissé obstruer toutes leurs pensées par les pipes et la bière de cet honnête tavernier.

— *Demonio, demonio!* criait un conseiller privé en se débattant au milieu d'une douzaine de pots d'ale qu'il avait vidés pendant

sa soirée : *Demonio! demonio!* Puis il accompagnait ces étranges paroles de gesticulations qui devinrent tellement défavorables à sa bourse que, lorsqu'il fallut payer, il n'avait point assez d'argent.

Plus loin, à une table de chêne, étaient deux Allemands ; après avoir joué leurs maîtresses, ils jouèrent leurs pipes.

Notre intention n'est point de donner ici un compte exact des pots de bière, des pipes et des Berlinois réunis à la taverne de maître Martin ; nous irons paisiblement nous asseoir près de deux seigneurs placés à l'extrémité la plus éloignée du comptoir.

— Oui, docteur, j'en suis arrivé à ne plus me comprendre ; il y a en moi plusieurs natures opposées, un feu qui me mine, un ouragan qui l'attise, un torrent qui l'assoupit. Je désire, et lorsque je possède je redeviens froid. O docteur, si vous saviez ce que je renferme d'immodéré, de bizarre, d'ardent, de satanique, de divin ; vos yeux, au lieu de se promener paisiblement sur moi, s'élanceraient

de leurs orbites ! Je suis un résumé de grandeur, de bassesse, d'idéalisme, de matérialisme. L'univers est trop étroit pour moi, et cependant son immensité m'écrase; l'air n'est pas assez lourd pour me clouer à la terre, et cependant j'étouffe sous ses miasmes ; les cieux, ces cataractes de l'air, ne me donnent qu'une faible idée du Créateur, et cependant, voyant que mes regards n'en mesurent qu'un espace mesquin, je ne sais que penser ; je méprise dans mon dépit tout ce qui est, et j'établis en même temps mes autels partout, je m'agenouille devant tout, et je sue l'admiration par tous les pores !

— Ah! ah! ah! ricana l'homme vêtu de rouge et à la longue figure verte qui s'était placé devant l'étudiant.

Celui-ci continua : — Docteur, depuis deux mois c'est vous qui me dirigez. J'avais une ame, vous me l'avez refaite; j'avais des sensations, vous les avez quintuplées; j'avais des passions, vous leur avez donné une voix; maintenant j'ai de l'amour, que lui réserverez-vous?

— Ah ! ah ! ah ! gronda l'étranger en tordant la bouche.

— Si vous ne le pouvez satisfaire, ajouta l'étudiant, enseignez-moi au moins un sortilége qui m'en guérisse, car ce n'est point seulement un seul objet que j'aime : ma passion étreint tout. Je suis comme un écho universel, tout retentit sur moi : les arts, les sciences, les crimes, les vertus ! Vais-je aux spectacles ! Mon front, qui recèle les laves d'un volcan, s'allume ; mon œil étincelle, ma poitrine se gonfle, je ne suis plus moi. Mon existence est liée à toutes celles qui m'entourent. Millième partie du grand tout qui vit, qui se meut auprès, je voudrais être ce tout avec ses pensées, avec ses battemens de cœur, avec son admiration, avec ses trépignemens de pieds, ses convulsions de mains ; je voudrais improviser à voix basse ce que l'auteur va dire, savoir quelle inflexion va donner à sa voix l'acteur, analyser les entrailles des auditeurs ! Que sais-je ! jaloux de tout ce qu'on nomme sensations, je voudrais à moi seul être l'auteur, les ac-

teurs, les spectateurs; je voudrais être les flambeaux qui les éclairent, les échos qui les répètent, le théâtre qui les embrasse, la ville qui contient ce théâtre, le monde que contient cette ville, Dieu qui contient tout!...

— Eh bien! docteur, suis-je encore un jeune homme ordinaire? Docteur, si je n'avais point étudié quelque temps la médecine, et s'il ne m'était parfaitement démontré que personne ne peut avoir plus d'une ame, je croirais presque que j'en ai reçu une pour chacune de mes passions.

Le plus jeune, celui qui se trouvait placé à l'angle de la table, paraissait tout au plus âgé de vingt-cinq ans. Ses traits, quoique beaux, n'avaient point cependant cette régularité antique qui fatigue et importune; sa physionomie pâle portait ce cachet d'étrangeté qui émeut si fortement de nos jours, et quelques rides qui se pliaient sur ce front de jeune homme indiquaient qu'à défaut des années le travail ou l'abus des plaisirs l'avaient sillonné prématurément. Ajoutez à cela

une taille amincie, un corps élégamment grêle, des yeux bleus, et vous aurez un vivant portrait de l'enthousiaste étudiant.

Quant à son compagnon d'orgie, c'était un homme-type; et, soit art ou fascination, on ne pouvait l'analyser.

Tout chez lui se revêtait d'étrangeté, sans que l'on s'en rendît compte. Il ne paraissait point Allemand, mais son habit, coupé à la dernière mode, l'aurait fait passer pour Berlinois. Son langage, bien qu'il ne se composât que d'exclamations et de ricanemens, était pour le monde horriblement intelligible. Quant à son teint, peut-être les reflets de la lampe lui donnaient-ils cette nuance, mais il était verdâtre; et sans quelques couleurs qui l'animaient, on eût dit une tête de mort articulée sur des épaules vivantes, et qu'un baume mirifique préservait de la putréfaction.

Onze heures sonnèrent : l'étudiant tressaillit sur son banc, comme si une commotion électrique eût communiqué du timbre de l'horloge à sa table.

— Pardon, docteur, pardon! mais ce mouvement m'est involontairement échappé. Enfant, je n'en suis qu'à mon premier amour, et je crois que la bien-aimée qui, pour m'appeler au rendez-vous, communique sa voix à cette horloge me fait plus d'impression que je n'en ressentirai jamais, même lorsque la voix de Dieu appellera plus tard mon ame vers son trône d'azur et de rayons...

Le visage verdâtre de son compagnon prit ici une expression épouvantablement moqueuse.

— Oui, docteur, continua l'étudiant, cette voix de l'horloge est si puissante que sans mon effroi j'irais lui dire : O voix, qui donc es-tu pour bouleverser mon ame, pour y labourer et briser mes désirs comme avec un soc de charrue; pour communiquer à une seule passion plus d'existence que n'en exigeraient vingt autres? Moi, tout à l'heure encore, avide de tout, de sciences, d'arts, de vertus; moi, envieux de la puissance du créateur universel, maintenant je sens tout cela s'éteindre;

docteur, ayez pitié de moi; ainsi que l'ange déchu, je retombe du ciel!

— Ah! ah! ah! répondit l'homme à la figure verte.....

— Je suis bien indigne! sacrifier tout ce qui est beau à l'amour d'une femme! Mais, vous le savez, l'amour tue les arts!...

— Ou les arts tuent l'amour!... reprit son compagnon.

— Malédiction! s'écria le jeune homme les yeux gonflés, le visage tendu, les veines saillantes sur son front; vous venez de prononcer d'infernales paroles, docteur!

Et tout deux sortirent.

Quand ils furent dehors, maître Martin, se rapprochant de l'homme qui avait perdu sa femme au piquet, lui dit:

— Comment appelez-vous ces deux personnages? j'ai oublié leurs noms.

— L'un, répondit le plus jeune, s'appelle le seigneur Faust.

— Et son compagnon?

— Son compagnon n'habite Berlin que depuis

trois mois; quant à son nom, chacun l'ignore.

—Si cet homme était encore à baptiser, reprit le tavernier, on devrait l'appeler Satan.

Et la conversation en resta là.

Depuis un quart d'heure, un jeune homme se promenait dans l'avenue qui longe le théâtre; et ce jeune homme, c'était notre ami de la taverne, l'hôte de maître Martin, le seigneur Faust.

Vous savez ce que durent d'années les vingt-quatre heures qui séparent la condamnation d'un criminel de son exécution; eh bien! les instans qui séparaient Faust de son rendez-vous lui semblaient plus longs encore; il eût donné, je crois, dans sa rage d'amour, une semaine d'existence pour vieillir alors d'un seconde; une année de joie pour vieillir d'une minute; et cependant sa vie lui était précieuse, à lui qui la dépensait en des veilles, en des travaux scientifiques, en de futures œuvres de génie!

Quelques instans plus tard une jeune fille tremblait près de lui. Elle était vètue de noir,

comme si elle voulait à l'avance porter le deuil des arts et des travaux que son ami lui devait sans doute sacrifier !

— Alice, Alice, lui disait Faust en l'étreignant dans ses bras ainsi que dans un étau de fer ; Alice, lui criait Faust en rougissant de ses premiers baisers ce front chaste de jeune fille ; Alice, lui criait Faust la dévorant d'amour, analysant une à une ses perfections ; Alice, lui criait Faust après l'avoir déflorée de ses regards ! Sa bien-aimée était sans voix ; car à peine entr'ouvrait-elle la bouche pour répondre qu'il la lui refermait avec des caresses sans nombre.

— M'aimes-tu? lui dit-il enfin.

Alice s'éloigna chagrine, et répandit d'abondantes larmes. Faust contempla ce spectacle avec ravissement.

— Alice, veux-tu nous tuer, ajouta-t-il les yeux chargés de passion et de félicité. Alice, nous épuisons en quelques minutes le bonheur de deux longues existences, veux-tu nous tuer?

Alice fit un signe affirmatif, et se jeta dans ses bras.

—Hélas! pensa Faust, mourir aimé serait beau; mais les sciences, mais les arts.... Il reprit tout haut:—Alice, tu m'aimes d'amour, je suis content de toi!

Il y eut alors un intervalle de silence. La jeune fille tremblait et cachait sa tête sur le sein de Faust qui, semblable à l'esprit du mal, la regardait de toute sa hauteur, et tâchait, à force d'orgueil, d'attiédir le feu interne et volcanique qui le consumait. Cependant, en dépit de ses efforts, l'amour l'emporta.

—Je suis tout à toi, rien qu'à toi, murmura Faust étreignant convulsivement Alice.

—Rien qu'à moi? reprit-elle.

—A toi seule, Alice, à toi seule!

Elle continua:—Ainsi donc, ces rêves brillans que font les hommes, ces rêves d'honneurs et de richesses, tu me préféreras à eux tous?

—N'es-tu pas au-dessus de tout cela? lui répondit Faust avec délire.

— Ainsi donc, ajouta-t-elle d'une voix enfantine, ces courses lointaines dont tu m'as parlé, ces voyages sur l'Océan dont tu voulais sonder la profondeur, tu me préféreras à eux tous?

— Oui, murmura Faust d'une voix moins affaiblie.

— Ainsi donc, si tu apprends à tailler le marbre, ce ne sera que pour me reproduire en lui; si tu touches à des pinceaux, ce ne sera que pour me donner une existence sans fin sur la toile?

—Oui, oui, prononça Faust en tremblant.

—Si tu lèves le voile qui pèse sur les sciences, sur l'alchimie, sur la nécromancie, la médecine, la théologie, la jurisprudence, tu rapporteras tout à moi seule?

— Alice, que me demandes-tu?

—Faust, je t'aime par-dessus toutes choses, je veux être ainsi aimée. Ce que tu passerais de temps ailleurs qu'auprès de moi me semblerait un enfer; je serais envieuse du marbre que ton ciseau façonnerait, des peintures que

ta main produirait, des écrits que ton imagination dicterait. Faust, Faust, il me faut à moi seule autant d'amour que tu en accordes à toutes les sciences!

—Eh bien! soit, s'écria Faust dont la voix avait revêtu un ironique et funèbre accent, soit, je ne ferai rien si tu n'es près de moi. Tu seras mon démon inspirateur, tu me suivras au théâtre, dans mes excursions, dans les bois, sur la mer; tu me suivras dans mes pensées, dans mes rêves; tu me suivras même à nos cours publics, dans nos amphithéâtres de médecine; tu seras près de moi lorsque j'étudierai les besoins de la nature vivante sur la nature morte; enfin tu ne me quitteras jamais!

—Dieu soit loué! murmura la jeune fille.

Faust, le regard étincelant et funeste, l'attira sur son cœur, et après lui avoir prodigué ce que peut inventer de caresses la passion la plus vraie, après lui avoir dit les plus brûlantes paroles qui se peuvent suspendre aux lèvres d'un amant bien-aimé; après l'avoir contemplée avec toute la frénésie d'un premier amour, le

seigneur Faust, toujours le regard étincelant et funeste, jeta convulsivement, comme pour folâtrer avec ses cheveux, ses mains autour du beau col d'Alice et l'étrangla.

—Les arts tuent l'amour, dit une voix.

—Oui, répondit fermement Faust; puis il ajouta : Une sensation neuve pour un crime, c'est encore beaucoup!

—Ah! ah! ah! ricana la même voix, lorsque Faust emportait chez lui le cadavre de la jeune fille.

II.

C'était vingt-et-un ans après la mort d'Alice, par un soir d'hiver de 1451 ; toute la ville de Berlin illuminée nageait dans une atmosphère de clartés que faisait ressortir encore un ciel nébuleux. Ce jour était l'anniversaire de la naissance de l'empereur d'Allemagne Frédéric III ; aussi la noblesse du pays avait-elle été conviée à la fête que donnait le jeune duc d'Alberg, un des princes du sang. Jamais solennité, au dire des poètes contemporains, ne fut plus extraordinaire : toutes les merveilles de l'art, tous les raffinemens de plaisirs s'y étaient donné rendez-vous; des salons immenses, construits par le fameux architecte Sorretius, retentissaient sous les pieds de mille danseuses

au corps élégant, sous les échos des instrumens les plus rares, sous la gaieté turbulente d'innombrables convives, sous un déluge de bonheur.

Tandis que le plaisir avec ses cris, avec ses fleurs, avec ses retentissemens de joie, inondait une partie de Berlin, à l'extrémité gauche de la ville, sur un grabat qu'une lampe éclairait faiblement, était un homme dont les os saillans de son visage amaigri, l'austérité de ses traits, la pâleur de ses joues creuses et flasques, prouvaient que de sérieux travaux avaient usé son corps, peut-être même son ame.

L'ameublement de la mansarde où nous sommes transportés n'était pas moins bizarre que cet homme lui-même. Pour déguiser l'absence du cuir sur les murailles, on les avait chargées de plusieurs couches d'une peinture foncée, si bien que, sans quelques rayons de lumière qui le jour entraient dans la chambre par une lucarne étroite et sale, on se serait cru à fond de cale d'un vaisseau. Sur le devant étaient plusieurs tables chargées de

compas, d'équerres, de mappemondes, d'instrumens de mathématiques et de physique; plus loin on distinguait une trousse de docteur, des scalpels, des tenailles et des scies à os; plus loin encore, à terre près d'un fémur humain, gissait un chat-huant empaillé; à côté d'une cruche d'eau, un manuscrit hébreu de la sainte Bible; sur un morceau de pain noir, une tête de cheval à demi disséquée et voisine de naïves sculptures de Bendocci le Florentin, et d'un charmant tableau du moyen âge, représentant sainte Madeleine en pleurs.

Dans le fond, et à travers les lambeaux d'une tapisserie couleur de feu, quelques brassées de paille, éparses sur le pavé dans un enfoncement, prouvaient que le lit du maître se réduisait tout au plus à une mauvaise paillasse.

Cependant une grande idée perçait au milieu de ce désordre apparent, de ce bizarre mélange, de cette amère dérision des sciences et des arts; et cette idée, elle traduisait en une langue intelligible la supériorité de

l'homme sur toutes les merveilles de la création; cette idée élevait à la hauteur de Dieu ce même homme qui, de créature devenu créateur et Dieu à son tour, dans son orgueil ne touchait pas même du pied ses œuvres plus durables que lui.

En face de la lucarne, sur un buffet en chêne, qui au besoin servait de table; à côté de plusieurs instrumens mathématiques étaient des cases de bois hérissées au dehors d'innombrables pointes de plomb; plus loin et dans un vase une composition épaisse et noirâtre.

Quoique cet appareil n'offrît rien de solennel, rien même de curieux, cependant il arrachait de si fréquentes exclamations au maître du grabat qu'on l'eût pris pour le démoniaque de l'Evangile.

— A l'œuvre! à l'œuvre! s'écriait-il les yeux étincelans; quelques minutes encore, et ce que tu auras créé fera le tour du monde et traversera les siècles.

— A l'œuvre, à l'œuvre! épuise tout ce que

tu as reçu de génie; tout ce que tu as reçu d'ame, tout ce que tu as reçu de sciences! qu'importe le génie, quand sa forte séve ne déborde pas! qu'importe l'ame, quand on ne la communique pas! qu'importent les sciences, quand on ne les décuple pas!

—A l'œuvre, à l'œuvre, ardent ouvrier! Dieu a bien construit le monde; toi qui te nommes son égal, fais-lui donc envie, construis à ton tour, ton frêle enfantement dût-il se briser comme du verre, ou ton cerveau languir épuisé désormais!

—A l'œuvre, à l'œuvre! l'étincelle est dans ta main, que sous ton souffle elle devienne un incendie.

Cet homme alors se tut, ses regards s'allumèrent de nouveau, sa respiration devint plus difficile, le crâne lui brûla, il voulut marcher, mais l'inspiration l'étreignait si fort qu'il ne le put; à la fin, haletant, épuisé, mais luttant toujours victorieusement avec son génie qui l'obsédait, il s'écria :

—J'ai trouvé ce que je cherchais.

En effet, le docteur Faust venait de découvrir l'imprimerie.

Cette sensation, encore neuve pour lui, fut si forte qu'il tomba sans connaissance à la renverse.

Quelques minutes après, l'homme de génie contemplait avec orgueil un tableau de femme placé près de son lit, et lui disait :

— Ne t'avais-je pas annoncé que tu me suivrais partout, dans mes rêves, dans mes courses, dans mes créations ?

Ce portrait de femme, c'était Alice, étranglée vingt-et-un ans auparavant ! Afin de tenir sa promesse, le seigneur Faust, prêt à jeter le cadavre aux vers, en retira les yeux ; puis de sa main satanique les avait cloués sur la peinture qui devait éterniser la pauvre jeune fille.

— Hélas ! je t'ai bien aimée, continua-t-il. Et sa voix perdait de son âpreté, ses regards de leur flamme. Hélas ! je t'ai bien aimée ! mais pourquoi, faible créature, le ciel t'avait-il fait avec des pensers qui ne conviennent

point à une femme? pourquoi t'avait-il donné une ame démesurée? assez d'amour pour consumer dans ses étreintes la vie d'un homme? assez d'égoïsme pour ne rapporter tout qu'à toi seule? Pauvre Alice, ta possession eût été le paradis pour le reste du monde: pourquoi ton amour voulut-il s'appuyer sur le seul homme qui possédait assez de force pour l'anéantir? Alice, pourquoi exigeas-tu plus d'idolâtrie à toi toute seule que je n'en accordais aux arts, aux sciences, à Dieu lui-même?

Ici un bruit distinct s'entendit sur l'escalier. Ce bruit, qui ressemblait à des pas, redoubla, puis une main légère frappa à la porte du docteur. Celui-ci resta un moment immobile de stupéfaction. En effet, depuis six mois qu'il habitait cette maison, personne n'était encore entré chez lui. Une voix féminine murmura ces paroles :

— Seigneur Faust, y êtes-vous?

Et cette voix fit tressaillir Faust : elle avait été presque celle d'une jeune femme autre-

fois ardemment aimée. Cependant il ouvrit.

Juana entra d'un pas dégagé, et, sans laisser au docteur le temps de la saluer, referma avec fracas la porte.

Vous pensez peut-être que l'ameublement étrange de ce grabat, qu'elle voyait pour la première fois, lui causa quelque frayeur ou même quelque surprise ; elle regarda le tout avec des yeux insoucians.

Ce qui étonna Faust fut de voir cette jeune fille, après avoir contemplé quelque temps le chat-huant empaillé, le rejeter par terre en riant comme une folle ; mais ce qui le surprit bien davantage, ce fut de l'entendre traduire en pur allemand la sainte bible.

—Seigneur, lui dit-elle ensuite montrant du doigt la Madeleine pénitente, vous avez là une des meilleures créations d'Aventorius; cette peinture vaut au moins dix mille thalers.

— Comment peut-elle savoir tout cela ? murmura Faust.

La jeune fille, sans faire attention à la stu-

peur empreinte sur le visage du docteur, continua.

— *Maestro*, je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vous est réel, vous êtes un savant. Elle prit alors un compas, une mappemonde, les considéra avec attention, et ajouta :

— Savez-vous que l'astronomie est une belle chose : forcer le ciel à nous entr'ouvrir ses portes de lumière et d'or; les astres à nous apprendre leur marche, leur influence ; les planètes, leur immobilité; le soleil, le temps de sa révolution sur lui-même; Dieu, le mystère de ses œuvres.

Faust, subissant le pouvoir de Juana, voyait déjà en pitié sa découverte de l'imprimerie, et pensait peut-être à l'anéantir. Juana le prit par la main.

— Après tout, docteur, quelque belle que soit l'astronomie, n'est-ce pas un vol que nous faisons à la divinité? Aussi, plus puissante que nous, la divinité nous laisse errer dans le ciel, cet espace sans borne; nous voulons suivre les étoiles dans leur cours, et nous nous éloi-

gnons de leur marche ; nous leur donnons une influence, elle n'en ont peut-être pas ; nous croyons le soleil un globe de feu inhabité, et peut-être le soleil n'est-il autre chose que l'enfer et ses tourbillons ; nous croyons que la terre ne tourne pas, pourquoi ne serait-elle pas mobile ?

— Qui donc êtes vous ? s'écria Faust, vous, jeune fille, qui connaissez la science et l'abaissez, qui parlez de médecine et d'astronomie, qui lisez l'hébreu, qui fixez un prix à la peinture d'Aventorius, vous enfin qui bâtissez et détruisez ?

— Seigneur, répondit-elle en riant aux éclats, je me nomme Juana, et suis Bohémienne.

— Vous n'avez guère que vingt ans, Juana, et cependant vous êtes plus savante que ne le serait une femme, eût-elle passé deux siècles sur terre.

— Docteur, je méprise les sciences et les arts ; aussi voilà pourquoi je les ai étudiés.

— Je donnerais vingt années de ma vie pour

comprendre cette femme, murmura Faust marchant de surprise en surprise.

Quant à Juana, elle regardait tout, touchait à tout, et riait ensuite à gorge déployée, disant :

— Le docteur ne connaît-il que cela ?

Faust fut un moment tenté de lui briser le crâne avec la tête du cheval à demi disséquée; mais Juana était si belle qu'il l'épargna. Il pensa en lui-même, je hais cette femme; et, quelques minutes plus tard, l'ame fascinée, il disait :

— Ma charmante Juana, que souhaitez-vous de moi ?

— Rien, docteur.

Faust rêva de nouveau ; la jeune fille continua de bouleverser les instrumens épars sur la table. Elle rompit enfin le silence.

— *Maestro*, n'êtes-vous pas sorcier ?

— J'ai étudié un peu la nécromancie, répondit le docteur.

Elle continua. — N'êtes-vous pas architecte ?

— Je me suis occupé d'architecture pendant mes voyages, répondit-il encore.

— N'êtes-vous pas naturaliste, antiquaire, physicien, mytholographe, jurisconsulte, théologien ?

— Oui, murmura Faust, confus.

— Il ne vous reste donc plus, reprit-elle en riant, qu'une chose à connaître, et c'est la plus curieuse de toutes ; cette chose, docteur, c'est l'amour.

— L'amour ! dit Faust d'une voix altérée. En effet, j'ai interrompu autrefois l'étude de cette science !...

—Tenez, continua Juana, voyez comme les yeux d'Alice étincellent !

— Alice ! D'où savez vous son nom?

Il y eut alors un long intervalle de silence; la Bohémienne avait franchi l'espace qui la séparait du tableau aux yeux humains, et le contemplait avec toute l'avidité d'un enfant. Quant au seigneur Faust, placé sur son immense fauteuil de bois, le regard frénétique, les joues en feu, il semblait méditer une

œuvre infernale. Il fallait que le combat qu'il se livrait intérieurement fût d'une étrange nature, car les veines de son cou bleuissaient à vue d'œil, l'air qui pénétrait dans ses poumons mugissait comme un souffle de tempête, et ses os craquaient sur sa poitrine.

Enfin, dans cette lutte où l'amour des sciences, cette avidité de tout connaître, disputait le cœur de Faust à l'amour tendre et charnel, Juana l'emporta. Pleurant de honte, de désespoir, de frénétique passion, il se roula aux pieds de la Bohémienne; celle-ci le regardait et riait comme une folle. Le docteur entr'ouvrit la bouche, la gaieté bruyante de la jeune fille s'éteignit aussitôt.

— Juana, pour une éternité de bonheur je ne me serais mis aux genoux de personne, Dieu me l'eût-il ordonné avec sa voix puissante! Juana, pour l'empire de la terre, pour celui des mers, pour celui du ciel, je n'aurais point baisé les pieds d'une femme! Juana, ce que Dieu, ce que Satan n'auraient point obtenu de moi, tu l'obtiens! Juana, j'aimai il y a vingt

ans ; mais Alice voulut que je la préférasse aux arts, aux sciences, à tout, et je l'étouffai. Comprends donc l'immense amour que je te porte, puisque je te préfère à toute chose.

La jeune fille baissa innocemment les yeux, et Faust s'empara d'une de ses mains, et l'abreuva de caresses.

— Juana, Juana, je t'aimerai d'un amour qui fera honte à celui des autres hommes, qui fera envie à Dieu !

Le sein de Juana se gonfla de soupirs.

Faust, toujours à genoux, se rapprocha d'elle.

— Juana, tu seras le but de mes pensées ; si tu le veux, pour toi j'abandonnerai mes travaux, je briserai mes instrumens, j'anéantirai mes créations !

— Je ne le crois pas, répondit la jeune fille en souriant.

— Vois plutôt ! s'écria Faust ; et d'une main fatale il renversa, détruisit tout ce qui chargeait ses tables, déjà même il allait détruire son dernier chef d'œuvre...

— Assez, dit la Bohémienne en l'arrêtant, que les siècles qui viendront conservent au moins cette création de ton génie !

— Non, non! que tout ce qui vient de moi meure, excepté mon ardent amour!

— Et que veux-tu que j'en fasse? répondit Juana, puisque je ne t'aime pas; et elle accompagna ces paroles de rires étranges. — Une barre de fer rouge traversa pour ainsi dire la tête de Faust.

— Elle ne m'aime pas! s'écria-t-il, portant ses regards hideux sur tout ce qui l'entourait; puis il ajouta: — Je te contraindrai bien à m'aimer, Juana. Tremble! je connais les sciences occultes, j'y aurai recours! tremble, je conserve des manuscrits de sorcellerie, je les approfondirai! tremble! tu ne m'auras pas fait abandonner mes travaux pour satisfaire ta coquetterie! A quel prix que ce soit, je te posséderai tout entière; si Dieu ne m'aide pas, Satan, je t'invoquerai!

— Un autre me posséde déjà, docteur.

Maintenant, au revoir, dit Juana, lui jetant pour adieu un éclat de rire ironique.

— Au revoir, répondit Faust refermant sa porte.

— Ah! ah! ah! prononça une voix retentissante.

III.

L'ancien hospice de Sainte-Marie, dont il ne reste plus rien aujourd'hui, était situé alors au centre de la ville de Berlin.

Quoique ce bâtiment ait été construit sans une haute pensée architecturale, cependant il ferait honte, s'il existait encore, à tout ce que Berlin a de chefs-d'œuvre, comme monument. L'hospice de Sainte-Marie, d'abord, n'était point écrasé par des rues étroites qui se croisent à l'infini, par des masures de chétive apparence qui ne demandent qu'à tomber. Ensuite, rien sur la place qui lui servait de piédestal ne le désharmonisait. Vous savez quel silence descend de la coupole de nos églises dans le

cœur ; eh bien ! la même majesté environnait cet édifice ; aucune clameur d'ivrognes, aucun roulement de voitures, aucun piaffement de chevaux à l'entour, comme si Berlin ne voulait pas d'une joie que la mort pouvait si facilement étouffer. C'était donc avec recueillement, les mains jointes, que, des villes voisines, on venait admirer la belle architecture de Sainte-Marie. Vous savez ce qu'un artiste passerait de temps à s'extasier sur les beautés mâles des cathédrales de Rheims ou de Notre-Dame, eh bien! l'hospice de Berlin fascinait au même degré : c'était à demeurer des heures, des journées en contemplation devant sa façade au teint sévère ; c'était à l'adorer à genoux, dans ses conceptions les plus hardies, dans ses plus légers détails. Colonnes, colonnettes, ogives entaillées, arcs de triomphe, figurines, bas-reliefs, tout était solennel et grandiose, tout exhalait une odeur de moyen âge.

Huit heures du matin venaient de sonner ; quelques minutes encore, et la salle froide de l'amphithéâtre de Sainte-Marie, avec ses murs

grisâtres, avec son parquet de dalles noires, avec ses gradins construits en demi-lune, allaient s'emplir de curieux et d'étudians. Un chirurgien vint avertir que le cours d'autopsie n'avait lieu qu'à neuf heures : cette nouvelle excita de violens murmures.

Cependant le médecin en chef de l'hospice, le seigneur Faust, était depuis long-temps dans l'amphithéâtre. A le voir se promener à pas saccadés dans cette sombre enceinte, à entendre les bruyans soupirs qui s'élançaient de sa poitrine, il était facile de comprendre qu'il se passait en lui quelque chose d'inaccoutumé.

La porte du fond s'ouvrit ; l'homme à la face verte, qui, vingt-et-un ans auparavant, par un soir, buvait chez maître Martin le tavernier, entra : le docteur le reçut à bras ouverts.

— N'est-ce pas que vous m'attendiez avec impatience, seigneur Faust? dit l'homme au nom inconnu. Faust laissa échapper un geste d'étonnement. — Voyez-vous, docteur, il y a sur votre visage une ligne dont moi seul puis

comprendre l'altération. Depuis certaine apparition vous avez beaucoup souffert ; ne m'interrompez pas : maintenant, donnez-moi votre main. Vous auriez besoin d'un médecin, mon cher Faust, mais ce n'est point d'un médecin qui étudierait, analyserait, cicatriserait les blessures du corps; le mal est ailleurs. L'amour immodéré des arts, le désir de tout connaître, de tout approfondir, vous ont tué au moral; la science universelle a développé chez vous une autre ame, cette ame d'autres besoins, d'autres passions; ces passions vous parlent, et vous ne les pouvez satisfaire. Savez-vous ce qu'il vous faut à présent, docteur? c'est la jouissance de toutes choses.

Faust fit un sigue affirmatif.

— Mais que voulez-vous? votre plus grande folie c'est d'avoir commencé par où finit le reste des hommes. Que m'a servi, dites-moi, de vous faire aimer d'une femme lorsque vous étiez jeune et beau? vous lui avez préféré des équerres, des mappemondes, et des chats-huans empaillés; et puis lorsqu'elle tâcha de

vous faire abandonner ces futilités, vous l'étranglâtes.

— Qui vous a dit que je l'ai étranglé? interrompit Faust.

L'homme à la figure verte reprit paisiblement :—Une femme que la mort viole! par l'enfer! ce n'est qu'un jeu, voilà tout! Mais ce qui est déraisonnable, c'est que maintenant que vous êtes laid, décrépit, cacochyme; maintenant que vous avez la peau jaune et ridée comme un vieux parchemin et que vous faites dégoût, vous rejetez la science et voulez de l'amour.

— Qui vous dit cela? interrompit encore Faust.

Son compagnon continua : — Certes, Juana est une belle enfant, un cœur novice, elle ne l'a donné encore qu'à un niais; Juana contient plus d'amour que votre cœur de fibres; elle seule pourrait vous réchauffer le sang, vous redonner la vie, vous refaire des sensations, vous rebâtir des siècles de félicité!

— Grâce! grâce! s'écria Faust. Puis saisis-

sant violemment le bras de l'homme à la face verte, il ajouta :— Savez-vous que j'ai juré qu'elle m'appartiendrait ?

— Mon cher, Juana ne vous aime point ! répondit l'autre en ricanant.

Faust se promena à grands pas dans la salle, et sa bouche écumait, et ses yeux étincelaient, et sa voix blasphémait.

Quant à son compagnon, tout à coup sa figure se bariola de plusieurs couleurs, son habit de noir foncé devint rouge, son corps grandit d'un demi-pied, son regard prit une expression de triomphe ; alors il ricana d'une effrayante façon.

— Qu'avez-vous à rire? dit Faust, en se retournant.

— C'est parce que Juana ne vous aime pas, et que cependant vous la posséderez dans huit jours.

— Dans huit jours! répéta Faust, quelle dérision! Puis, surpris de son changement de costume, il ajouta : — En venant ici vous étiez, ce me semble, vêtu de noir?

De bruyantes acclamations, comme un craquement de plusieurs portes qu'on cherche à enfoncer, s'entendirent alors. Le sang monta au visage du docteur, il trembla de colère par tout le corps ; mais il se contint.

— Voulez-vous que je fasse crouler les murs de Sainte-Marie sur vos écoliers? dit l'homme vêtu subitement de rouge.

— Qu'ils luttent à loisir contre des portes et des verrous ! répondit Faust.

— Voulez-vous que je dérobe aux nuages leur électricité, et que je frappe de la foudre vos maudits étudians?

— Vous qui commandez aux murailles de tomber, au tonnerre d'éclater, que ne me faites-vous aimer de Juana?

— Ne vous ai-je pas dit que vous la posséderiez dans huit jours?

— Oh! par la fièvre qui me consume et me dessèche, ne me parlez point de la sorte ! Vous ne savez donc pas ce que signifient ces paroles que vous prononcez? vous ne savez donc pas qu'il y va plus que de la vie pour moi ; qu'il

y va de ma félicité et sur terre et dans le ciel?

— Vous posséderez Juana, docteur.

Faust alors se rapprocha de lui, le regarda, les yeux avides, puis lui étreignant convulsivement la main, murmura : — Il faut que vous soyez bien infâme pour me dire sérieusement de telles choses, ou il faut que vous me ravaliez bien! Ensuite, l'entraînant vers la fenêtre, il ajouta:

—Voyez-vous, à travers ces vitraux grisâtres, le ciel resplendissant de rayons et d'azur; excepté Dieu, quel être a sillonné ce monde de vapeur? Eh bien! si je vous disais qu'à l'aide de l'insufflation je puis forcer l'air à me porter, les vents à me servir d'ailes? Vous reculez d'étonnement; vous m'admirez, n'est-ce pas? moi, je me regarde en pitié; car si je voulais dépasser, dans les vagues du ciel, la limite qu'une intelligence supérieure m'a fixée, manquant d'haleine, j'étoufferais.

Il en est ainsi de Juana : son corps, que je pourrais posséder, c'est la portion d'air qui m'obéit; mais son ame, son amour, ce sont les

régions hautaines qui, se posant entre le ciel et ma volonté d'homme, me défendent d'aller plus loin. Ce n'est point le corps de Juana, avec ses mille perfections, que je désire si ardemment posséder, mais l'ame qui habite son corps; ce ne sont point ses lèvres que je veux presser, ses cheveux dont je veux m'inonder, son souffle, pure essence, dont je veux savourer le parfum; mais la volonté qui me les donne, mais la passion qui épure ce don!

— Juana vous aimera d'amour! vous dis-je.

Des cris nouveaux se firent alors entendre; les immenses arceaux de l'hôpital Sainte-Marie s'agitèrent sous les trépignemens et les coups redoublés des étudians, qui, ayant enfin brisé les portes de l'amphithéâtre, entrèrent à flots dans la salle d'autopsie, puis, silencieux, se placèrent sur les gradins qui leur étaient destinés.

L'homme à la face verte entr'ouvrit la porte et sortit presque.

— Souvenez-vous que Juana doit m'aimer, lui dit Faust.

— Oui, docteur, mais ce sera à condition que vous vous vengerez du mépris qu'elle vous a porté.

— Ah! je sentais bien que j'avais là quelque chose de plus fatal que l'amour! répondit Faust, grinçant les dents et se lacérant la poitrine.

IV.

Si nous nous reportons aux temps passés, et surtout au quinzième siècle, nous ne serons pas surpris de la violence des étudians en médecine de Berlin. L'amour de la science, à cette époque de science, de séve et de vigueur, animait l'ame avec plus de force que de nos jours, aussi le besoin de tout connaître parlait-il un plus mâle langage. Aujourd'hui nos écoliers de Sorbonne, de chirurgie et de droit, vont à cheval, changent de maîtresse comme d'hôtel garni, font de la politique, des dettes et des émeutes; à l'époque que nous retraçons, les écoliers comprenaient leur mission.

Le docteur Faust, le visage calme et froid, quoique la tempête fût dans son cœur, s'a-

vança jusqu'au milieu de l'amphithéâtre, s'appuya sur la table de pierre, et d'une voix impérieuse demanda un cadavre.

Un valet entra, tenant sur son épaule un corps inanimé qu'il jeta lourdement sur la table.

Le docteur, ayant jeté les yeux sur le cadavre, recula d'effroi. Ce premier mouvement passé, il se rapprocha, examina attentivement le sujet, le retourna, l'examina de nouveau, puis dit avec insouciance.

— Messieurs, l'homme que voici a été empoisonné.

— Empoisonné! répétèrent les élèves. Et ils regardèrent Faust comme pour lui demander s'il connaissait l'auteur d'un crime aussi inoui. Mais celui-ci, sans se donner la peine d'interpréter leurs regards, ordonna à l'écolier Jonathan d'ouvrir le cadavre. Jonathan s'arma d'une hachette, en frappa le cadavre, et lui ouvrit l'épine dorsale.

Alors, quoiqu'il y eût au moins dans la salle une centaine d'étudians de tous les

âges, de toutes les fortunes, de tous les caractères, une seule pensée domina ceux qui assistaient à cette scène : et cette pensée enracinée dans l'ame de chacun, Faust la pouvait détruire d'un mot, tant la science était considérée; mais il répéta :

—Cet homme est mort empoisonné. Puis, sa voix faiblissant comme s'il était honteux d'avouer son ignorance, il ajouta : —Le poison dont on s'est servi ne laissant aucune trace, messieurs, ma science est dépassée.

Il tomba alors dans une profonde méditation; mais, aux tremblemens qui l'agitaient, aux mouvemens nerveux qui le crispaient, il était facile de voir qu'un sombre désespoir dévorait son ame. Enfin il ordonna l'ouverture du cerveau, afin d'y chercher les traces du poison.

Déjà un étudiant avait fait manœuvrer son scalpel lorsque, la porte de l'amphithéâtre s'ouvrant brusquement, une femme s'élança.

— Horreur! horreur! s'écria-t-elle en roulant aux pieds du cadavre; ils l'ont tué!

Quelques élèves, la croyant folle, voulurent la chasser de la salle. Elle s'attacha avec frénésie au corps mutilé ; et, comme on cherchait toujours à l'entraîner, le corps roula à terre, et un faible râle s'entendit. Il partait de la poitrine du cadavre.

Tous les écoliers tressaillirent d'effroi et se rangèrent en cercle près de la table de pierre.

—Profanation ! affreuse profanation! s'écria la femme échevelée à la vue du sang qui coulait du crâne entr'ouvert du mort; profanation ! ils l'ont tué!

Vainement on voulut mettre fin à cette scène horrible : comme une tigresse qui couve de l'œil sa famille que menace le chasseur, la jeune fille avait passé ses bras autour de l'homme qu'elle avait aimé, et paraissait décidée à ne s'en séparer jamais.

Un étudiant la saisit avec force pour l'enlever ; mais cette furieuse mordit la main qui retenait les siennes; puis, après avoir craché au visage du jeune homme des lambeaux de chair qu'elle lui avait emportés, elle se jeta de

nouveau sur le cadavre et se tordit autour de lui comme un serpent.

Cependant le docteur Faust, placé sur un haut gradin, contemplait cette scène avec stupeur. On eût dit, aux mouvemens convulsifs de tout son corps, qu'il voulait interrompre un infernal rêve. Il déchirait ses vêtemens, se frappait la poitrine et le front, comme pour s'assurer que tout ce qui s'offrait à lui était l'affreuse réalité.

— Laissez-moi ce cadavre! s'écria la jeune femme.

Cette voix réveilla Faust; il descendit précipitamment l'estrade, puis se plaça entre Juana — car c'était elle-même — et les écoliers; et son regard étincelant, et son bras levé impérieusement, indiquaient qu'il la voulait protéger.

Juana jeta les yeux sur son défenseur et poussa un cri. Subissant bientôt la puissance de fascination qui environnait le seigneur Faust, elle se traîna vers lui, criant:

— Docteur, docteur, sauvez-moi de ces

cannibales, de ces monstres qui m'ont ravi le bonheur avec mon Wilheim! secourez une pauvre femme!...

Au même instant un ricanement infernal s'entendit dans la salle: Juana se retourna.

— C'est lui qui m'a donné de l'opium afin de calmer les souffrances de Wilheim, dit-elle en se cachant sur le cœur de Faust. Et elle désigna l'homme à la face verte.

Le cadavre râla encore, ce fut pour la dernière fois.

— T'ai-je tenu parole? murmura le hideux étranger qui s'approcha du docteur.

— Oui, répondit Faust lui tendant la main.

— Je ne veux pas de ta main, tu n'es pas encore à ma hauteur. Et il lui lança un long regard de mépris.

V.

— Meure le sorcier! criait-on de toutes parts. — Au bûcher, à la corde le sorcier!

— Vous êtes des misérables! répondait Faust adossé contre une muraille et cherchant à se débarrasser de la canaille qui le huait; j'ai pour vous usé jour à jour, heure à heure, ma jeunesse; j'ai couru le monde afin de tout apprendre et d'améliorer le sort de mon pays; j'ai inventé l'imprimerie, et maintenant vous m'accusez de sorcellerie!

— Au bûcher le nécromancien!

— Malheur à qui portera la main sur moi! s'écriait Faust, et puisse-t-elle se sécher comme celle de l'impie dans l'Evangile!

— Satan parle d'Evangile ; au bûcher, au bûcher !

Ce n'étaient plus des clameurs, mais des hurlemens qui s'entendaient, et la foule tourbillonnait près du docteur. Cependant personne n'osait l'aborder, tant la superstition était grande à cette époque, qui sert comme de transition à deux caractères distinctifs dans les mœurs allemandes : la barbarie et la civilisation !

— Jacques Blumm, dit une voix, me promets-tu de faire chanter chaque année une messe, et de brûler quatre cierges à mon intention si je meurs ?

— Oui, répondit Jacques Blumm.

Aussitôt la populace s'ouvrit, et un homme à haute stature, aux épaules carrées, s'avança d'un pas hardi vers le docteur.

— Hurra ! s'écria la populace.

— Puisse le démon t'aveugler ! murmura Faust se disposant à la défense.

Le colosse s'élança sur lui ; mais le combat ne fut pas de longue durée. Quelques secon-

des après, l'ouvrier se roulait à terre, poussait d'affreux hurlemens, se tordait avec rage et mordait le pavé. Le docteur lui avait crevé les yeux avec sa lancette.

— Il entretient commerce avec le démon, dit la populace épouvantée. Au feu le sorcier!

Cependant le seigneur Faust, toujours adossé contre son pan de muraille, attendait avec anxiété le dénouement de cette scène; il ne se fit pas beaucoup désirer. Quelques bouchers, ayant dépavé la rue à l'aide de pieux, lui envoyèrent d'énormes quartiers de pierres, accompagnant ce nouveau genre d'attaque de gesticulations et de hurlemens.

— Saints du ciel, murmura Faust, est-ce vous qui me sauverez?

En ce moment un fragment de pavé faillit lui broyer le crâne.

— A défaut de Dieu, Satan, je t'invoque! murmura-t-il faiblement.

— Aussitôt une épaisse fumée entoura la muraille; puis, à travers des tourbillons de feu

qui jaillirent de la terre, le docteur aperçut distinctement des démons aux têtes sans yeux, sans oreilles, qui, se servant de leur bouche comme d'un soufflet à cheminée, activaient la flamme. Une main invisible le poussa de force au milieu de la populace. Il remarqua d'abord avec effroi que chacun avait le bras tendu et armé d'un pavé; mais il remarqua ensuite que ce bras était immobile et le reste du corps cloué à la terre. Il passa dans leurs rangs, et continua son chemin sans accident.

Près de rentrer chez lui, quelqu'un frappa légèrement sur son épaule : c'était l'homme à la face verte.

— Bonsoir, docteur, lui dit-il; puis il ajouta : — N'est-ce pas cette nuit que vient Juana?

Faust ne répliqua point et rentra dans son grabat.

A l'exception d'un vieux lit placé derrière les lambeaux de la tapisserie couleur de feu, et d'une commode de chêne qui s'adossait contre la lucarne, rien n'était changé dans la

chambre du docteur. Les instrumens de physique et de mathématiques, une sainte Bible manuscrite, un Psautier récemment imprimé, tout se voyait épars encore sur le parquet de tuiles jaunes. Le seigneur Faust quitta son manteau, sa trousse de docteur, et, aussi tranquille d'ame que s'il n'avait point couru risque de la corde ou du feu, il murmura ces paroles :

— Juana, tu peux venir et m'inonder de séductions et d'amour. Je jouerai avec tes séductions, je les porterai toutes parfumées à ma bouche, puis je soufflerai dessus comme sur des bulles de savon ! Ton amour, je lui sourirai, je lui ouvrirai les bras, je l'approcherai de mon cœur, je l'étoufferai.

Alors il se mit à l'ouvrage avec un étrange acharnement. La sueur découlait de son corps, et cependant il ne se ralentissait pas : on eût dit qu'un pouvoir diabolique décuplait ses forces. Devant lui était une chaudière remplie d'essence et d'aromates ; et quoiqu'à chaque instant il y puisât, elle ne désemplissait pas.

Après une heure de travail il repoussa du pied chaudière et aromates, disant :

— Disputer sa proie à la mort, empêcher un cadavre de pourir est beau. O Egypte, pourquoi n'as-tu pas aussi déchiré ce pacte affreux qui fiance l'homme à la mort pour l'éternité ?

Après avoir cousu en plusieurs endroits l'enveloppe pâle et bizarre qu'il avait parfumée d'aromates, il l'enferma dans le buffet ; puis, reculant de quelques pas, leva une tuile immense, y plaça un corps de pompe qui, par le moyen d'un tuyau en fer et d'une soupape, correspondait au dernier tiroir de la commode. Ces préparatifs achevés, il replaça la tuile et posa le pied dessus. Aussitôt un bruit semblable au vent qui s'engouffre dans les ouvertures d'une cheminée s'entendit ; et comme le docteur s'agitait plus fortement sur le parquet, le bruit redoubla. S'avançant alors de quelques pieds, il entr'ouvrit le tiroir de la commode. Sa première sensation fut la stupeur, tant était bizarre ce qu'il voyait ! Mais bientôt,

et comme honteux de cette faiblesse, il s'en approcha, disant :

—Juana, ma toute belle, le seigneur Faust vous attend. Il ricana en prononçant ces mots.

Puis, levant de nouveau la tuile, un grand bruit sortit de la commode, un bruit semblable à celui qui s'échapperait d'une outre crevée.

Un craquement de pas résonna dans l'escalier, puis une main blanche frappa à la porte. C'était Juana. Le docteur sentit tout son sang refluer vers son cœur, et ses lèvres tremblèrent. Cependant il se dit : Si c'est Juana, qu'elle attende ! Alors il se dirigea vers l'alcôve, et s'adressa ainsi au portrait d'Alice :

— Ma pauvre amie, quoique infidèle, je t'aimerai toujours. Et, comme il lui sembla que les yeux d'Alice se voilaient de tristesse, il décrocha le portrait, et, l'approchant de ses lèvres :

—Tu pleures? ajouta-t-il. Ma bien-aimée, tu es folle de t'attrister. Et comme des pleurs réels découlaient abondamment sur les joues

du portrait, il but ces pleurs avec amour.

Faust continua :

—Alice, tout ce que je dirai de paroles passionnées à cette femme ne s'adressera qu'à toi ; quand mes bras l'entoureront, c'est toi que je croirai entourer; quand je m'ensevelirai sous sa chevelure, quand je crierai de volupté, quand je l'inonderai d'amour, quand je mourrai du feu de ses caresses, ton nom seul s'élancera de mes lèvres, tu seras toujours ma bien-aimée Alice.

Le portrait alors agita la bouche comme pour exiger quelque chose.

— Alice, je te comprends, répondit Faust; tout ce que j'ai promis par ce baiser, je jure de le tenir. Le docteur l'embrassa, et il tressaillit, sentant que les lèvres d'Alice s'étaient entr'ouvertes, et qu'une suave haleine en était sortie.

—C'est mal à vous de m'avoir fait attendre si long-temps à votre porte, *maestro*, dit Juana en entrant. Et, sans lui laisser la faculté de répondre, la Bohémienne avait jeté ses bras

autour du cou de Faust, et, l'étreignant avec passion, murmurait : — Docteur, je vous en supplie, apprenez-moi quelle fascination ont vos regards, quel talisman ont vos paroles. Oh! de grâce, *maestro*, ne me contemplez pas de la sorte; vous qui pouvez tout sur les autres, ordonnez à vos yeux de s'adoucir, à votre voix de se broder de tendres sermens, à votre cœur d'avoir un battement pour chacun des miens! Et, comme elle accompagnait cette ardente prière de délicieux sourires, d'engageantes caresses, de naïves séductions, Faust oublia son ressentiment; ses yeux s'allumèrent, sa parole devint presque douce, son ame s'enivra, avec les baisers de Juana, de tout l'amour de cette jeune fille.

Un soupir s'élança de l'alcôve. Le docteur ne tressaillit seulement pas, lui qui, un quart d'heure avant, promettait à Alice de se rire amèrement de la passion de Juana!

Le portrait soupira de nouveau, et Faust n'entendit rien encore. En effet, quel homme, s'il a épuisé sa vie dans les travaux, s'il ne

connaît l'amour qu'à travers un prisme, si son corps n'a point perdu de sa séve, son ame de sa juvénilité et de sa fougue; quel homme, quand chaque instant l'éloigne de ses rêves, s'il rencontre sur sa route un ange qui lui tend la main, refusera ses tant douces caresses, ordonnera froidement à ses sensations de se taire, à son amour de se rendormir dans son cœur?

— Cher *maestro*, ayez au moins la bonté de me désagrafer, disait Juana. Et elle riait comme une folle, voyant la maladresse du docteur. Cher *maestro!* n'ést-ce pas que nous ne nous quitterons plus?

— Non, Juana, murmurait Faust tremblant d'amour.

— *Maestro*, vous ne savez donc pas ce qu'a de charmant la toilette d'une femme?

— Juana, je le sais maintenant, répondait le docteur la voix altérée; mais, de grâce, ne vous moquez pas de moi!

Vinrent ensuite les mots délicats, les persuasifs sermens, le bruissement des lèvres qui

se rencontraient, des baisers qui se succédaient.

—*Maestro*, disait Juana, *maestro*, je t'aime, je t'aime! oh! je t'aime!

Et Faust, enivré, la pressait avec force sur son cœur, l'inondait de caresses, lui criait:

— A moi seul ma Juana! à moi seul son amour! à moi seul ses perfections!... à moi seul son ame!...

— Oui, *maestro*, je suis tout à toi. Puis elle ajouta, tremblante: Faust, j'entends ta poitrine se gonfler, des sanglots s'en élancer!

— Tu entends mes soupirs? répondit passionnément le docteur.

— Faust, je te dis que ce sont des sanglots.

En effet, des sanglots étaient partis de l'alcôve!...

Et Faust, pour calmer la frayeur de sa Juana, la berçait dans ses bras comme une mère son enfant, lui prodiguait ce que la vraie passion a de plus suave, ce que la voix a de plus délicieux, ce que les caresses ont de plus emporté. Elle, étourdie de tant de volupté,

enivrée de tant de baisers, mourante de raffinemens de plaisirs, les cheveux en désordre, le sein gonflé, la poitrine haletante, le cœur bondissant, la bouche en feu, Juana, sa Juana se débattait comme une bacchante, s'enlaçait à lui par une forte étreinte, le mordait furieuse d'amour !

Tout à coup elle tressaillit, et, tremblante de crainte, dit à Faust :

— *Maestro*, vous me faites peur avec vos prédictions.

— Ma Juana, répondit Faust, je n'ai pour toi que de tendres paroles.

— *Maestro*, je vois bien que vous ne m'aimez pas, car vous êtes sans pitié pour moi.

— En enfer la Bohémienne ! s'écriait une voix sortie de l'alcôve, en enfer!... Satan sera son époux, les mauvais anges ses amans, les damnés sa progéniture.... En enfer la Bohémienne !

— De grâce, murmura Juana, ayez pitié de moi, docteur !

Et Faust, pour calmer son effroi, eut encore

recours à ses caresses ; mais la voix, devenue plus éclatante, chantait toujours : En enfer la Bohémienne ! Satan sera son époux, les mauvais anges ses amans, les démons sa progéniture !

Juana serra avec force les mains du docteur, et, versant des larmes amères, lui demanda pardon de s'être livrée à lui. Et la voix éclatante chanta ces paroles :

— Bohémienne, que le goudron et la résine des réchauds de messire Satan te consument pendant l'éternité !

Juana, hors d'elle, le cerveau ardent et bouillonnant comme une fournaise, embrassa les pieds du docteur et lui dit en sanglotant :

— *Maestro !* vous ne m'aimez donc plus ?

Faust l'attira sur son cœur, et lui jura qu'il n'aimait qu'elle seule.

— Il blasphème, continua la voix éclatante, il blasphème !

Juana s'éloigna de nouveau de Faust et repoussa ses caresses.

— Juana, dit le docteur, je n'aime que toi.

—Et moi, tu ne m'aimes donc pas? continua la voix.

—Juana, ma Juana, je n'aime que toi. De nouveaux gonflemens de poitrine, de nouveaux sanglots, mais plus forts, plus distincts que les premiers, s'entendirent.

—Faust, mes cheveux sont imprégnés de tes larmes, murmura Juana. Et, s'appuyant sur le coude, elle tordit ses cheveux, et l'eau qui en sortit ruissela sur le carreau.

—Juana, hurla toujours la même voix, il joue avec ton amour comme Satan avec ses damnés!

—C'est un infâme mensonge! s'écria Faust.

—Juana, près de la lucarne est une commode en chêne...

—Juana, murmura Faust, Juana, je t'aime de toutes les puissances de mon ame!

—Allume un flambeau, Bohémienne, continua la voix retentissante; va près de la commode, ouvre ensuite le tiroir d'en bas; tu verras qu'il joue avec ton amour comme Satan avec ses damnés.

Juana s'élança du lit malgré les efforts du docteur, et lui dit : *Maestro*, où mettez-vous vos flambeaux?

— Derrière la porte, murmura la voix.

— Tu mens, répliqua Faust.

— Maintenant où mettez-vous le briquet? dit Juana.

—De ce côté-ci, continua la voix. Et lorsque Juana se fut approchée de l'alcôve, l'œil gauche du portrait d'Alice étincela d'une horrible manière : Approche le flambeau de mon œil, ajouta la même voix.

Juana, palpitante, approcha le flambeau de l'œil gauche d'Alice, et le flambeau s'alluma.

— Juana, ma bien-aimée! s'écriait Faust qu'une infernale puissance clouait dans son lit; Juana, reviens près de moi.

Mais Juana se dirigeait avec frénésie vers la commode; et, comme pour y arriver il fallait qu'elle marchât sur la tuile jaune, à peine eut-elle posé le pied dessus qu'un bruit semblable à celui de vingt soufflets en mouvement s'entendit. La Bohémienne resta un moment

immobile de frayeur. Faisant enfin un effort sur elle, elle entr'ouvrit le tiroir de la commode de chêne. Elle poussa un cri de douleur, et laissa tomber son flambeau, qui s'éteignit.

Et la voix éclatante s'écria :

—Bohémienne, que mes yeux te servent de flambeaux! Puis elle ajouta plus bas : En enfer la Juana! que Satan soit son époux, les mauvais anges ses amans, les damnés sa progéniture!

Et Juana, au milieu des éclairs qui jaillissaient du portrait d'Alice, aperçut le corps de son premier amant. D'abord elle détourna ses regards; mais, subissant bientôt le pouvoir d'une puissance fatale, elle les reporta sur Wilheim. Alors elle le vit tel qu'il avait été autrefois : ses yeux étaient ouverts et bleus, son visage rose comme s'il n'appartenait plus à un cadavre; et, pour comble d'horreur, sa poitrine se gonflait à tout moment, la respiration tâchait d'en sortir, et son cœur palpitait.

Cette vue rendit à Juana son premier amour.

—Wilheim! s'écria-t-elle se jetant sur lui et

l'embrassant, Wilheim, pauvre ami, mort ou vivant tu m'es toujours cher.

Et comme la poitrine de Wilheim palpitait longuement, Juana ajouta : —Est-ce ma présence, pauvre ami, qui fait ainsi palpiter ton cœur? Par pitié, réponds-moi. Wilheim, qui donc t'a sauvé de la mort?

—Et moi, murmura Faust, qui s'était placé derrière elle, moi, m'aimes-tu?

— Tu m'as fasciné quelque temps les yeux, maintenant je te hais, répondit Juana. Et, se jetant de nouveau sur Wilheim, elle l'embrassa.—Pauvre ami, continua-t-elle, parle-moi, ne reste pas froid à mes baisers. En te voyant, on ne doute point de ton existence; à ton silence, on te prendrait pour un cadavre!

—Juana, à quoi te sert de parler à Wilheim? il ne te répondra pas. Juana, à quoi te sert de couvrir ses lèvres de baisers? ses lèvres ne s'entr'ouvriront pas. Juana, c'est moi qui ai redonné une vie factice à ce cadavre, c'est moi qui lui ai communiqué le souffle!...

— Horreur! s'écria Juana, horreur! Ce

moment de désespoir passé, elle prit froidement Faust par la main, et, désignant Wilheim du doigt, ajouta : Tu as bien fait, car c'est ton fils !

— Mon fils! répéta Faust, c'est un insigne mensonge, je n'ai jamais eu de fils.

Le portrait placé dans l'alcôve murmura : — Wilheim est né de notre amour.

Le docteur, épouvanté, brisa dans son emportement la tuile et les instrumens mécaniques qui communiquaient l'air au corps de Wilheim.

— Au moins je t'ai possédée! s'écria Faust se retournant vers Juana.

— Grâce à moi, ajouta l'homme à la face verte surgissant tout à coup.

— Qui donc es-tu? lui dit Faust.

— Tu le sauras plus tard quand nous traiterons ensemble.... Ah! ah! ah!

Thérèse Duplay.

1793.

Le 14 janvier 1793, vers les huit heures du soir, un homme âgé d'environ trente ans, de moyenne taille, à la figure douce et marquée de petite-vérole, au teint plombé et pâle, au regard sombre, longeait une des rues étroites qui environnaient alors le quai de la Concorde. Cet homme avait visité un de ses

amis au sortir des Jacobins, et cinq ou six patriotes le suivaient, agitant des bâtons et paraissant disposés à protéger vigoureusement celui dont ils se constituaient les gardes du corps.

Il allait entrer dans une maison d'apparence mesquine, rue Honoré; car à cette époque de sang et d'extermination, après avoir retranché le nom de roi des annales de France, on retranchait encore tout ce qui rapprochait la terre du ciel; et les mots de Dieu et de saints, s'ils étaient par hasard prononcés, laissaient sur le bord des lèvres une trace de sarcasmes et d'effrayante dérision.

Au moment donc où cet homme allait entrer dans une allée moins sombre que les projets qui alimentaient sa pensée et se heurtaient dans son cerveau, un citoyen (nom inusité aujourd'hui, sublime alors s'il avait été bien compris) lui frappa sur l'épaule.

Le citoyen se retourna.

— Maximilien, lui dit l'étranger, je me rendais chez toi.

— Eh bien! montons ensemble, répondit une voix légèrement criarde. Aussi bien j'ai à te parler de choses graves, de choses très-graves.

Tous deux montèrent cinq étages et entrèrent dans une chambre assez bien meublée, et d'une propreté qui, de nos jours, ferait honte à un boudoir d'actrice ou de femme d'agent de change.

Après quelques instans de silence, Maximilien se mira complaisamment dans une glace, et, tout en parlant, rajusta sa cravate avec grâce. L'autre le regardait sans témoigner aucune surprise, comme s'il ne trouvait pas étrange qu'au milieu d'une époque où la guillotine levait et abaissait chaque jour son couteau un jacobin s'occupât de toilette.

Après s'être passé plusieurs fois les mains dans les cheveux, Maximilien sembla oublier qu'il était le républicain fashionable par excellence, pour se rappeler le rôle solennel qu'il jouait dans ce drame d'un empire dont le dénouement devait présenter une tête de roi rou-

lant sous la hache de la nation française, pour l'enseignement des autres rois de la terre !....

— Presque tous les députés de la convention sont des lâches, s'écria-t-il : j'en excepte quelques-uns seulement qui comprennent la liberté comme moi, ont le cœur ardent, le verbe haut; qui se moquent des haines politiques, voient leur but, ne dévient pas du chemin qui y mène, dussent-ils marcher sur une route pavée de têtes d'hommes, et, pendant le voyage, se revêtent comme moi d'un habit couleur de feu, afin que les taches de sang soient moins apparentes.

— J'ai pensé comme toi, mais que veux-tu ! le peuple ébauche des révolutions, c'est tout ce qu'il sait faire.

Qu'entends-tu par là? répondit Maximilien se promenant à pas précipités dans la chambre.

— J'entends par là que notre siècle n'est pas à la hauteur de son œuvre. Il existe, il est vrai, quelques cerveaux forts; mais le reste tremble, le reste est un enfant au mail-

lot qui n'a pas encore assez de voix pour prononcer le mot république.

— Ceux qui ne sauront pas le prononcer l'épelleront, dussé-je leur envoyer une tête d'ami pour chaque lettre qui entre dans le mot république. Écoute, ajouta doucement Maximilien, tu sais que chacun de mes pas peut heurter contre un échafaud. J'ai osé, le 23 juin 1791, appeler Marie-Antoinette du nom de citoyenne, et Louis du nom de fonctionnaire responsable envers la nation; tu sais que la moitié de la France se soulève contre moi, que la Gironde a des sicaires; mais ce que tu sais encore, c'est que je marche fermement vers un but loyal, et, ce but, je l'atteindrai... Tout ce qu'il y a d'aristocratie en France redeviendra peuple ou sera tranché par la guillotine.

Maximilien répéta avec force ces dernières paroles, et son regard s'enflammait, et son bras gesticulait convulsivement, et tous les mouvemens de son corps étaient brusques.

— Ignores-tu donc, lui répondit l'autre,

que tes projets ne se réaliseront pas? Nous avons une forte opposition dans la convention ; l'ex-roi de France sera absous de la mort.

— L'ex-roi de France mourra; sa mort est juste. D'ailleurs, qu'importe un homme quand il s'agit d'un principe politique?

— Maximilien, nous avons contre nous les deux tiers de la convention.

— Oui, mais nous avons pour nous ma volonté; volonté de fer qui ne courbera pas, et la guillotine! Et dans ce moment la voix de Maximilien, perdant de sa douceur persuasive, était devenue presque rude et menaçante.

Un intervalle de silence se fit, et Maximilien, la main posée sur son front, semblait chercher une inspiration, un trait de génie.

— C'est demain, n'est-ce pas, que Louis sera jugé à la face de tout l'univers?

— Demain il comparaîtra devant la France, qui doit l'absoudre.

— Il comparaîtra devant un Viennet, de-

vant un Cambacérès qui parle de sursis, devant un Lanjuinais qui penche pour le bannissement, devant un Salles, devant un Daunou, Daunou qui prétendra que les formes judiciaires ne sont pas suivies, et que ce n'est pas un jugement criminel que la convention voudra prononcer; devant Condorcet, qui avouera que les conspirateurs méritent la mort, mais que cette peine est contre ses principes, et qu'il ne la votera jamais; devant Boissy-d'Anglas, Saint-Martin, le législateur, Henri Larivière , Savary, et quatre cents autres soi-disant représentans du peuple, qui, soit par faiblesse, soit parce qu'on les aura corrompus, chercheront dans les menaces des despotes de l'Europe des motifs pour sauver le ci-devant roi!.. Oh! pourquoi faut-il que tous ne parlent pas avec la même voix, ne frappent pas avec le même bras que moi? Tous les potentats de l'Europe, je les méprise. Aussi, mon intention n'est-elle pas d'engager les représentans du peuple à capituler avec eux ; je

sais trop que le moyen de les vaincre, c'est d'élever le caractère français à la hauteur des principes républicains , et d'exercer sur les rois et leurs esclaves l'ascendant des ames fières et libres sur les ames serviles et insolentes!... Si les voix mâles, quoique opposées de parti, des Jean Mailhe, des Thibaudeau, des Fabre d'Eglantine, des Cavaignac, des Thuriot, des Philippe-Egalité, ne résonnent pas assez haut, moi-même, en présence de tous les représentans, je prendrai la parole, je dirai que Louis a, le 20 juin 1789, attenté à la souveraineté du peuple en suspendant les assemblées des députés; que le 23, s'appuyant sur un millier de baïonnettes, il nous a cassés; qu'il a plus tard fait marcher une armée contre les citoyens, et qu'il n'a arrêté l'effusion du sang que lorsque la prise de la Bastille lui eut prouvé ce que pouvait un peuple victorieux.

— Mais tout cela, Maximilien, convaincra-t-il des hommes qui n'ont pas assez de force pour condamner un ex-roi..... à mourir?

— Je leur dirai que, malgré ses promesses du 15 juillet, dans l'assemblée constituante, il a renié le 17, à l'Hôtel-de-Ville, la liberté nationale; éludé plus tard d'exécuter les décrets du 11 août, concernant l'abolition de toute servitude personnelle du régime féodal et de la dîme; permis qu'au milieu d'infâmes orgies, la cocarde tricolore fût ignominieusement foulée aux pieds; je leur dirai qu'à l'aide de Tallien, de Mirabeau et de plusieurs millions, il a voulu corrompre l'esprit public; que les registres de Septeuil prouventles dilapidations faites au trésor pour ces manœuvres liberticides.

Je leur dirai que, par la convention du 14 juillet à Piltnitz, Léopold d'Autriche et Frédéric Guillaume s'étaient engagés à relever en France le trône de la monarchie absolue; je leur dirai qu'il a favorisé la révolte d'Arles, envoyé vingt-deux bataillons contre les bataillons marseillais, livré aux ennemis les places de Longwi et de Verdun; et puis je leur demanderai, à voix haute, si, la main

sur le cœur, cet homme ne mérite point la mort.....

— Oublies-tu, Maximilien, que ta voix seule n'a pas la puissance de remuer les ames; que cent autres prendront la parole, et défendront, aux risques de leur vie, l'ex-roi; que les citoyens De Sèze et Malesherbes parleront haut, et pourront gagner la cause de la tyrannie?

— Aussi, à la séance du 23 décembre 1792, me suis-je opposé à ce qu'on fît le procès de Louis; j'ai dit à l'assemblée que Louis n'était pas un accusé, que les députés ne devaient pas être des juges, mais des hommes d'état; qu'ils n'avaient point une sentence à rendre pour ou contre un homme, mais une acte de providence, une mesure de salut public à prendre; que Louis ne pouvait être jugé, qu'il l'était déjà et déjà condamné; que punir un despote ou le détrôner me paraissait la même chose; que l'un ne comportait pas d'autres formes que l'autre; que le procès du tyran c'était l'insurrection, son jugement, la chute de

sa puissance, sa peine, celle exigée par les peuples! Les peuples, me suis-je écrié, ne jugent pas comme les cours judiciaires ; ils ne rendent pas de sentences, ils lancent la foudre ; ils ne condamnent pas les rois, ils les replongent dans le néant , et cette justice vaut bien celle des tribunaux!

— A demain, Maximilien, à demain! nous nous retrouverons devant la France, face à face avec l'histoire, qui jugera notre jugement, et tu sais que le sien dure plus longtemps que celui des hommes, qu'il dure l'éternité!

— A demain, tu l'as dit, à demain; mais songe au nom que tu portes, et souviens-toi, si tu le peux, que lorsqu'un roi a été anéanti par le peuple, nul au monde n'a le droit de le ressusciter!...

— J'y ai songé depuis long-temps.

— Mais auras-tu la force de dire ce que ton patriotisme a rêvé? — Ecoute, en politique, il n'est qu'un système, c'est d'arriver à son but : j'ai mon système, j'y arriverai ; mais

pour cela il faut, vois-tu, jeter de côté toutes amitiés anciennes, toutes fraternités, tout amour peut-être, et depuis long-temps j'ai rejeté tout cela. Plusieurs de mes amis sont morts, et mon cœur a été de pierre; mon ame s'était calcinée avec mes principes de citoyen; ils sont morts, et mon œil, alors habitué à les voir, ne les a pas cherchés et ma voix, habituée à interroger leurs voix, ne les a pas demandés à la tombe qui les renferme, au linceul qui les recouvre, aux vers qui les dévorent! Toi aussi je t'aime, et profondément; demain je te haïrais si tu pensais autrement que moi, demain je te renierais pour ami, demain je te ferais guillotiner. Quelque immense que soit la pensée d'un homme, quelque violentes que soient les passions qui troublent son ame, quelque précipité que soit le sang qui bouillonne dans son cœur, un homme a toujours assez d'un amour; mon amour à moi, c'est la patrie. — Songe donc si je balancerais à signer ton arrêt de mort si tu te jouais de mon amour, si tu désertais la cause de la patrie!...

Ces deux hommes se séparèrent alors : l'un était le député Brissot, qui, en novembre 1791, avait osé demander la mise en jugement et la déchéance du malheureux Louis XVI ; l'autre était François-Maximilien-Joseph-Isidore de Robespierre !...

Quand Brissot fut parti, Maximilien se jeta dans un fauteuil, et pendant quelques minutes sembla méditer profondément ; mais le sang lui bouillait avec trop de force pour que ce silence, cet engourdissement de toutes passions durât : l'œil en feu, le bras tendu, Maximilien s'élança de son fauteuil, et ses membres élastiques s'agitaient brusquement en cent façons.

Robespierre, sortant d'un repos factice, ressemblait au jeune tigre qui brise sa prison de fer, et sa voix ressemblait aussi à des rugissemens.

— La vertu fut toujours en minorité sur terre, s'écria-t-il ; sans cela, la terre serait-elle peuplée de lâches et d'esclaves ? Hampden et Sydney étaient de la minorité, car ils mou-

rurent sur l'échafaud; Socrate était de la minorité, car il but la ciguë; Caton était de la minorité, car il déchira ses entrailles! Et moi aussi j'en suis, et peut-être un jour!... Soit qu'une arrière-pensée lui rongeât le cœur, soit qu'une haute conception politique l'absorbât tout entier, la pâle figure de Robespierre revêtit son calme habituel; quelques instans après il ajouta :— La cause de la nation est gagnée. F..... est puissant, il peut au besoin disposer de quatre-vingts voix, et je connais son amour pour Thérèse Duplay.

Quant à Brissot, reprit-il en souriant, s'il osait s'attaquer à mes idées, la guillotine un jour purifierait son vote!

II.

Quelqu'un frappa légèrement à la porte; Robespierre ouvrit : une femme jeune et assez belle entra familièrement chez lui.

Pendant un quart d'heure, leur conversation fut entièrement politique; ils parlèrent avec feu du jugement de Louis, des députés de la Convention, de ceux qui voteraient pour la mort, de ceux qui auraient, selon eux, la lâcheté de voter pour la déportation.

— Jeune fille, tu hais donc bien l'homme qui a trahi la France? Tu es donc bien avide de liberté? Oui, Thérèse, maîtresse de Robespierre, tu es digne de moi, car aucune pensée honteuse n'a fait séjour dans ton cœur. Fille d'un menuisier, la postérité se rappellera ton

nom, car toi aussi, tu es prédestinée à de grandes choses.

— Oui, je le suis, et la preuve, c'est que Maximilien Robespierre que toute la France admire, que l'univers redoute, m'aime d'un amour profond. Maximilien, si tu savais combien cette ardente passion que je t'ai inspirée me grandit? Songes-y donc, moi, fille d'un ouvrier, être la maîtresse du seul homme de génie que ce siècle ait enfanté! songes-y donc, moi, Thérèse Duplay, être ta femme, ton conseil, la moitié de toi-même, enfin! Il faut que je te sache là près de moi, sans cela je ne croirais pas à tant de bonheur. Tu le vois, je suis prédestinée à de grandes choses!

—Ne me parle pas ainsi, pauvre femme : tu me crois aimé, on me hait, et plus de cent députés se disputeraient l'honneur de briser leur couteau dans mes entrailles, si quelqu'un d'eux était assez hardi pour me frapper le premier. Tu me crois puissant, on me redoute, voilà tout Ah! si je l'étais, dis-moi, aurait-on mis en jugement Louis? Dans quelle républi-

que, la nécessité de punir un tyran fut-elle litigieuse? Tarquin comparut-il devant un tribunal? Qu'aurait-on dit à Rome si des avocats romains avaient osé se déclarer ses défenseurs?

— Qu'importe un jugement, puisque cet homme sera condamné à mort! les autres nations ne crieront pas à l'arbitraire.

— Qu'importe un jugement, Thérèse! eh bien! apprends donc que c'est en vain que ma voix a tonné dans la Convention, que c'est en vain que je me suis dévoué aux intérêts du peuple; que c'est en vain que je mourrai avant le terme peut-être pour la cause nationale, Louis ne sera pas condamné.

— Il ne sera pas condamné, murmura d'une voix éteinte Thérèse, et, suffoquée d'émotion, elle tomba à la renverse. Robespierre contempla avec ravissement cette belle tête de femme, que la pâleur faisait ressembler à une morte; il approcha plusieurs fois ses lèvres brûlantes des lèvres blanches et froides de Thérèse; plusieurs fois il souleva sur ses genoux sa bien-

aimée, mais sans chercher à la faire revenir : on eût dit qu'il mettait de l'orgueil à souffrir, et à briser une à une ses sensations.

Quelle pensée lui passa subitement par la tête, je ne le sais, mais il laissa retomber lourdement Thérèse, et, sans même jeter un regard sur elle, il se promena précipitamment dans sa mansarde, s'écriant :

— Je me laisserais surpasser par une femme ! cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Si Louis était acquitté, elle en mourrait de désespoir. Oh ! oui, ce serait lâcheté de ma part de ne point me sacrifier à la nation.

Alors il s'approcha de Thérèse : elle étouffait, il ne lui porta aucun secours ; cependant il aimait cette femme !

Enfin elle reprit ses sens.

— Thérèse Duplay, lui dit-il d'un ton solennel, si la patrie exigeait de toi un sacrifice, t'y résoudrais-tu ?

— Oui, lui répondit fermement sa maîtresse, car la voix de la patrie est comme la voix de Dieu... irrévocable.....

— Thérèse Duplay, si la patrie exigeait ta mort, te dévouerais-tu?

— Je demanderais à t'embrasser une dernière fois, et je marcherais au supplice d'un pas assuré, en bénissant ma mort, puisqu'elle deviendrait utile.

— Thérèse Duplay, si la patrie exigeait de toi plus que la mort?

— Maximilien, que peut-on exiger de plus que la mort?

— L'infamie.

— La patrie ne pourrait pas ordonner une chose infâme.

— Cependant, si la patrie te disait que je suis un traître, ou bien encore que ma mort deviendrait utile au salut public, ou bien encore que ton père lui pèse?

— Je t'aime comme jamais femme n'a aimé, Maximilien, car tu es un Dieu pour moi; j'aime mon père presque autant que toi, et cependant j'aurais assez de vertu pour vous tuer, si le salut de l'état dépendait de votre mort.

Maximilien, le regard rayonnant, s'appro-

cha de Thérèse, la prit dans ses bras, la pressa orgueilleusement sur son cœur. Sens-tu comme il bat avec force? c'est ton patriotisme qui double ainsi ses battemens. Oh! que je t'aime ainsi! Oui, il appartient à toi toute seule de décider du sort de la France. Thérèse Duplay, ma femme devant Dieu, ma maîtresse devant les hommes, au nom de Dieu et des hommes, toi qui ne craindrais pas de me tuer, si la patrie l'exigeait; toi qui ne craindrais pas de me tuer et de tuer ton père, si la patrie l'exigeait encore, Thérèse Duplay, je te requiers de sauver la patrie!

— Eh! que faut-il faire pour cela? s'écria Thérèse.

Robespierre l'attira doucement près de lui.

— Thérèse, lui dit-il, en la regardant avec amour, il faut que, pendant un jour, tu oublies près d'un autre que je t'aime; il faut que pendant un jour tu m'oublies comme j'oublierai ce regard qui m'enivre de bonheur, cette voix qui n'a pour moi que de douces paroles, ce cœur d'inneffables battemens.

— Jamais! jamais! s'écria Thérèse d'une voix éteinte : ce que tu me proposes est infâme!

— Tu te trompes, ma Thérèse. Oui, ce serait infâme de te livrer pour de l'or aux passions désordonnées d'un homme; oui, ce serait infâme de dire à chacun de ses baisers, une pièce d'or pour celui-ci, une pièce d'or pour celui-là; oui, ce serait infâme d'échanger tes caresses pour ses prodigalités, de tendre une main tandis que tu flatterais de l'autre; oui, tout cela serait infâme. Mais te donner à un homme tout puissant, ma Thérèse, mais te donner à un homme qui t'aime; mais te donner à lui pour sauver ton pays, pour faire tomber la tête de son ancien roi; mais te poser dans un côté de balance, et la patrie dans l'autre, oh! cela est glorieux et digne de l'autre république; ne point te dévouer, toi, faible créature, là serait l'infamie!

— Maximilien, je conçois que l'amour de la patrie soit plus puissant que l'amour d'une femme ; mais il fallait me dire que mon amour vous fatiguait.

— Ne crois pas, Thérèse, que je te méprise. Oh ! si le cœur de l'homme était un livre ouvert, et que chacun y pût lire, tu verrais que je t'aime ardemment.

— Si vous m'aimiez, songeriez-vous à m'avilir ?...

— Et toi, si tu aimais la patrie, refuserais-tu de te dévouer pour elle ? D'ailleurs, si ce que tu nommes infamie en est réellement une, est-ce que nous ne la porterons pas à deux ? Chaque citoyen aura le droit de me dire : Robespierre, tu as prêté ta maîtresse. ; et puis, si c'est un supplice pour toi que d'ouvrir ta bouche aux embrassemens d'un homme, crois-tu donc que je ne souffrirai pas mille morts lorsque je te saurai au bras d'un autre ? lorsque je compterai une à une les minutes que tu passeras près de lui ? lorsque mon agitation délirante apportera à mon oreille les mots de tendresse qu'il te prodiguera ? Dis-le moi, Thérèse, l'enfant qui assiste à la torture de son père ne souffre-t-il pas plus que son père lui-même ?

Eh bien ! tout ce qu'un homme peut endu-

rer de tourmens, je l'endurerai sans me plaindre, et tout cela pour sauver mon pays. Ne veux-tu pas être de moitié dans mon sacrifice? ou bien ne le trouves-tu pas assez beau et assez digne de nous?

— Quand même le bruit de nos baisers arriverait jusqu'à toi, Maximilien, tu ne souffrirais encore que la moitié de ma souffrance. Ce bruit t'éveillerait seulement; moi, ces baisers me brûleraient aussi impitoyables qu'une flamme d'enfer; et puis, d'ailleurs, quelle est la femme assez froide, lorsqu'un homme lui dit de douces paroles, la presse tendrement sur son cœur, lui ferme la bouche avec des baisers, lui demande pardon avec des soupirs, quelle est la femme assez froide, et toi seul, au monde, sais si je le suis, quelle femme ne ressentirait des sensations, demeurerait de glace au milieu de ces étreintes de volupté, ne prodiguerait pas des caresses à son tour, ne renierait pas celui qui l'a vendue, elle et tout son amour, ce fût-il au prix du salut de tout un empire!!!.....

— Thérèse, Thérèse, aie pitié de moi ! tu me ferais oublier ce que j'ai résolu...

— As-tu pris en pitié mon amour, mon honneur que je t'avais confiés ? lui répondit Thérèse, se jetant à son cou et versant des larmes.

— Que ne puis-je aussi pleurer ! répondit Maximilien : pourquoi les pleurs qui soulagent sont-ils défendus aux hommes, et surtout aux hommes d'état, et puis quand même mes yeux se gonfleraient de larmes, je devrais te les cacher, me les cacher aussi à moi-même. Que dirait la postérité si elle savait qu'un homme de sang, que Robespierre soit descendu à cette faiblesse ?

— Ainsi donc tu m'aimes, tu me sacrifies, et tu ne pleureras pas sur mon déshonneur ?..

— N'auras-tu pas préservé la patrie d'une guerre civile ? pourquoi se repentir de ce qui est beau ? Ecoute, Thérèse Duplay, si tu m'obéis, je t'épouserai demain ; la dot que tu m'apportes n'est-elle point assez belle ? l'affranchissement du plus grand peuple du monde !

— Tu cherches à colorer une hideuse image,

à ennoblir l'infamie, comme si tout cela était possible.

—Maximilien, tu me proposes l'hymen en échange de mon sacrifice à un autre ; je n'exige pas tant de ta générosité : promets-moi seulement que si je me dévoue tu n'oublieras pas la femme qui t'a environné d'un profond amour, que tu ne lui reprocheras pas ce qu'elle aura fait pour toi, que tu ne la repousseras pas du pied, elle qui aurait versé des larmes de sang si elle avait pensé que ta volonté ne fût pas irrévocable.

— Thérèse, peut-on repousser la femme qui vient de sauver un état?

— Ecoute bien : tu te rappelles encore, n'est-ce pas, tout ce que notre amour a d'emporté et de frénétique? Maximilien, si cet amour pour moi s'éteignait après ce sacrifice, tu me tuerais lentement, tu m'assassinerais par degrés. Tu m'as demandé tantôt si mon ame républicaine comportait assez de vertus pour me dévouer à la patrie : j'ai hésité, j'ai tremblé, j'ai pleuré, parce que ce sacrifice me

semblait immense, impossible ; à présent je me trouve de la force, j'oublie qui je suis, et lorsque tu me demanderas si je suis résolue, je te répondrai à voix haute : Oui, je suis résolue.

— Thérèse, interrompit Robespierre, Thérèse, la France devrait baiser la trace de tes pas !

— Je me dévouerai ; mais j'exige de toi deux choses.

— Tout ce que tu voudras ! tout ce que tu voudras !

— Tu vois ces lèvres, elles sont brûlantes de vie et d'amour, elles sont roses maintenant ; cette nuit une bouche étrangère se posera dessus : qui te dit que le supplice que j'éprouverai ne les fera pas blanchir, ne décomposera pas le sang qui les anime ? qui te dit que les baisers de la nuit n'y laisseront point un sillon ineffaçable ? qui te dit que, lorsque, plein de tendresse, tu voudras ce que tu as voulu jusqu'à présent, tu ne verras pas entre tes lèvres et les miennes se placer une bouche ? qui te

dit qu'un bruit éternel de baisers ne tintera pas sourdement à tes oreilles?

— Thérèse, ton amour pour moi est grand, ton dévouement pour la patrie sera sublime.

— Prête à te perdre pour toujours, Maximilien, oh! redis encore quelques-unes de ces paroles qui vont à l'ame! Si tu savais comme j'ai besoin d'oublier ma vie future! Lorsqu'un mourant s'éteint lentement, on se presse autour de son lit, on lui parle d'avenir, de bonheur, de beaux jours; on affuble de gracieux vêtemens et de velours la mort qui assiége son chevet; moi, je suis une mourante, j'ai besoin de ton amour: environne-moi de caresses, de tendres sermens! Qu'un autre profane ce que tu as aimé, enivré de tes regards!...

Sa voix trembla; elle ne put achever..... Robespierre, d'un bras caressant, l'ayant attirée près de lui, l'étouffait sur son cœur dans sa rage d'amour. Il était étrange au milieu d'étreintes convulsives, d'enlacemens voluptueux, de bondissemens, sortant d'une poitrine humaine, d'entendre une voix divine

murmurer des aveux d'éternelle tendresse, et jeter, entre deux baisers longuement savourés, le nom de Maximilien Robespierre !...

Après une heure d'amoureuses convulsions, de tendres sermens. de plaintes, de plaisirs, le sein nu et meurtri de baisers, les cheveux ruisselant sur les épaules, Thérèse, fixant tristement son ami, lui dit : — Tu me crois donc assez de beauté pour séduire un autre que toi ?

Et comme Maximilien lui répondit que oui, la voix de Thérèse revêtit un accent de fermeté sublime.

— Quel homme doit me posséder cette nuit? dit-elle.

— A dix heures du soir, rends-toi chez le représentant du peuple F.....; il t'aime, il t'offrira tout pour quelques momens passés avec toi. Quatre-vingts voix, et Louis sera condamné demain à mort. Tu vendras tes caresses quatre-vingts voix.

— C'est bien, lui répondit Thérèse. Et sa figure pâle semblait inspirée alors, et ses re-

gards rayonnaient comme s'ils entrevoyaient le ciel.

—Je me sens forte, ajouta-t-elle, maintenant; adieu, car si je demeurais davantage, tu serais pour moi le serpent de la Genèse, le démon fatal qui me ferait choir.

Thérèse referma aussitôt brusquement la porte, descendit précipitamment l'escalier, s'élança dans la rue.....

Robespierre, comme si sa position n'avait rien d'extraordinaire, rentra chez lui, s'assit paisiblement sur son fauteuil, ouvrit son secrétaire, en tira quelques papiers : c'étaient les noms de ceux qui devaient voter le lendemain la mort de Louis XVI. Il les parcourut avec négligence, se contentant d'en souligner quelques-uns, ceux des hommes qu'après avoir fait servir à ses systèmes politiques il léguerait un jour à la guillotine.

III.

Le citoyen F..... entrait dans son cabinet lorsqu'on vint l'avertir qu'une femme demandait à le voir. Cette femme fut introduite.

C'était Thérèse Duplay.

F....., qui l'avait reconnue, jeta un cri de surprise. Thérèse, fermant la porte à triples verrous, prit tranquillement un fauteuil et s'assit.

— Citoyen, lui dit-elle, on m'a dit que tu m'aimais du profond de ton cœur. Est-ce vrai? réponds sans détour... et hâte-toi!

— N'êtes-vous point la maîtresse de Maximilien? Par quel hasard vous trouvez-vous ici?

— Citoyen F....., à toutes demandes je ne répondrai que par ces mots: M'aimes-tu?

— Oui, je t'aime.

— Cet aveu me suffit... Maintenant dis-moi encore si l'amour que tu porterais à une femme serait immense ; si tu ne préférais pas cette femme à tout autre chose ; si tu ne lui sacrifierais point quelques misérables opinions? Écoute, citoyen ; tu m'aimes depuis longtemps, je le sais ; tu es tout puissant dans la Convention, je le sais encore : avec quelques paroles, tu pourrais influencer la conscience de beaucoup de représentans du peuple.

— C'est vrai, répondit F..... avec étonnement.

— Citoyen, posséder une nuit, toute une nuit une femme qu'on aime, n'est-ce pas le suprême bonheur ?

— C'est un bonheur que j'achèterais au prix de la mort, s'écria F.....

— Tu ne me comprends pas, citoyen, tu ne me comprends pas. L'homme qui aime serait insensé s'il payait de sa vie les faveurs d'une femme. Ensuite Thérèse continua d'un ton séduisant. — Je conçois qu'après l'avoir aimée de longues années sans avoir obtenu d'elle

ni faveur, ni mépris, si par un hasard, par un de ces coups du sort qui n'arrivent qu'une fois, cette femme venait comme moi dire ce soir : Tu m'aimes, je me donne à toi ; je conçois que cette pensée puisse rendre heureux un homme à le faire devenir fou!... Mais si cette femme mettait un prix à ce qu'elle veut bien accorder, que pourrait-on lui offrir? sois mon conseil.

—Tout ce que je posséderais serait à elle.

— Une femme qui n'aurait pas daigné vous regarder, et qui viendrait s'offrir à vous plus tard, porterait dans son ame une arrière-pensée que vous devriez deviner et satisfaire?

— Je lui donnerais de l'or à la faire envier des autres femmes.

— Vous êtes un insolent, citoyen; cette femme repousserait du pied votre or.

— Que lui faut-il donc? répondit F..... interdit. Serait-ce quelque place de receveur dans un département pour un de ses parens?

— Vous êtes un misérable, répondit Thérèse; la maîtresse du républicain Robespierre

ne voudrait pour elle d'autre protection que celle de son amant. Cherchez encore, citoyen, le temps est à nous jusqu'à demain matin.

— Jusqu'à demain matin! répéta ardemment F......

— Ne suis-je point venue ici pour me livrer à toi? Citoyen, tu sais ce qui doit le mieux convenir à une femme de mon caractère : il me faut un sacrifice.

— Tu ne veux pas de l'or, n'est-ce pas?

— Je te l'ai déjà dit.

— Tu ne veux pas de places dans l'état pour un protégé?

— Le mérite n'a pas besoin d'appui... il marche tout seul! Robespierre l'a prouvé.

— Tu ne voudrais pas être ma femme?

— Je ne t'élève point jusque-là!

— Qu'exiges-tu? je t'accorderai tout.

— Écoute alors : vingt hommes plus puissants que toi m'ont offert leurs richesses, leur puissance... je les ai tous méprisés Ils seraient morts à mes pieds, et, pour les sauver, il

n'aurait fallu qu'un regard, je ne l'aurais pas donné... En échange de mon amour on m'offrirait maintenant un trône, je refuserais... Eh bien! ce que nul, excepté Robespierre, n'a obtenu de moi, toi seul tu l'obtiendras, tout ce qu'on attend d'une femme sans exception, tout... Pour cela je n'exige de toi qu'un mesquin sacrifice, la tête de Louis XVI!

— Jamais, jamais! s'écria F......, je ne voudrais pas d'un bonheur qui commencerait par un assassinat.

— Tu peux disposer de quatre-vingts voix dans la Convention; je me vends... à ce prix veux-tu?

— Jamais, jamais! répéta encore F......

— Citoyen, regarde-moi, regarde-moi encore, regarde-moi toujours; ne vois-tu pas dans mes yeux quelque chose qui te dédommagera des clameurs de ta conscience, si tu en as une? Mes yeux sont brillans, même à cette heure où le désir ne les allume pas; songe à ce qu'ils doivent être quand la passion les brûle. Citoyen, je suis belle, et mon visage est

si pâle qu'il ressemble presque à celui d'une morte ; eh bien ! Robespierre t'assurera que jamais, aux instans d'amour, plus ardentes couleurs que les miennes ne parent les joues d'aucune autre femme : songe combien il faut d'étreintes frénétiques , de convulsives voluptés, pour me changer ainsi !

— Thérèse , l'enfer que tu m'offres est presque unparadis !...

— Citoyen , tu ne comptes donc pour rien de presser sur ton cœur, d'enlacer dans tes bras, d'étouffer sous tes baisers une femme que tu aimes... Ah ! s'il n'en est pas ainsi, tu n'as jamais connu l'amour , l'amour avec ses cris de rage et de plaisir , ses déchiremens...

Citoyen , ce que je demande , ce n'est rien ; ce que je t'offre, c'est un bonheur comme tu n'en ressentiras jamais , même dans le ciel, si tu y vas un jour...

— Thérèse, je voudrais te résister.

—Pour une tête de roi une nuit tout entière de bonheur !... une nuit passée avec moi, ta tête sur mon sein !

— Thérèse, Louis mourra, puisque tu le veux; mais souviens-toi que sa vie était entre tes mains, et que tu l'as brisée!...

— Citoyen, demain tu signerais la mort de tous les rois du monde au même prix que ce soir! Citoyen, je n'exigerai point de serment, mais j'irai demain au tribunal.

— Etre si belle et si inflexible! murmura F......

— Maintenant je ne m'appartiens plus, je suis toute à toi, toute pour cette nuit... Viens donc...

— L'excès du bonheur me tuera! s'écria F......

Ainsi une nuit de débauche assassina Louis XVI.

21 JANVIER 1793.

Le lendemain, 15 janvier 1793, eut lieu le premier appel nominal. Six cent quatre-vingt-trois membres répondirent.

Deux jours plus tard, le jeudi 17, à sept heures du soir, après vingt-quatre heures em-

ployées sans interruption à recueillir les votes, le président du tribunal parla ainsi :

— Citoyens, je vais proclamer le résultat du scrutin. Vous allez exercer un grand acte de justice, j'espère que l'humanité vous engagera à garder le plus profond silence. Quand la justice a parlé, l'humanité doit avoir son tour.

L'assemblée a reçu la déclaration que lui ont faite tous ceux de ses membres qui, n'ayant pas voté pour la peine de mort, ou bien, y attachant une condition, se sont déterminés à voter comme législateurs et non comme juges.

L'assemblée est composée de *sept cent quarante-neuf membres*.

Absens par commission, *quinze membres*.

Idem, par maladie, *huit membres*.

Non votans, *cinq membres*.

Le nombre restant est de *sept cent vingt-et-un*.

Majorité absolue, *trois cent soixante-et-un*.

Deux ont voté pour les fers, les citoyens Condorcet et Dupin, députés de l'Aisne, *deux*.

Pour la détention et le bannissement à la paix, ou pour le bannissement immédiat, ou pour la réclusion (quelques-uns y ont ajouté la peine de mort conditionnelle, si le territoire était envahi) *deux cent quatre-vingt-six*.

Pour la mort avec sursis, soit après l'expulsion des Bourbons, soit à la paix, soit à la ratification de la constitution, *quarante-six*.

Pour la mort, en demandant, conformément à la motion de Mailhe, une discussion sur le point de savoir si elle sera différée ou non, *trente-six*.

Pour la mort, *trois cent soixante-et-un*.

Ainsi donc, continua le président avec l'accent de la douleur, je déclare, au nom de la Convention nationale, que la peine prononcée contre Louis Capet est la peine de mort.

Les citoyens De Sèze, Tronchet et Lamoignon Malesherbes furent alors introduits à la barre. Entre autres importantes observations, ils demandèrent que la condamnation de l'ex-

roi fût ratifiée par un appel nominal fait au peuple.

Robespierre s'y opposa avec force.

—Citoyens ! s'écria-t-il en plein tribunal, les défenseurs de Louis n'ont pas le droit d'attaquer les grandes mesures prises pour la sûreté générale, adoptées par les représentans du peuple ; ils n'ont pas le droit de produire des mesures dangereuses à la puissance des représentans et à la mission qu'ils ont reçue, et enfin à tous les principes de liberté publique.

D'ailleurs, il n'est pas possible de casser le jugement que vous avez rendu ; je demande que vous déclariez que le prétendu appel qui vient de vous être signifié soit rejeté, comme contraire aux principes de l'autorité publique, aux droits de la nature, à l'autorité des députés, et que vous interdisiez à qui que ce soit d'y donner suite, à peine d'être poursuivi comme perturbateur du repos public.

Le 21 janvier 1793, à dix heures vingt mi-

nutes du matin, la tête de Louis XVI tomba sous le couteau de la guillotine aux longs cris de *Vive la nation! vive la république française!*

Le cadavre fut ensuite transporté et déposé dans l'église de la Madeleine.

La fosse avait douze pieds de profondeur sur six de largeur. On la recouvrit de chaux.

Deux heures plus tard, rien n'annonçait dans Paris que le chef de la France venait d'être supplicié, supplicié comme un criminel!!!

Une Vision d'Hoffmann.

I.

Toute la ville de Dresde était dans la plus grande fermentation, sur les places publiques, aux angles des rues; chacun courait, se heurtait; on venait de fermer les spectacles par ordre supérieur; les uns se demandaient, avec inquiétude les nouvelles du jour, les autres se séparaient sans adieu, à l'improviste; enfin,

de tous côtés, ce n'était que trouble, que confusion, qu'émeutes.

Dresde se trouvait presque assiégée par les soi-disant alliés de la France.

Tout à coup des canonnades s'entendirent.

Et d'autres canonnades n'y répondirent pas! L'on était en 1813, à cette époque où tout ce qui avait une ame et un bras s'armait du fusil, se faisait soldat, et se réveillait plus tard lieutenant ou capitaine: époque sublime pour tout ce qui portait le nom français.

Aujourd'hui encore, où depuis long-temps Paris a désappris les combats, où la gloire ne nous apparaît que lointaine, où les merveilles de l'empire ne sont plus pour nous qu'une héroïque épopée, aujourd'hui encore on regrette cette époque aventureuse, cette ère inouie, où le sabre ne rentrait dans le fourreau que pour en sortir échangé contre une bonne épée, où les épaulettes de laine ne se détachaient que pour être remplacées par des épaulettes d'or; et cependant aujourd'hui en-

core la sève du courage bout et fermente dans chaque poitrine; à chaque pas on rencontre des soldats qui deviendraient généraux peut-être...

Le lendemain les canonnades ennemies continuèrent, et d'autres y répondirent; et pendant tout le jour, on vit sur les murs de Dresde, de vieux troupiers de France eux que les balles de Fleurus, que les damas du Caire, que les eaux de Lodi avaient si long-temps épargnés.

Et cependant Dresde, qui la veille encore tremblait, poussait maintenant des clameurs de joie: c'est qu'au milieu des balles et des canonnades elle venait d'entrevoir un libérateur, un homme fort de sa force, un de ces hommes qui n'apparaissent qu'une fois en dix siècles, et que Dieu destine à renouveler le monde! Napoléon Bonaparte, avec sa vieille garde mutilée, arrivait au secours de Dresde.

Deux jours plus tard la ville était sauvée, les théâtres rouverts, l'espérance revenue.

Ce qu'il y avait de plus remarquable à Dresde donnait des fêtes ; mais ce qu'il y avait de pauvres et d'affligés souffrait toujours. Car, dans chaque cité, il existe une civilisation à part, une civilisation marquée au sceau du malheur ; elle a une route à parcourir, une ornière à passer, une existence à vivre ; et tout cela lui est désigné à l'avance : ni victoires, ni défaites, ni bouleversemens d'état, ni ébranlemens d'empires, ni éruptions de volcans ne peuvent la faire dévier du chemin fatal ; elle naquit fange au milieu de la misère et des pleurs, elle mourra fange au milieu de la misère et des pleurs. Cette civilisation s'appelle peuple!...

Cependant quelque chose d'extraordinaire avait eu lieu à l'hôtel du marquis de Saint-Val. Tout à l'heure encore il flamboyait comme un incendie, tout à l'heure la cour n'avait pas assez d'étendue pour les équipages qui affluaient de toutes parts, tout à l'heure les salons résonnaient sous les quadrilles des danseurs, l'orchestre retentissait ;

c'était une profusion de joies, d'harmonies, de toilettes! Et cependant tout cela venait de s'éteindre.

Deux femmes, l'une vieille, l'air hautain, la peau desséchée; l'autre jeune et jolie, puis un major de trente ans, occupaient encore le grand salon. La jeune et jolie femme était pâle; le major baissait les yeux comme un enfant; la marquise les regardait avec furie, les dominait de toute sa colère. L'officier français, parti depuis quelques années à l'armée, descendait d'une de ces familles d'artisans chez qui l'honneur est héréditaire, comme chez d'autres les blasons, comme chez d'autres encore l'infamie!... Avec quelque science et un cœur que le mot de patrie fait battre, que le nom d'une maîtresse fait vibrer, où ne va pas un jeune homme?

Édouard arriva sous les murs de Dresde, avec le grade de major, la croix d'honneur et une légère balafre au visage. Il y rencontra par hasard la femme qu'il aimait, la femme dont il était aimé, et il la demanda aussitôt

à la marquise ; mais la marquise rejeta impitoyablement ses offres.

Et cependant madame de Saint-Val avait eu une jeunesse orageuse : à quinze ans elle s'était fait enlever ; à seize elle suivait, aux guerres d'Amérique, un soldat de fortune qui l'avait fascinée. Mais à cinquante ans qui donc a le courage de se rappeler ses égaremens d'enfance! Loin de là, nous recouvrons le passé qui fut honteux et saigne encore, comme un fils recouvre le corps de son père, avec un linceul, afin que son souvenir ne fasse point pleurer nos yeux, rouvrir la plaie mal cicatrisée de notre cœur. Clotilde tremblait toujours, et prête à s'évanouir, s'appuyait à l'angle d'une immense cheminée.

— Monsieur, attendrez-vous pour vous retirer que je l'ordonne? dit la marquise.

Le jeune homme, atteré, ne répondit pas.

—Ma fille, rentrez dans votre appartement.

Clotilde allait obéir à sa mère ; elle leva ses regards sur le major et elle demeura immobile.

— Monsieur, dit encore la vieille (et ses

dents claquaient comme les ais mal joints d'une porte, et ses yeux brillaient comme un charbon ardent); monsieur, attendrez-vous donc que je vous fasse chasser par mes laquais?

Et la vieille appela avec force ses domestiques.

— Chassez cet homme! leur cria-t-elle, chassez-le, vous dis-je!

Le major avait supporté les reproches, les insultes de la marquise; mais qu'on osât mettre sur lui, officier de l'empire, une main impie, il ne put le supporter.

— Je frappe de mon épée celui qui m'approchera! s'écria-t-il. Et il sortit son épée du fourreau.

Les valets reculèrent: ces gens-là n'ont du courage que lorsqu'il n'en faut pas.

— Madame, dit-il ensuite à la marquise, vous me chassez ignominieusement. Puisse Dieu, quand vous paraîtrez devant lui, être moins impitoyable envers vous!

Puis, se tournant vers Clotilde: — Adieu, murmura-t-il, et pour toujours.

— Édouard ! s'écria la jeune fille se jetant à son cou, Édouard ! j'en mourrai.

Le major voulut se dégager de ses bras, mais il ne le put. Et la rage de la marquise fut à son comble.

— Valets, chassez-les tous deux ! je maudis l'un et je renie l'autre !

Le major s'élança violemment hors du salon, franchit les degrés de l'hôtel...

Clotilde tomba lourdement sur le parquet, et sa vieille mère sans pitié hurlait encore aux laquais :

— Chassez-la ! chassez-la !...

II.

Une chambre haute et carrée faisait suite à un appartement mesquinement meublé. A voir cette chambre on se serait cru transporté, à l'aide de la magie, dans un salon de vieille coquette, dans un boudoir de sorcière.

Au fond, près d'une fenêtre dont les vitraux étaient cachés par une tapisserie noire, on apercevait un clavecin ouvert, dont les touches d'ébène avaient été usées par une inspiration désordonnée. Sur ce clavecin gisaient épars des cahiers de musique indéchiffrables; à peine pouvait-on lire les titres de ces morceaux: le *Don Juan* de Mozart reposait sur une messe d'Haydn, l'*Alceste* du chevalier Gluck écrasait un opéra de Piccini. On eût dit que le génie familier de cette chambre se

plaisait à rapprocher des gens que leurs rivalités musicales éloignaient. Une table était placée au milieu, et sur elle des papiers tachetés d'encre et couverts de poussière : ces papiers renfermaient les superstitions d'un homme, les pensées d'un bizarre écrivain, l'ame tout entière d'un poète : à gauche, en entrant, apparaissait un lit fermé.

Le reste de l'ameublement consistait en vieilles chaises, un fauteuil à couronne, quelques dessins diaboliques de Callot, d'anciennes armoiries, un violon brisé, et un portrait en pied du diable. Du reste, si ce grabat répandait à la ronde une odeur de sorcellerie, rien ne prouvait que pour le moment il fût habité; car à l'exception d'un grondement perpétuel, le silence le plus obstiné y régnait : à l'exception d'un vieux matou couché sans façon au milieu des manuscrits illisibles, il n'y avait aucune figure réprouvée.

Et encore, le matou était si beau, ses poils noirs étaient si longs et si luisans, un air de dignité approfondie et raisonnée long-temps

se répandait tellement autour de sa personne, qu'avec un peu de complaisance on eût mis ce chat à la hauteur d'une créature pensante. Il jetait çà et là des regards satisfaits, et avait au moins la conscience de son bien-être. Et puis c'était un matou doué d'un luxe de physionomie et d'une intelligence qui le mettaient au-dessus de tous les êtres de son espèce. C'était le chat d'un homme peintre, poète et musicien tout à la fois; c'était le démon familier, le seul ami d'Hoffmann, qui n'avait pas d'amis, le chat Murr...

A juger du maître par la bonne mine de son matou, Hoffmann devait être un merveilleux, un coquet, un fashionable!...

Une clef tourna aigrement dans la serrure; à ce bruit Murr fixa ses yeux sur la porte, et Hoffmann entra...

Sa physionomie, pour l'homme qui le voyait une première fois, ou pour celui qui ne cherche pas à analyser les sensations, à deviner l'ame par l'enveloppe corporelle, ne trahissait nullement la fièvre qui lui brûlait le sang

dans les veines, ni les pensées étranges qui fermentaient dans son cerveau; rien n'indiquait l'écrivain taillé en dehors des autres, l'écrivain dont le cœur recevait autant d'émotions qu'il avait de fibres, dont les passions retentissaient sans cesse, répercutées par d'autres passions, dont la tête était un chaos, les idées un océan, le génie un monde!...

A voir son front chargé de rides, on aurait pu d'abord penser que cet homme ressemblait aux autres, qu'il avait eu une jeunesse violente, que les passions l'avaient sillonné prématurément; le physiologue lisait au contraire dans ses rides toute l'histoire de sa vie passée, toute l'énigme de sa vie future; il y retrouvait une organisation inquiète et changeante, une nature qui a besoin de sensations neuves, comme les cerveaux ordinaires ont besoin de repos, qui souhaite un changement de ciel comme un malade un changement d'air, un homme enfin qui aurait demandé à Dieu une autre ame afin de l'user dans les orgies, afin de l'immortaliser dans des chefs-d'œuvre. Son

regard fixe avait quelque chose de la bête fauve, et fascinait comme le magnétisme. A part cela, Hoffmann n'était pas un de ces types qui dominent leur siècle et retentissent dans l'éternité. Petit de taille, noir de cheveux, brun de peau, il rentrait dans le moule commun.

Après avoir dit bonsoir à sa femme et fermé la porte sur elle, il se promena à pas graves, dans sa chambre ; et dès que son chat l'aperçut, il s'élança de dessus la table, renversa une écritoire, et courut au-devant de lui.

— Bonsoir, mon fidèle, mon cher Murr, lui dit Hoffmann ; et il continua sa promenade grave et ses réflexions. Murr, qui s'attendait à être fêté, tournait près de son maître, mais Hoffmann était trop préoccupé pour s'apercevoir de ce manége : Murr s'alla rasseoir sur la table et médita.

Son maître prit une longue pipe, l'emplit de tabac, et bientôt toute la chambre se métamorphosa en vapeur ; et le matou le regardait complaisamment.

Théodore Hoffmann s'assit dans son grand

fauteuil et vida, en quelques minutes, un énorme pot de bière, puis il retomba dans ses sombres réflexions : c'était toujours ainsi que le poète s'inspirait. Alors son visage brun prit une teinte rouge ; ses regards fixes flamboyèrent comme un double éclair, et il s'empara d'un second pot de bière et le huma d'une haleine.

Ce fut alors seulement qu'Hoffmann se dépouilla de son existence ordinaire pour reprendre son existence d'artiste : c'était un roi venant de quitter des guenilles ignobles pour se revêtir d'or et de velours, ou qui, après s'être agenouillé devant une femme, remontait avec majesté les degrés de son trône. Il se promenait à grands pas dans sa chambre, embrassant tout de son regard, étreignant tout de sa pensée.

Si l'on peut appeler ivresse l'état de cet homme qui, prêt à s'éteindre, rallume le feu assoupi de son cerveau, élargit ses idées, agrandit son horizon, et las d'un monde banal et rétréci, se croit, comme Dieu, le droit de reproduction, et se crée un monde nous-

veau, commande à ce monde, lui communique sa force, centuple ses passions, les fait bouillonner jusqu'à ce que la chaudière éclate; si cela s'appelle ivresse, nous avouerons humblement qu'Hoffmann était ivre. Alors seulement il vivait, alors seulement il pensait. Il se replaça devant sa table, vis-à-vis de son matou, et ils se regardaient avec intelligence.

Le maître passa sur son chat la main à plusieurs reprises, et Murr témoigna sa satisfaction par un grondement expressif.

Tout à coup, et comme s'il était frappé d'électricité, Hoffmann se leva, et une crispation nerveuse lui courait par le corps; il s'approcha de son mauvais clavecin, frappa du pied, renversa pêle-mêle la musique qui le surchargeait, et promenant rapidement ses doigts sur les touches noires et blanches, tira des accords de l'instrument usé. Que de sons étranges, que d'inconcevables notes! Comment, à moins d'être inspiré, inventer tout cela? Cette musique inouie ressemblait, par intervalles, à un glapissement loin-

tain de chats qui se noient, aux vagissemens étouffés d'un enfant au berceau, aux soupirs prolongés de la bise, aux cris de la girouette qui tourne et se plaint dans un cimetière pendant la nuit. Puis, au milieu de toutes ces notes aiguës et sinistres, des notes suaves! la voix du rossignol se mariant à la voix du hibou; la chouette faisant chorus avec un merle; le colibri aux mille couleur s'accouplant à la chauve-souris hideuse, un démon à une sainte, l'ange à une sorcière, Satan au bien, Dieu au péché!

Cette musique enfin résumait toutes les terreurs d'un enfant, toutes les superstitions d'un homme, toute la folie d'un fou, tous les sabbats infernaux des magiciens! Hoffmann, lui-même, était sous un pouvoir surhumain; ses yeux étincelaient, sa poitrine se dilatait, sa figure se contractait, le moindre bruit le faisait tressaillir, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Et sa terreur, cependant, différait des autres terreurs; il n'osait jeter autour de lui un regard, mais ce n'était pas qu'il fût pos-

sédé de cette épouvante qui nous force à trembler pour nos jours, Hoffmann était brave, seulement il croyait à une puissance surnaturelle, à des apparitions du ciel, à des révélations de l'enfer ; s'il ne fixait pas les yeux sur la glace placée devant lui, c'est qu'il redoutait d'y voir des figures funèbres, des yeux sans orbites, de hideuses images, accouplemens infernaux !

Et si, pendant cet accès de fièvre et de désespoir, il ne portait pas la main à son front, c'est qu'il redoutait d'y rencontrer une main osseuse et décharnée ; s'il ne faisait point un pas en arrière, c'est qu'il redoutait qu'une terrible vision ne se découvrît à lui sous une forme obscène, et ne le clouât de force au sol.

Murr, tout à coup, décrivit en l'air un cercle, et retomba sur l'épaule d'Hoffmann, qui poussa un cri de terreur plaintive. Ses cheveux se hérissèrent de nouveau.

— Murr, dit-il enfin à son chat, nous n'étions point convenus de ceci. Et, soit que le matou fût, comme le maître, doué d'une mer-

veilleuse organisation, il descendit de l'épaule du poète.

Hoffmann se replaça devant sa table, remua quelques papiers, et comme il atteignait le degré d'exaltation dont il avait besoin pour écrire, il prit la plume.

—Mon fidèle, dit-il à son chat, révèle-moi encore ce soir quelques-unes de ces étranges idées qui font tressaillir les enfans au berceau, qui terrifient les hommes. Mon fidèle, les tombeaux furent la muse du curé Young; l'enfer, le purgatoire et le paradis, les dieux inspirateurs du Dante; une princesse Eléonore, le foyer du Tasse; toi, mon chat noir, tu seras mon conseiller, mon démon, mon ange.

Murr, mon cher Murr, tourne vers moi tes grands yeux fauves et verts; tourne-les encore. Attends : maintenant j'y pose les miens; le fluide s'élancera de nos regards confondus, le magnétisme exercera son influence... Ah! Murr, les gerbes flamboyantes de tes yeux ronds allument mes pensées; ces pensées

bouillonnent dans mon cerveau et me brûlent.

Pendant cette allocution, le matou diabolique se levait, se dressait avec dignité, décrivait des cercles magiques autour de la lampe à demi éteinte, et par momens regardait fixement son maître; et, s'il eût été donné à un homme d'exprimer les pensées présentes du chat Murr, il les eût traduites de la façon suivante :

— Mon cher Théodore, je suis heureux de vous être encore bon à quelque chose. Vous avez raison de vous inspirer de moi pour vos nouvelles fantastiques.. Je ne suis pas un matou ordinaire. — Le diable est mon cousin au treizième degré.

Et puis encore :

Mon cher poète, la poésie n'est qu'un égarement du cerveau, qu'un reflet d'une puissance surnaturelle.—Mes yeux ont dérobé aux nuages les plus sombres leur électricité. — Satan, mon cousin, m'a doué d'une profonde imagination que je puis transmettre au moyen

du magnétisme. — Mon maître, inspirez-vous de moi, et je vous immortaliserai.

Hoffmann, qui avait parfaitement compris la pantomime expressive de son matou, lui dit :

— Murr, je vous suis très-obligé de vos bonnes intentions à mon égard. — Du reste, je n'ai jamais douté de votre heureux naturel. —Pour l'heure, passons à quelque chose de plus grave. — Si vous êtes la pierre qui servira de marche-pied à ma gloire future, moi — je ne veux pas agir ingratement envers vous, je m'occupe de vous, mon cher Murr, — j'écris votre vie—.

Murr fit un bond de joie qui signifiait :

—Mon cher Hoffmann, quoique chat, je ne suis pas exempt des petites vanités qui travaillent les hommes, et je vous avouerai que je suis très-flatté de savoir que je ne mourrai pas tout entier, que mon souvenir surnagera.

—Ma tâche est difficile, continua le maître : rendre une par une les sensations d'un chat, lui prêter une voix, une ame, un langage !

—Mon cher Murr,—il faut que vous m'aidiez dans ce travail ardu.

Murr se redressa orgueilleusement. Ce geste voulait dire que son maître pouvait compter sur ses conseils.

—A l'ouvrage, à l'ouvrage donc! s'écria Hoffmann.

Hoffmann se mit enfin à écrire; et sitôt qu'il avait tracé une pensée, les yeux hagards, il regardait son chat, et celui-ci le regardait de même. Le matou et le poète se transmettaient ainsi leurs idées.

Une demi-heure après, Théodore Hoffmann ne respirait plus; son ame était dans le ciel, aux enfers, chez les sorcières, et il écrivait si rapidement qu'on aurait pu croire qu'un démon caché derrière lui, ou accroupi dans son fauteuil, le poussait, le stimulait avec de magiques paroles... Et son chat grondait, redressait son poil, le gonflait, courait çà et là, et ses yeux verdâtres projetaient des étincelles couleur de sang.

Hoffmann en ce moment le regarda.

— Murr, s'écria-t-il, vous m'épouvantez !

Murr fixa de nouveau ses yeux ensanglantés sur son maître.

— Je vous défends de me sourire de la sorte, lui répondit Hoffmann.

Et le matou le regardait toujours fixement.

— Puissances de l'enfer ! vous lui avez donc prêté vos flammes ? s'écria Théodore épouvanté.

Le chat Murr fit un signe affirmatif : c'en était trop.

Hoffmann se leva avec frénésie de son fauteuil, bouleversa tous ses papiers, et dans sa terreur appela sa femme à grands cris.

On frappa en ce moment à sa porte...

III.

Hoffmann trembla ; car, malgré le désordre de ses idées, il se rappela que sa femme n'avait pas l'habitude de se faire annoncer.

Debout, pâle, le cou tendu, il hésitait...

La porte s'entr'ouvrit, et le faiseur de contes fantastiques crut rêver.

Une jeune femme, vêtue de noir et voilée, entra.

— Dieu m'a prise en compassion, murmura-t-elle en apercevant Hoffmann.

Et elle leva son voile, laissa entrevoir un joli visage rose sillonné de pleurs et de chagrins, et des joues candides sur lesquelles tombaient deux boucles de cheveux blonds arrangés avec grâce.

— Mademoiselle de Saint-Val, c'est vous !

lui dit Hoffmann revenu de ses idées de terreur.

— J'avais besoin de vous voir, mon ami, répondit la jeune fille, et je suis venue.

—Encore un mauvais traitement de votre vieille mère, n'est-ce pas?

— Oh! je vous conterai tout.

— A votre loisir, mon enfant; vous savez que vous et mon matou partagez mes affections réelles.

– Ma mère m'a chassée...

— Ma maison, quoique pauvre, vous est ouverte, Clotilde.

—Et celui que j'aimais est perdu pour moi peut-être...

—Nous le retrouverons; mais continuez, je ne vous interromps plus.

IV.

Un mois après, Hoffmann était dans sa chambre d'inspirations avec Clotilde et le major Edouard.

—Mes amis, leur disait le poète avec orgueil, voici enfin les contemplations du chat Murr terminées! Que de peines! que d'efforts! Mais on me jugera; et puis, s'il faut vous l'avouer, il est terminé à propos; car je ne suis pas riche.

Maintenant, ajouta-t-il, une autre œuvre me reste à achever encore; on s'est abaissé, on a courbé la tête, on m'a demandé une entrevue.

— Qui donc ? interrompit avec timidité Clotilde.

— Votre mère, mon enfant, l'inflexible marquise; et je l'attends.

En ce moment on vint prévenir Hoffmann que madame de Saint-Val l'attendait au salon. Hoffmann sortit, fermant sur lui la porte à double tour.

La marquise en effet l'attendait, et ne reçut ses politesses qu'avec une insolente attention.

—Monsieur, lui dit-elle, je ne sais de quel droit vous avez reçu chez vous ma fille.

—Du droit, madame, que chacun a de faire le bien.

— Mais si le bien que vous croyez faire était un mal?

—Madame la marquise, je connais à fond le cœur humain, votre fille aime.

— Taisez-vous monsieur. N'appelez pas amour ce que je nomme honte.

—Votre fille aime... A quoi servirait de briser la félicité qu'elle s'est créée en ce monde?

—Monsieur, je ne suis point venue pour entendre des phrases, mais avec le droit d'une mère, pour vous redemander ma fille.

—Vous l'avez chassée de chez vous.

—Il me convient de la reprendre aujourd'hui, vous l'avez, rendez-la-moi.

—Et si je ne l'avais pas accueillie?

—Une autre l'aurait fait, et je serais allée la lui redemander.

—Et cet autre ne vous la rendrait point! Je ne vous la rendrai donc pas. Vous avez renié votre fille, votre fille vous renie maintenant; vous l'avez chassée de chez vous à la face de tous vos laquais, votre fille ne veut plus être servie par des gens qui l'ont vue honteuse et reniée; vous avez maudit celui qu'elle aimait, et elle l'aime toujours, malgré la malédiction que vous avez prononcée sur lui. Or, madame la marquise, ils étaient seuls dans le monde, le soldat maudit et la fille reniée; et ils ont compris qu'il devaient se réunir et tout supporter ensemble; alors ils se sont adressés à Dieu et à un prêtre... Dieu les a consolés, et le prêtre...

—Le prêtre!... s'écria la marquise.

—Le prêtre va les marier!

—Que je voie ma fille un seul moment, et

elle rompra elle-même cet infâme hymen.

— Clotilde se croirait sacrilége, madame; car elle a promis à Dieu ce que le prêtre bénira dans huit jours.

— Je veux la voir, vous dis-je!

— Et si à son tour elle ne veut plus vous voir?

— Elle oserait me désobéir, à moi, sa mère?

— Celle qui a renié sa fille devant les hommes n'est plus sa mère devant le ciel.

— Epouser un misérable!

— Cet homme l'aime.

— Un homme qui lui apportera pour dot un sabre et pour écussons ceux que son père a forgés de sa main pour les autres!...

— Les écussons que son père à forgés demeurèrent purs tant qu'ils ne sortirent point de sa pauvre boutique de serrurier; mais une fois dehors, presque tous furent déshonorés. Souvenez-vous des émigrations de 93, madame; votre famille en était, et maintenant je vous le dis, pour que ces écussons dont vous

parlez soient purs une seconde fois, il faudrait que le forgeron consentît à les retremper dans l'eau et le feu... Ainsi donc le nom sans tache d'Edouard Morin vaut bien le nom flétri de Saint-Val!... Quant à la dot de votre fille, si elle est moins considérable aujourd'hui, ses larmes au moins n'effaceront pas une à une les lettres de vos billets de banque. Madame, la dot de votre fille, je m'en charge...

—Vous vous chargez de sa dot? A merveille. Et moi, car il faut que j'intervienne dans tout ceci, et moi, de sa malédiction...

— C'est un présent comme un autre... Adieu...

— Adieu!...

Hoffmann rentra, un peu ému, dans sa chambre d'études.

Clotilde et le major se parlaient d'amour sans doute ; car tous deux tremblaient.

—Eh bien! qu'a dit ma mère? s'écria la jeune fille.

— Ne pouvez-vous être heureux sans elle? lui répondit Hoffmann.

— Elle ne veut donc plus me voir? ajouta tristement Clotilde.

— Mon enfant, vous vous reverrez un jour; mais alors votre mère n'aura plus de haine, et vous, vous n'aurez plus d'amour.

— Déshéritée de la tendresse d'une mère à mon âge! ah! monsieur; ah! Édouard.

— Clotilde, murmura Hoffmann, madame la marquise m'a ironiquement parlé de la dot que vous apporteriez au major; je n'ai pu me contenir; j'ai dit qu'une pauvre dot sans désespoir valait mieux qu'une dot cousue d'or et gonflée de pleurs..... Voici la pauvre dot sans désespoir.

Hoffmann déposa sur les genoux de la jeune fille son indéchiffrable manuscrit des *contemplations du chat Murr*.

Clotilde voulut rendre le manuscrit, mais le major Édouard s'y opposa.

—Votre mere, lui dit-il, vous refuse une dot que vous ne demandez pas; ne refusez pas celle qui vous vient d'un étranger. La dot d'une mère est une ordinaire action qui n'ho-

nore personne : celle-ci vous honore tous deux !

— Mais c'est toute sa fortune, Édouard; il l'a avoué lui-même.

— Ne me refusez pas, murmurait Hoffmann suppliant.

— Mon ami, j'accepte votre dot, répondit Clotilde d'une voix émue; oui, je l'accepte.

Hoffmann saisit la main de la jeune fille et l'embrassa en pleurant.

Les Deux Gentilshommes.

1739.

Le soleil avait cessé d'illuminer le château de Saint-Germain, et ses derniers rayons se brisaient, comme avec chagrin, dans les eaux assombries de la Seine. C'était un adieu de quelques heures entre le soleil et la terre. Les environs de la demeure royale se revêtaient d'obscurité et de silence : plus de

cavaliers brillans aux manteaux de velours, aux chapeaux étincelans de plumes, aux armes flamboyantes; plus de pages à la tournure féminine, au visage rose; plus de dames de cour à l'œil pétillant, au pied mignon.

Pourtant, en descendant à gauche la grande avenue qui conduisait au château du roi de France Louis le treizième, et en s'enfonçant sous les arbres de la forêt de Saint-Germain, on entendait un bruit léger de pas; puis, en s'égarant encore au milieu des rares allées du bois, on apercevait un jeune promeneur.

Il était vêtu simplement : un justeaucorps de soie sans ornemens, un chapeau de feutre gris sans panache, des bottes sans éperons; une taille haute, de longs cheveux, une figure jeune et pâle, et dans ses regards cette tristesse qui présage une existence de peu de durée, une mort qui vient trop tôt.

Ce jeune homme avait vingt ans à peine, et cependant aux lignes de son visage, à la mélancolie qui s'y remarquait, on pressentait que, roturier ou seigneur, il était entré à grands

pas dans le chemin de la vie, qu'il l'avait usée, qu'il s'en trouvait las prématurément. Ses yeux, par intervalles, rayonnaient; un nécromancien, dans leurs rapides jets de flammes, aurait pu lire une extraordinaire avidité; était-ce avidité d'amour, de gloire, ou d'ambition?

Sans doute, dans ce moment, des pensées calmes venaient reposer son ame, de ses rêves éclatans, car son regard subitement s'éteignit. Le génie peut-être l'abandonnait!

Il continua sa marche dans le bois, et après quelques minutes de méditation profonde il tira de sa pochette un livre relié en maroquin et parfumé comme le boudoir d'une duchesse. Un reste de crépuscule éclairait la forêt; il ouvrit le livre et lut. C'était le roman de *Clélie* par mademoiselle de Scudéri; et toutes ses pensées, toute son ame, se concentraient sur ce merveilleux ouvrage. Il ne lisait pas, il dévorait les feuillets, et cette lecture le bouleversait. Il s'incarnait aux héros du roman. Aux passages forts, son admiration

s'exhalait en clameurs; aux passages tendres, en soupirs étouffés; aux passages tristes, en pleurs convulsifs. Que c'est beau! que c'est sublime! quelle analyse du cœur des hommes! s'écriait-il par momens. Oh! Clélie, vous êtes une créature toute céleste, un chérubin; pourquoi les bords de la Seine ne vous ont-ils pas donné l'existence? Je vous aurais bien aimée.

La nuit l'obligea à resserrer son précieux livre avec un désespoir sérieux. Ce ne fut pas toutefois sans y avoir chastement posé ses lèvres, comme on ferait au front d'un enfant dont on se sépare. Le soleil avait disparu rougeâtre, derrière l'horizon; l'air était tiède. Par momens, une brise embaumée soufflait et apportait sur ses ailes les derniers chants des oiseaux; alors, le cœur tout consumé d'émotions, la tête toute romanesque, le jeune homme, trouvant un indicible charme dans l'isolement, respira l'haleine parfumée des brises, écouta la voix des oiseaux, admira longuement le sublime spectacle d'un globe de feu

qui meurt pour un monde et renaît pour un autre.

Vis-à-vis des rives délicieuses de la Seine était un tertre de gazon qui entendit bien des aveux, recueillit bien des soupirs, compta bien des baisers ; gazon qui souvent se changea en trône pour de simples jeunes filles, qui une fois se changea en pourpre et se revêtit de sang.

Ce fut là que le jeune homme alla s'asseoir.

Alors il oublia le roman de mademoiselle de Scudéri, et bientôt, s'oubliant lui-même, il tomba dans une espèce de somnolence. Alors les temps anciens se dressèrent devant lui, et leurs vieux souvenirs s'agitèrent confusément au-dessus de sa tête, et se revêtirent d'une forme, ainsi qu'aux yeux d'un croniqueur ; le passé secoua sa poussière et se fit homme pour lui. De naïves jouvencelles tournoyèrent dans la forêt, et il reconnut bien des visages roses que le linceul avait depuis long-temps pâlis, bien des yeux que la tombe avait éteints, bien des voix que la mort avait rendues muettes.

Et son cœur battit doublement.

Les groupes se rapprochèrent de lui, et il lui sembla qu'à chaque ronde ils lui jetaient des fleurs. Il aurait pu, d'un geste, rendre à la terre ces fantômes évoqués, et il ne le fit pas, car il ressentait en ce moment des émotions neuves, car il vivait du présent et du passé.

Et voilà qu'un bruit vint frapper son oreille, lointain d'abord et se rapprochant par degrés, comme un frôlement de rames, comme le sillage d'une barque sur l'eau. Il porta les yeux du côté de la Seine, et il aperçut un bateau qui descendait le courant. Il se leva, mais l'apparition continua sa marche, et bientôt il vit sur ce bateau une femme vêtue de blanc. Il lui tendit les bras, et comme on ne répondit point à ce signal, il voulut rejoindre l'être aérien qui lui apparaissait ainsi environné de silence et d'ombre. Mais peu à peu le bruit des rames s'amortit, et la barque disparut.

Alors il passa la main sur son front comme pour s'assurer s'il ne faisait pas un rêve déli-

cieux, et son front brûlait. Il regarda ensuite autour de lui : il reconnut bien le tertre de gazon, mais il n'y avait plus ni cavaliers, ni damoiselles : tout s'était évanoui.

Taciturne, il reprit le chemin du château royal, passa sans difficulté au milieu des gardes qui le saluèrent ; et quelque temps après il s'endormait, l'ame toute remplie de son apparition du soir.

Le lendemain, à huit heures de la nuit, un homme était près du tertre de gazon, et fredonnait sur un air langoureux le refrain suivant :

Ma déesse invisible,
Serez-vous insensible
A mon excès d'amour?
La nuit est sans étoile,
Retirez votre voile
Jusqu'à l'aube du jour.

Et le jeune homme qui chantait était celui de la veille; mais on voyait clairement qu'il ne venait pas, comme la veille, avec le dessein de s'extasier sur le roman de la Scudéri, car il y avait dans sa toilette une coquetterie prétentieuse. Ses cheveux ruisselaient en boucles étincelantes et ambrées sur une collerette blanche et brodée; sa moustache cirée faisait ressortir la pâleur de son teint, et la gracieuseté de son impériale indiquait qu'une main habile et patiente s'en était longuement occupée. Un chapeau empanaché remplaçait celui de la veille; un justaucorps élégant, qu'un manteau de velours recouvrait, n'avait pas été mis sans prétention. Ses mains luttaient de blancheur avec de merveilleuses dentelles qui les emprisonnaient à demi; et cette fois des éperons d'or, des éperons de chevalier, retentissaient à chacun de ses pas. Et le jeune homme marchait la tête haute, et ne s'éloignait point du tertre; et sitôt qu'un oiseau se jouait dans les branches d'arbres, ou qu'une hirondelle rasait la surface de l'eau,

il se redressait, et l'éclair de l'espérance illuminait son regard.

Il attendit de la sorte deux heures.

Et qui pourrait dire combien de bizarres idées s'entre-heurtèrent dans son cerveau. La veille n'était pas loin de lui, et parfois cependant il ne croyait ni à ce qu'il avait vu et entendu la veille. Il pensa même un instant à l'enchantement du tertre ; il s'assit dessus, et tâcha d'évoquer autour de lui ses souvenirs des temps passés ; et les temps passés ne se réveillèrent point.

Il porta ensuite les yeux du côté de la Seine, et ne vit rien. L'instant d'après il tressaillit, s'élança du tertre, prêta l'oreille, et un bruit de rames qui tombent en cadence sur les flots arriva jusqu'à lui. Son cœur bondit fortement : il prêta encore l'oreille.

Le bruit redoubla ; il semblait venir d'un autre côté que la veille. Il regarda attentivement, et vit la barque s'approcher. Il s'avança, tandis qu'elle rasait le bord ; mais un homme seul était dedans. Il voulut l'appeler,

lui demander d'où il venait, quelle dame il avait transportée; la barque disparut, comme la veille, tout à coup et par enchantement.

Comme la veille, il s'en retourna au château royal de Saint-Germain, et ne put dormir de la nuit.

Ta déesse invisible
Sera pas insensible
A ton excès d'amour ;
La nuit est sans étoile,
Je lèverai mon voile
Jusqu'à l'aube du jour.

Une voix de femme le lendemain chantait ce couplet, et cette voix était délicieuse; et la dame, assise sur un banc de velours, s'accompagnait d'une guitare. La barque glissait à la gauche du bois. La nuit n'était pas obscure encore; et celui qui aurait pu contempler en ce moment, aux incertaines lueurs du soir, la figure de cette dame, l'eût certainement prise

pour un de ces êtres qu'on se crée dans des rêves, et que l'imagination pare de toutes ses illusions. C'était une femme belle à voir un roi prosterné à ses genoux, belle à faire le malheur de toute l'existence d'un homme. La grâce l'entourait ainsi qu'une auréole, de beaux yeux bleus luisaient sous ses cils longs et noirs, sa bouche était si jolie que de suaves paroles devaient seules s'en échapper avec de tendres sermens et d'ineffables soupirs d'amour. Une légère nuance rose se mêlait à l'éblouissante blancheur de ses joues; son sourire délicieux rappelait celui d'un ange. Une robe simple la recouvrait encore. Il existe des femmes qui, pour toute parure, n'ont besoin que de leurs yeux et de leur sourire, comme le ciel n'a besoin pour tout ornement que de sa sérénité le jour, que de ses étoiles la nuit.

La barque glissait rapide sur les flots, et par momens le batelier laissait lourdement retomber sa rame, et contemplait en extase celle qu'il conduisait. La barque passa devant le tertre de gazon, et la dame chantait son

doux refrain; et une voix rapprochée lui répondit, et les deux voix bientôt se confondirent. Celui qui les aurait écoutées aurait cru que la terre parlait au ciel, et que le ciel lui répondait.

Le batelier, pour la seconde fois, laissa retomber sa rame; et bientôt un cri de terreur s'entendit, et on vit un objet blanc s'agiter sous l'eau.

La barque venait de chavirer!

Un autre cri de terreur partit en même temps du bord de la forêt, et, quelques minutes plus tard, un jeune homme entraînait avec effort sur les flots une femme qu'il déposait, quelques minutes après, sur le tertre voisin.

Une heure à peine s'était écoulée, et, les yeux éteints, le cœur inanimé, cette femme était sur un lit de repos, son sauveur près d'elle.

Et ce soir-là il avait revêtu son costume simple.

La jeune dame reprit enfin ses sens, et, sur

un geste, elle se trouva seule avec le jeune homme. Il la regardait avec anxiété, et tous deux gardèrent quelque temps le silence. La dame le rompit la première.

— Monsieur, dit-elle, et sa voix n'était pas sans émotion, monsieur, je vous dois la vie.

Elle ne parlait plus qu'il écoutait encore, qu'il se livrait à tout le bonheur d'entendre de si douces paroles ; et, voyant qu'il ne lui répondait pas, elle ajouta :

— Comment m'acquitter d'un pareil bienfait ?

Cette phrase demeura sans réponse. Il n'écoutait rien, il n'entendait rien ; il se livrait corps et ame au pur bonheur de voir celle qui lui était apparue environnée de mystère et de magie.

— Monsieur, dit encore la jeune dame, cette voix que j'entendis et qui s'unissait au loin à ma voix ne venait-elle point du bois ?

— Pardon, s'écria le jeune homme sortant

de ses réflexions, pardon si j'ai mêlé ma voix de ce monde à votre voix céleste, si je vous ai offensée, madame.

— Non, non, à vous seul, au contraire, tous mes remerciemens, à vous ma reconnaissance éternelle et profonde; car, pour me sauver, vous avez mis vos jours en péril; sans vous je serais morte !...

— Vous ne me devez rien de tout cela, interrompit le jeune homme; et son œil brillait, et sa voix tremblait, et sa poitrine se gonflait; non, vous ne me devez rien; moi seul je vous dois de vivre. S'il eût fallu ne point vous revoir, je serais mort! Et il s'arrêta, épouvanté de ce qu'il venait de dire.

La jeune dame réfléchit à son tour, son visage s'anima subitement. Enfin elle répondit presque d'un ton sévère :

— M'auriez-vous déjà vue ?

— Ceci est un mystère.

— Je ne serai pas assez indiscrète, monsieur, pour le vouloir pénétrer. Vous m'avez sauvée; ma reconnaissance vous est acquise à ce titre.

Mais au moins puis-je savoir à qui je suis redevable de la vie?

Le jeune homme se redressa subitement ; un éclair d'orgueil s'élança de ses yeux, il leva la tête, et la dame suivait tous ses mouvemens avec curiosité.

— Madame, lui dit-il doucement, puis-je savoir le nom de celle que j'ai sauvée?

— Mon nom, monsieur, n'est pas un de ceux que l'on prononce à la cour. Elle appuya sur ces dernières paroles.

— Madame, le mien n'est pas un de ceux dont on se souvient.

Après un entretien assez languissant, le jeune homme se retira, avec la permission de revenir.

Et quand il fut parti, la dame se mira complaisamment dans une glace, trouva que son évanouissement l'avait un peu pâlie, et murmura tout bas : — C'est dommage qu'il soit roturier !...

Le lendemain au matin le jeune homme était déjà chez elle, vêtu comme la veille; mais cette fois ils se parlèrent sans arrière-pensée. Leur conversation dura près de quatre heures, et cependant le temps avait glissé pour eux si rapide qu'ils ne s'aperçurent point de sa fuite; et, lorsqu'il fallut se retirer, il leur sembla à tous deux qu'ils ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre, que l'air ne leur suffisait plus.

Et le soir la jeune dame et son cavalier descendaient le cours fleuri de la Seine. Cette fois il n'y avait plus de batelier.

Pendant huit jours le jeune homme s'échappa du château royal, et se rendit chez sa bien-aimée, et leur bonheur dura les huit jours. Tous deux cependant ignoraient ce qu'ils étaient. Ils s'aimaient: que leur faisait la naissance, leur place en ce monde? La félicité d'ailleurs ne se marie pas toujours avec ce qui avoisine un trône; et tous deux le savaient.

Le huitième jour une vie active avait rem-

placé la vie morne du château de Saint-Germain. Dès le matin tous les gens du roi s'étaient mis sous les armes ; les hauts et puissans seigneurs couraient de leurs chevaux à leurs toilettes, de leurs toilettes à leurs maîtresses. Le cor résonnait de tous côtés ; monseigneur le cardinal Armand Duplessis de Richelieu venait de conseiller au roi de chasser, et le roi se préparait à la chasse.

A six heures, le marquis de Cinq-Mars, grand écuyer de France, se présentait chez le roi, qui lui disait : — Monsieur le Grand, j'entends que vous soyez de notre partie de plaisir.

A sept heures, le château, à l'exception de quelques hommes d'armes, était presque désert, et en même temps le cor retentissait par toute la forêt, les chevaux bondissaient, les cavaliers se mettaient en chasse.

A midi, le ciel se couvrit de nuages ; le soleil adressa comme un adieu au monde, et se voila. Cependant on étouffait ; l'air avait doublé de pesanteur; l'orage, long-temps amoncelé, éclata bientôt au milieu des vents, des

éclairs, et le tonnerre fit entendre sa voix. Chacun alors chercha un refuge ; et ce fut à la faveur de l'ouragan qu'un jeune noble se détacha de la suite du roi, retourna à toute bride au château, quitta ses vêtemens somptueux pour se revêtir d'un simple justaucorps, puis se dirigea vers une petite maison qui se mirait sur les bords de la Seine.

En suivant les épaisses allées du jardin, il crut entendre un bruit de pas ; il avança : le bruit avait cessé. Plus loin, il crut apercevoir un chapeau surmonté de plumes ; il approcha : le chapeau de plumes avait disparu. Il pensa que c'était une vision, et quelques minutes après, il se trouvait dans l'appartement de sa dame. Il l'avait vue la veille encore, et cependant elle lui apparut pâlie alors, pâlie en un jour ; et comme il s'en inquiétait hautement, quelques tendres paroles le rassurèrent.

Alors il se plaça près d'elle, lui prit les mains, et la contempla long-temps de la sorte ; et la dame paraissait troublée.

— Bon Dieu ! Henri, lui dit-elle, je ne sais

ce que j'éprouve aujourd'hui; mais, tenez, dussiez-vous me traiter de folle, aujourd'hui me fait peur; et elle ajouta tout bas, et comme honteuse de cette confusion. — Je me suis fait tirer les cartes ce matin, et la bohémienne a prédit qu'il m'arriverait malheur... Henri, c'est aujourd'hui vendredi, un jour fatal quelquefois, et ce jour vient de s'annoncer par la colère de Dieu.. Entendez-vous? le tonnerre gronde!

— Pourquoi trembler près de moi? dit le jeune homme se rapprochant d'elle; quel malheur redoutez-vous? Oh! c'est moi plutôt qui dois craindre malheur. En effet, quand je vous regarde comme je le fais en ce moment, quand je vois vos yeux si beaux et si brillans, qu'on les prendrait pour une double étoile des cieux, quand votre sourire m'enivre ainsi, quand votre voix me lie à vous par un charme, quand tout en vous n'est que beauté et prodige, ah! dites-moi si je ne dois pas redouter quelque malheur?

La jeune femme, attirée par de si douces

paroles, passa avec complaisance la main dans les longs cheveux de son ami, fixa avec séduction ses yeux sur les beaux yeux qui l'admiraient, et puis posa doucement ses lèvres sur le front du jeune homme.

Et lui, frémissant de bonheur, lui disait :

— N'est-ce pas que tu m'aimeras toujours? Vois-tu, si tu devais m'oublier, si tu devais m'en préférer un autre, je te maudirais; car tu m'as ouvert jusqu'à ce jour le paradis, et ce serait profanation de l'échanger ensuite contre l'enfer.

Et son amie frissonna : un remords se dressait peut-être dans son cœur. Le jeune homme s'aperçut avec effroi de ce trouble inaccoutumé.

— Oh! s'écria-t-il, la bohémienne t'aurait-elle parlé vrai?

Elle se rapprocha de lui.

— Henri, lui dit-elle, si vous m'en croyez, séparons-nous aujourd'hui, rien qu'aujourd'hui, et elle l'entraîna vers la fenêtre. Voyez, murmura-t-elle encore, en lui étreignant le bras avec force; voyez ce ciel rouge, c'est un

incendie au ciel, il deviendra volcan sur la terre? Entendez-vous la foudre qui gronde dans les nuages? elle éclatera ici, et nous frappera tous les deux! Les vents se déchaînent, ainsi mon ame est bouleversée. Henri... si vous m'aimez, dites-moi adieu pour aujourd'hui seulement.

— Pour aujourd'hui seulement? répéta Henri épouvanté.

— Pour aujourd'hui seulement! C'est profane, vois-tu, de se réjouir quand la voix de Dieu menace; d'être calmes quand la nature expire dans les convulsions... Eh bien! demain, après-demain, tous les jours de l'année, tous les jours de la vie, je serai à toi, comme tu seras à moi.

Une pensée infernale illumina l'ame du jeune homme, le démon de la jalousie lui lacéra le cœur; cependant il la voyait si pâle, si effrayée, qu'il pensa qu'une femme ne pouvait être à ce point infâme pour parodier ainsi la pâleur et l'effroi.

Et le retour de la chasse sonna au loin.

—Adieu, lui dit-il, adieu!

Et il lui prenait la main et l'approchait de sa bouche.

Une voix inconnue glaça ce baiser, entre les lèvres du jeune homme et les mains de la dame.

Cette voix chantait :

> En amour comme en guerre
> Paris m'a vu naguère
> Triompher chaque jour.
> Allons, ma toute belle,
> Ne me sois plus rebelle,
> L'or paiera ton amour.

Henri trembla, son visage se contracta horriblement, il porta la main à son épée; et la voix fatale approchait toujours.

La dame s'élança vers la porte, et voulut la fermer; mais il la retint.

—Pitié! lui cria-t-elle.

—Point de pitié, répondit-il.

Elle se roula à ses genoux.

Et le cavalier entra.

Henri avait toujours son épée en main; la dame était toujours à ses pieds.

Le cavalier recula involontairement; après le premier mouvement de stupeur, il se rapprocha d'eux.

— Monsieur, dit-il au jeune homme, de quel droit êtes-vous ici?

— Du droit qui m'appartient aujourd'hui. Et vous, à votre tour, de quel droit y venez-vous?

— Du droit qui m'appartenait hier.

Henri se retourne vers celle qui l'avait si infâmement trompé, et il fut tenté de la tuer, mais il la voyait si suppliante et si défaite qu'il abaissa son épée.

— Monsieur, dit-il encore au cavalier, la forêt de Saint-Germain est proche, et avec deux bonnes épées, autant de pistolets et de témoins, chacun de nous peut conserver son honneur.

— J'allais vous le proposer; monsieur, je suis un des gens du cardinal, et l'on me nomme le marquis de Fontrailles.

— Et moi, monsieur, je suis grand écuyer du roi, et l'on me nomme le marquis de Cinq-Mars.

— Le grand écuyer du roi, murmura une voix de femme.

— Et vous, madame, continua Henri d'Effiat de Cinq-Mars, maintenant que vous savez mon nom, ne me faites plus mystère du vôtre, quel est-il?

— Marion Delorme.

Et la courtisane se cacha le visage dans ses mains.

— A nous à présent, monsieur, dit Fontrailles.

— A nous à présent! répondit Cinq-Mars.

L'Homme au violon.

I.

Le comte André de Mornay était un vieux maréchal de camp; il ne tirait point orgueil de sa vielle noblesse, et cependant elle remontait à Charles-Quint. Un de ses aïeux avait été grand écuyer de cet empereur; son bisaïeul, premier veneur de Louis XIV; mais les blasons et les armoiries poudreuses ne possé-

daient de valeur à ses yeux qu'entre les mains d'un historiographe, d'un bibliophile ou d'un antiquaire, et il les réléguait impitoyablement dans un grenier avec de gothiques fauteuils, des bouquins écrits sous la régence, et des guenilles d'abbé.

Le comte André passa les premières années de sa vie au collége des jésuites, car c'était là que se résumaient autrefois toutes les éducations nobles. A quinze ans, il en sortit avec quelque connaissances des langues latine et grecque, et de profondes dispositions pour la diplomatie; malheureusement sa famille en décida autrement. André, en venant au monde, avait eu un tort, celui de naître cadet; et, à cette époque de luxe et de débordemens de tous les genres, les aînés seuls comptaient dans une maison, les autres enfans étaient méconnus, reniés; les jeunes filles, au lieu d'une vie dorée de soie, d'amour et de plaisir, se vouaient forcément aux pleurs, et se revêtaient d'une robe noir en entrant au couvent, comme pour dire un éternel adieu aux félici-

tés de ce monde, qu'elles abandonnaient trop tôt pour ne pas les regretter, trop tard pour en perdre le souvenir.

Les cadets se faisaient chevaliers de Malte ou abbés. Ils pouvaient au moins choisir du veuvage militaire ou du veuvage claustral.

André de Mornay préféra la soutane à l'épée, car il avait à quinze ans un cœur qui comprenait tous les travers et toutes les vertus, et le plus grand des travers, selon lui, était l'obscurité, la plus grande des vertus, l'ambition.

Un jour il se fit abbé, parce que la veille il avait lu l'histoire de France. Dubois le cardinal lui paraissait un misérable, arrivé au ministère en s'habillant d'infamies; il voulait parvenir aussi haut que lui par les moyens contraires.

Quatre-vingt-treize, époque de sang et de crimes, de bouleversemens et de reproduction, sonna comme un glas funèbre par toute l'Europe, et deux années plus tard, André de Mornay, dont le bisaïeul avait été premier veneur de Louis XIV, et le père grand commandeur de Saint-Louis, venait, sous le nom

plébéien d'André, s'engager parmi les soldats de la république, chantait à tue-tête la Marseillaise, dansait la carmagnole, mangeait à la gamelle, et était nommé après huit jours, par son officier, ex-marchand de cuirs de la rue Française, caporal-fourrier de sa compagnie. Il prouva par la suite comment on peut, de la gamelle, s'élever au grade de maréchal de camp.

Le comte de Mornay, en 1832, avait depuis long-temps quitté le service, et n'était plus qu'un vieillard dans toute sa verdeur, s'occupant de sa famille, jetant quelquefois un regard complaisant vers le passé qu'il aimait, racontant le soir, près du feu, entre sa femme et ses deux fils, quelque héroïque histoire du vieux temps comme un bon paladin, à cette circonstance près qu'il substituait toujours le nom de France à celui de Gaule, la bataille d'Austerlitz à celle du Ravin bleu, et aux noms de Roland et d'Amadis ceux de Junot d'Abrantès et de Napoléon Bonaparte! Mais c'était une habitude vieille de trente ans, et

qui faisait excuser le pauvre général de ses anachronismes militaires.

Le 29 du mois de novembre 1832, un jeudi, le jour de Saint-Saturnin et la veille de la Saint-André, au moment ou sept heures venaient de sonner, on annonça chez monsieur de Mornay le nom de Lucien.

Le général était à table, et dès que ce nom fut prononcé, il ordonna qu'on fît entrer le visiteur. On s'attendait à voir un jeune homme, et un veillard entra. Le général se leva avec empressement, courut, aussi fort que ses cinquante-six ans et vingt-deux cicatrices le permettaient, au devant de l'inconnu.

Quelques paroles furent échangées.

—Bonsoir, monsieur le comte.

—Bonsoir, Lucien.

—Monsieur le comte, je suis coupable de maladresse, je vais me retirer.

—Vous n'en ferez rien, Lucien; mon fils, cédez votre place à monsieur, c'est un brave militaire.

—Mon général...

— Capitaine, je ne dis que la vérité, et morbleu donnez-moi la main; je crois qu'elle tremble... Ah! capitaine...

L'on était au dessert, Lucien le partagea...

Quand la table fut desservie, il s'approcha du comte et dit à voix basse: — Je suis venu sans votre invitation, mon général, je me rappelai ce matin que c'était votre fête et me voici... Veuillez donc accepter ce présent. Alors il tira de dessous sa houpelande grise et rapiécée un violon de mauvaise apparence... Et sa main tremblait plus fort en ce moment, et son visage était blanc.

— Lucien, que faites-vous? s'écria le général reculant de trois pas. A moi ce violon? à moi? jamais! je vous séparerais de vos affections. Mais vous mourriez de la perte de ce violon, vous le savez comme moi, et vous voulez me le donner! êtes-vous donc fou?...

—C'est la première fois que vous me refusez, répondit le capitaine en frissonnant...

— Oui, je vous refuse; car ce sacrifice est

trop grand pour vous, est trop au-dessus de vos forces !

—Monsieur le comte, vous doutez de mon dévouement.

—Lucien, mon brave militaire, non, je n'en doute pas ; je suis ton ami depuis trente-cinq ans, mais ce violon fut le tien un an avant moi... ainsi reprends-le, et je t'en aimerai davantage.

—Que je suis heureux ! s'écria Lucien, saisissant avec avidité son violon, que je suis heureux ! je pourrai garder mon violon et ne pas être déshérité de votre amitié !

Madame de Mornay et ses deux fils écoutaient dans un curieux silence ce combat étrange.

Et leurs regards se portaient du général au pauvre vieux à qui tant de fois ils avaient fait l'aumône sur le boulevard Saint-Martin, où il jouait du violon.

—Lucien, dit enfin le comte, j'exige de vous un sacrifice moindre que celui de tout à l'heure, mais qui cependant en est encore un pour vous ; donnez-nous pour quelques minutes l'ame de votre violon ?

Chacun se tut. Et le mendiant joua des airs ravissans, des morceaux de Beethowen et de Gluck, les morceaux d'affection de son général.

—Assez, assez! lui criait par moment le comte; Lucien, votre violon devint vieux, chaque jour il s'use, et cette pensée vous tue, et je sais que chacune des notes que vous en tirez arrache un soupir, une minute d'existence à votre cœur.

Et le musicien, les veines tendus, le visage crispé, continuait. A huit heures cependant il se leva et partit.

—Monsieur le capitaine, lui dit madame de Mornay, nous vous attendons demain à déjeuner.

Lucien n'osait accepter. André lui jeta un coup d'œil significatif.

— Lucien baisa la main de la comtesse et promit de venir le lendemain.

Lorsqu'il fut parti, chacun s'exagéra les bonnes manières du capitaine devenu mendiant.

—Sachez donc, murmura le général, que ce n'est point un homme ordinaire, et que, sans son violon, le capitaine Lucien n'eût point été condamné aux travaux forcés, et serait aujourd'hui maréchal et pair de France...

—Condamné aux travaux forcés! s'écria la comtesse.

—Oui, madame, et cependant je lui donne la main; mais écoutez! écoutez!

« — En juin 97, je n'étais encore que lieutenant; je passais avec mon régiment par Lyon, où je demeurai quelques jours; plusieurs officiers me firent inviter à un concert que donnait une parente de madame de Staël: j'acceptai; et comme j'étais assez bon musicien, l'on ajouta que si je voulais accompagner la baronne au piano, elle m'en aurait de la reconnaissance. Cette dame m'avait paru jeune et belle, j'acceptai encore, et le matin même du concert je fus acheter ma partition de chant.

J'allais sortir de chez l'éditeur de musique, quand un cri de surprise, qui me déchira

l'oreille, me fit retourner, et je vis un jeune homme, d'assez bonne façon, qui s'extasiait à quelques pas de moi, devant un gothique violon pendu négligemment par un clou à l'étalage du marchand.

Je le regardai à mon tour, et je demandai ensuite tout bas ce qu'était ce jeune homme qui tombait en pamoison devant un violon usé.

— C'est un musicien de beaucoup d'avenir, me dit-on.

J'allais rire au nez du marchand et lui tourner le dos, quand l'enthousiaste musicien approcha.

— Carli, dit-il à l'éditeur, savez-vous que votre boutique renferme un trésor?

— Je le sais, répondit l'Italien.

— Vous avez chez vous un violon de Crémone.

— Je le sais, et de plus il a été fait par....

— Silence! silence! ne prononcez pas son nom, murmura le jeune homme en mettant sa main sur la bouche de Carli et me regar-

dant avec défiance ; puis il ajouta plus bas mystérieusement : Je le sais, moi, de qui il vient! je le sais aussi...

— Carli, dit-il enfin et tout haut, voulez-vous me vendre ce violon?

— Mon cher musicien, lui répondit l'éditeur, vous ne me paieriez jamais sa valeur.

— Enfin, que vaut-il?

— Donnez-moi douze cents francs, et il est à vous.

— Il est à moi! s'écria le jeune homme, et il tira de sa bourse mille francs en or, et jeta sur la table une montre de même métal ; puis s'élançant avec frénésie sur le violon de Crémone, le détacha, et sortit précipitamment de la boutique.

Moi aussi j'en sortis, riant aux éclats et persuadé que Carli était un fripon, et le jeune homme un fou.

Le soir, je me rendis au concert : il était commencé. On jouait le grand air de l'*Alceste* de Gluck, morceau hérissé de difficultés et de science. J'écoutais avec attention, car la mu-

sique a toujours produit sur mes sens un effet indéfinissable, une espèce d'extase ou de convulsion délicieuse.

Ce soir-là, plus que jamais, je me laissai entraîner à la fascination de l'harmonie, et principalement aux notes suaves qui s'exhalaient, comme un chant céleste, d'un violon inconnu. Je ne puis vous analyser positivement les sensations que ces notes me firent alors éprouver; mais certainement elles me bouleversèrent l'ame, puisque, sous la puissance du démon musical ou d'une étrange exaltation, je m'écriai en plein concert :

—Le seul violon!... le seul violon aux notes suaves! que les autres se taisent!...

Chacun me regardait avec surprise; le grand morceau de Gluck ne fut pas cependant interrompu. Et toujours je n'entendais que les accords d'un seul instrument; les autres me semblaient autant de parodies musicales.

Et je m'écriai encore :

— Le seul violon! le seul violon!!...

Un de mes amis m'entraîna sur un balcon,

et me fit remarquer l'inconvenance de mes paroles. Probablement le grand air me dégagea le cerveau; et, après avoir remercié mon ami, je sortis quelques minutes pour me dérober au charme qui me magnétisait.

II.

Un an après, en 98, je me trouvai à Paris, à l'époque où les élèves du Conservatoire concourent pour les prix d'exécution et de composition.

Je m'y rendis un jour où le concours était ouvert pour le prix de violon. Par malheur, j'arrivai trop tard pour juger moi-même du talent des élèves; un seul restait à entendre, et encore, je me trouvai tellement masqué par la foule que je ne pus le voir. Je me contentai d'écouter.

Aux premières notes je faillis tomber à la renverse. Je crus d'abord que les oreilles me tintaient, ou que les coups d'archet du violon invisible de Lyon me poursuivaient comme un pectre. Machinalement je saisis la main d'un

capitaine qui m'avait accompagné, et j'écoutai encore : c'étaient bien les notes suaves que j'avais entendues au concert de la baronne ; et je m'enivrais longuement de cette ambroisie harmonieuse, quand d'universels bravos me réveillèrent enfin...

Le jeune homme avait gagné le prix.

Chacun se retirait lentement ; mais moi, poussé par la curiosité, je m'informai du nom du lauréat. On me l'apprit, et je rentrai au Conservatoire pour demander à lui parler.

Il vint à moi.

Jugez de ma stupeur en reconnaissant le jeune homme de Lyon, celui qui avait acheté chez Carli un violon de Crémone. A l'instant il me reconnut aussi.

Je lui sautai au cou; et depuis ce temps nous fûmes amis.

Trois mois consécutifs nous nous vîmes tous les soirs ; nous faisions ensemble de la musique. Enfin, l'instant des adieux arriva, et je partis un jour pour l'Italie avec l'armée française,

après nous être promis de nous écrire souvent.

Deux années plus tard, en 1800, j'étais en Allemagne, où je venais d'être nommé colonel, lorsqu'un soir, en rentrant à mon hôtel, on m'apprit qu'un lieutenant m'y attendait. Je montai, et je reconnus... Lucien.

Obligé, comme tant d'autres, de partir pour l'armée, il s'était engagé sous les drapeaux de Desaix, et son précoce courage lui avait valu l'épaulette de lieutenant, qu'il échangea peu après contre celles de capitaine.

Notre reconnaissance fut toute de joie, et nous passâmes ensemble près d'une année, suivant la même carrière et les mêmes dangers.

Ce fut le lendemain de la bataille de Marengo qu'il fut nommé capitaine; et quelques mois plus tard Lucien était aux galères.... Écoutez !... écoutez !...

La passion de Lucien pour la musique l'avait suivie au milieu des camps; car l'homme vraiment artiste ne peut se détacher de ses pensées innées, se dépouiller du souvenir de

son art. Nos instans de bonheur étaient ceux où, enfermés dans une chambre étroite, auprès d'un feu pétillant et de quelques bouteilles de vieux rum, nous étudions, comme deux frères, les conceptions admirables des grands maîtres.

Un soir, il me proposa de nous réunir à d'autres officiers de l'armée, et de donner un concert. Le projet me souriait, je l'acceptai, et nous fixâmes le jour; jour fatal, qui devait, comme la plupart des choses, commencer par de la joie et se terminer par du sang!

Ce concert n'eut point lieu, comme nous l'avions d'abord imaginé; car au bout de quelques heures il fut remplacé par l'orgie. Les têtes peu à peu s'exaltèrent par les vapeurs du punch et les joyeux propos, au point qu'enfin l'orgie devint tout-à-fait complète.

Lucien venait d'exécuter un solo tellement brillant, que de tous côtés il avait excité la plus vive admiration. Il n'y avait pas assez de mains pour applaudir, on trépignait.

Un bon officier, mauvais musicien, s'offensa

des éloges donnés à Lucien, et le défia au violon. Lucien voulut refuser le défi, mais on le força d'accepter.

Il prit donc son fatal violon, et, dès les premières notes, on le couvrit d'applaudissemens. Son antagoniste lui arracha le violon des mains, et, dès les premières notes, on le couvrit de huées. Il continua, les huées continuèrent. Alors il se leva furieux, lança autour de lui des regards sanglans, et apercevant Lucien, il lui jeta avec colère le violon au visage. Lucien évita le coup, et le violon alla se briser contre le mur.

Le capitaine aurait pardonné sans doute l'injure d'un homme ivre ; mais la perte de son violon, mais la perte de son autre ami, tout son bonheur d'harmonie détruit de la sorte, toute sa vie future déshéritée de joie, cette pensée le rendit presque fou, et dans sa folie, il hurla, tira son épée, et avant qu'on eût pu s'y opposer, il tua le malencontreux lieutenant de deux coups dans la poitrine.

La famille du lieutenant était noble et puis-

sante, elle employa tout son crédit; et, un mois après, Lucien se mourait dans un cachot.

Deux mois encore après, le tribunal le condamnait à vingt ans de travaux forcés.

Et quinze jours plus tard, le pauvre capitaine expiait sa faute à Rochefort.

Cependant, avant sa condamnation, j'avais obtenu la permission de le voir dans sa prison, et là, après m'être long-temps attristé sur son malheur, je lui remis son violon, raccommodé avec art par un ouvrier habile. La possession de son instrument bien-aimé le rendit presque fou de bonheur pour un moment..... Depuis, ce violon ne l'a pas quitté; et il m'a avoué qu'il lui a rendu supportable et légère une existence flétrie et honteuse pour tant d'autres; que sa consolation unique était d'en tirer des accords, et que si on eût voulu abréger de dix ans sa réclusion pour qu'il se séparât de son violon, il ne l'aurait point accepté.

A Rochefort, je lui fis parvenir plusieurs fois quelque argent pour adoucir ses maux, et

je l'avais tout-à-fait perdu de vue depuis sa sortie du bagne, lorsque je le retrouvai en 1828.

Il avait des cheveux blancs!...

Après l'avoir forcé à me reconnaître, je lui proposai de l'argent. Il me refusa, et me répondit qu'il avait toujours son violon, et qu'il était heureux. Je le crus presque, malgré ses haillons.

Un soir enfin, revenant du spectacle, j'entendis sur le boulevard Saint-Martin des sons qui me transportèrent aux jours de ma jeunesse. J'écoutai: c'était le violon de Crémone.

Le lendemain, je fis remettre à Lucien, par une main inconnue, une somme en or, et tous les trois mois, je lui adressai cent francs de la même manière.

Depuis, je l'ai revu, je suis allé chez lui, nous avons parlé de nos campagnes, et il ne me quitte jamais sans pleurer. L'année dernière, il s'est avisé de me souhaiter ma fête; le pauvre capitaine m'a fait un présent que je conserverai toujours. »

Et le général tira une montre d'or de son gousset. Il continua ensuite :

Je voulus lui faire des reproches, il me répondit : — Général, depuis quand ne m'est-il plus permis de disposer à ma fantaisie de l'or que vous m'avez envoyé ? J'étais stupéfait ; je ne répondis rien.

Cette année, ne pouvant m'offrir un semblable cadeau, il a voulu me donner son violon, vous l'avez vu, et je l'ai refusé...

Ici finit l'histoire de Lucien... »

Le lendemain il ne vint pas à l'heure du déjeuner. Le général s'en étonna ; à midi il n'était pas encore arrivé, et le général courut chez lui. Il frappa à sa porte, personne ne répondit : quelques indications inquiétantes le déterminèrent à l'enfoncer de vive force.

Il trouva Lucien étendu dans sa chambre, et mort.

Près de lui était son violon... en éclats.

Et le comte André eut raison de supposer qu'en rentrant chez lui, le vieillard avait voulu, comme il le faisait chaque soir, tirer quelques accords de son violon ; que celui-ci avait glissé de ses mains débiles, et s'était brisé ; et que le capitaine, qui avait supporté vingt ans d'opprobre et de misères, n'avait pu survivre une nuit à la perte de son violon.

La Messe de Minuit.

I.

Deux Passions.

Matilde, après avoir présenté son front au baiser paternel, rentra dans son appartement, ferma la porte à double tour, s'assura qu'elle était seule, tira de son sein une lettre parfumée, et ses petites mains blanches tremblèrent, son visage devint pâle, sa poitrine se

souleva ; elle regardait avec anxiété les caractères presque illisibles empreints négligemment sur le papier, et un voile de tristesse éteignit le feu accoutumé de ses regards. Une jeune fille qui aime avec passion cherche à interpréter toutes choses, et Matilde pensait, en ce moment, aux premiers aveux qu'elle avait reçus:—Mon amour lui pèse, murmura-t-elle d'une voix douloureuse; oui, mon amour lui pèse. Quand il m'écrivit, il y a trois mois, pour la première fois, c'était sur du papier rose, car il espérait alors; aujourd'hui il n'espère plus, je lui ai tout donné. Et elle froissa avec convulsion cette lettre. A peine puis-je y lire mon nom, continua-t-elle; autrefois on l'écrivait si bien! Ce souvenir, d'un bonheur passé rapidement, lui arracha une larme. Elle alla à son secrétaire, sortit d'un tiroir quelques lettres, en ouvrit une au hasard, et lut :

« Mathilde,

» Depuis un jour je ne t'ai pas vue, et » mon cœur souffre. Un jour est si long pour » celui qui aime ! Ce soir j'irai chez la vicom- » tesse de N**; faudra-t-il que ce soir je m'en » retourne seul et chagrin? »

Elle tomba alors dans un sombre désespoir; et tout à coup, s'armant de courage, elle brisa un cachet récent et lut encore :

« Mademoiselle,

» Un ordre de mon colonel me rappelle à » Metz, je partirai demain : tâchez de m'ou- » blier, on peut si facilement ce qu'on veut! » Le monde d'ailleurs offre tant de distractions! » Les bals, les spectacles, les soirées, m'efface-

» ront bientôt de votre souvenir. Et puis, jolie » comme vous l'êtes, les hommages vous envi- » ronneront, bien des sourires vous seront » adressés. Une existence toute de plaisir et » d'amour vous attend; moi, je renonce à » mes illusions de Paris, je redeviens soldat.

» Adieu.

» ALBERT, marquis de la Fare. »

La fatale lettre échappa des mains de Mathilde, et elle ne la releva point. La pauvre enfant pleurait si amèrement qu'on eût dit que son ame s'exhalait en torrens de larmes. Elle se promena lentement dans sa chambre; sa chambre était glacée, et cependant la pauvre jeune fille brûlait: une fièvre inconnue s'emparait de tous ses membres, et il fallait qu'elle souffrît horriblement, car les nuances roses de sa jolie figure s'éteignaient à chaque instant sous une pâleur effrayante.

Oh! qu'elle se fût trouvée heureuse alors de mourir! qu'elle en eût remercié le ciel! Le ciel la condamnait à vivre. Le mal qui la tuait n'était pas un de ceux qui finissent avec la vie: on s'en souvient même dans le tombeau! — Ce n'était point une de ces fièvres ardentes qui vous rendent à la terre, mais une fièvre de jalousie et d'amour, une souffrance qui se change en agonie morale, que le médecin ne peut guérir, que son art ne devine pas.

L'air était froid, la bise sifflait dans les branches des arbres dépouillés de feuilles, la neige tombait à flots; pas une étoile au front du ciel, pas un reflet de céleste lumière sur la terre.

Dieu se séparait des hommes.

Mathilde se traîna péniblement jusqu'à sa fenêtre, l'ouvrit, et ce fut avec une joie frénétique qu'elle respira la nuit glaciale. Son visage, sa chevelure, furent bientôt inondés de neige, et elle passa convulsivement la main sur son visage et sa chevelure. Elle voulait tuer les souffrances de son ame par les souf-

frances du corps. Et son pauvre père sommeillait alors, il songeait à sa fille, il la revoyait comme il l'avait connue jusqu'alors, heureuse et calme. Et que l'on prétende encore que les rêves sont presque toujours un avertissement du ciel, une voix d'en haut! Mensonge humain! car le rêve, au lieu de se revêtir de joie et de s'entourer de bonheur, aurait dû, cette nuit-là, se faire homme et crier aux oreilles du comte de Liéval: Comte, lève-toi, cours en toute hâte à l'appartement de ta fille! tu la trouveras pâle, dévorée de fièvre, et le front recouvert d'un linceul de neige...

Mais, comme nous le disons, les rêves nous viennent plutôt de Satan; et ce qui le prouve, c'est que le comte de Liéval dormait paisiblement, pendant que sa bien-aimée Mathilde se mourait.

Minuit sonna à Saint-Thomas-d'Aquin, et cette voix de l'église, ou plutôt cette seconde voix de Dieu, fit tressaillir Mathilde. — Elle s'éloigna à pas lents de la fenêtre, et tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil de

velours ; — elle demeura de la sorte près d'une heure. — Elle tira ensuite de son sein un portrait qui ne la quittait point, et elle posa dessus ses yeux gonflés et ternis.

— Albert, lui dit-elle, et des soupirs entrecoupaient ses paroles, et des sanglots se confondaient à ses soupirs; Albert, pourquoi m'avez-vous impitoyablement séparée de mes jeunes illusions? Toute ma tendresse je la donnais à mon père, — pourquoi vos regards m'ont-ils souri? — pourquoi votre bouche ne s'entr'ouvrit-elle, pendant de longs mois, que pour en laisser sortir de douces paroles et me les adresser? — Pourquoi avez-vous uni votre amour de quelques heures à mon amour de toute la vie?

Mathilde se leva alors, détacha lentement ses cheveux humides, et leurs boucles noires ruisselèrent sur ses épaules. Une glace était devant elle, et la glace la refléta. Pâle ainsi et les cheveux épars, elle semblait la Madeleine pénitente de l'Évangile... En effet, elle se repentait.

Un bruit de pas retentit dans l'escalier, des clameurs résonnèrent, des voix s'entendirent. Mathilde s'arrêta attentive et crut reconnaître une voix. — La porte cochère de l'hôtel retomba bientôt sur ses gonds, les clameurs et les éclats de rire s'éteignirent. La figure de la jeune fille se revêtit alors de solennité; une pensée forte l'absorbait. Elle prenait une de ces résolutions qui n'appartiennent qu'aux ames long-temps sillonnées de passions, et qui veulent en finir avec leurs passions. — Depuis huit jours Mathilde songeait que, puisque l'amour brise le cœur, quelque chose au monde pouvait briser l'amour. Elle retourna à son secrétaire, l'ouvrit, et de désespérée qu'elle était devint rayonnante et bondit de plaisir. — Elle venait d'entrevoir la fin de ses souffrances!

— Oui, murmura-t-elle, je lui apparaîtrai belle comme autrefois, belle comme au jour où ma beauté le séduisit. — Et elle tira avec un plaisir d'enfant ses plus riches toilettes, ses plus riches diamans.

Quelques minutes après une délicieuse parure de bal la recouvrait, des pierres étincelantes flamboyaient dans ses cheveux ; elle se mirait dans sa psyché, folle de bonheur, et plus joyeuse qu'une fiancée.

Et cependant elle tremblait alors, — mais c'était de froid.

— A son retour, pensa-t-elle, il me reverra et se souviendra de moi longuement!

Le marquis Albert de la Fare, capitaine de dragons, fils d'un père mort sur l'échafaud en 93, avait vingt-cinq ans. Grand, d'une figure insignifiante et froide, mais, en retour, doué d'un esprit prétentieusement fin, il était traité dans le monde comme un de ces hommes que leur position sociale place au premier rang. Du reste, le marquis possédait au suprême degré cette aménité de salon, ce bon ton de boudoir qui fascine: galant avec les dames, il s'en faisait bien venir, et jamais ne

se plaignit de leurs rigueurs. Arrivait-il dans une soirée; son nom courait de bouche en bouche, on le regardait passer: quelques-uns le trouvaient fat, et quelques minutes après lui accordaient les plus merveilleuses qualités. Si vous ajoutez à cela un œil pétillant, un sourire délicat, des moustaches cirées, une cravate mise délicieusement, quelques pouces de ruban rouge à son habit, cinquante mille francs de rente et plusieurs bonnes fortunes, vous aurez le signalement du marquis de la Fare. Une existence de province est généralement insupportable en été, mieux vaudrait le suicide que de ne pas revenir à Paris; aussi le capitaine obtenait-il chaque année un congé de trois mois, disait adieu à ses amis pour les salons, les bals et l'Opéra de la capitale. Un de ses parens au quatrième degré, le comte de Liéval, lui prêtait un appartement dans son hôtel; et le jeune homme se prodiguait à ce point aux plaisirs, que son docteur soutenait que le ministre de la guerre pouvait, sans injustice, lui compter chacun de ses voya-

ges à Paris pour une loyale et pénible campagne.

Cependant 1817 vit une personne de plus chez M. de Liéval, une délicieuse enfant de seize ans, Mathilde, sa fille. — Elle sortait de sa pension, qui l'avait toujours connue heureuse, pour entrer dans le monde, qui la devait tuer. — Mathilde était une de ces femmes dont l'ame s'étonne à chaque sensation. Simple et neuve, elle allait, comme par enchantement, se trouver jetée au milieu d'une civilisation fausse et perfide. — Elle vit son cousin indifféremment d'abord; puis, à mesure qu'elle s'éloignait de ses mœurs premières, elle se sentit l'aimer : un beau jour elle l'adorait profondément.

Le comte de Liéval, pendant ce temps, faisait deux parts de sa vie: le matin il allait chez Rothchild, jouait à la bourse, et le soir à la bouillotte avec une vieille duchesse.

Le capitaine, c'est justice à lui rendre, avait éprouvé quelque tendre affection pour sa cousine; mais le bon ton exige, dans le

grand monde, qu'une intrigue ne dépasse pas un trimestre. Le capitaine s'y conforma, — et Mathilde l'aimait toujours.

Pauvre enfant !

Albert de la Fare, après avoir quitté bruyamment l'hôtel de Liéval, rue de Verneuil, se dirigea joyeusement, avec deux de ses amis, vers l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

Il était plus de minuit, la neige tombait toujours, et cependant les rues n'étaient point désertes. On rencontrait à toutes les portes de brillans équipages, des laquais aux livrées éclatantes, des vieilles embéguinées marchant d'un pas leste, et semblables aux sorcières qui s'en vont au sabbat; des jeunes filles en chapeaux ou en bonnets, des enfans et des vieillards. On dirait que Paris a tout à coup interrompu son sommeil. On se croise à chaque détour de rue; les voitures roulent; les cloches retentissent.

C'est le 24 décembre, c'est la messe de minuit; et Dieu veut que les villes se lèvent et glorifient la naissance de son fils, l'apparition d'un autre Dieu au monde.

Cependant le capitaine et ses amis venaient de quitter la rue de Verneuil.

— Confessez, mon cher avocat, que si le docteur Gall vous disséquait la tête, il y rencontrerait une idée. — Le ciel me damne si jamais j'eusse pensé à réveiller en moi une émotion bourgeoise!

— Encore s'il nous avait permis le manteau ou le fiacre, répondit un vicomte! Si je m'enrhume, Édouard, vous payerez l'apothicaire.

— Mon cher, interrompit Albert, si l'on vous avait fait abandonner un bon feu, vingt-cinq bouteilles de champagne, quelques douzaines de perdreaux et un lièvre de Chevet, pour aller à la messe seulement, je concevrais vos reproches.

— Comment cela, marquis?

— Mon savant jurisconsulte, vous avez, de la faconde, reprit le capitaine se tournant

vers l'avocat de bonne famille; et j'espère même un jour vous voir conseiller-d'état ou ministre. Dites au vicomte que vous et moi avons donné rendez-vous à nos maîtresses, deux actrices de la Gaieté, et à une jolie débutante de la Porte-Saint-Martin, qu'on lui destine. — Plaidez notre cause; le sujet n'est-il pas merveilleux? Nous transportons Madrid en France: les rendez-vous d'amour à la messe! Seulement, il y a progrès; car nous ne rencontrerons ni dagues aux angles des rues, ni poison dans les baisers de nos maîtresses.

— Je vous accuse d'hérésie, capitaine, interrompit le vicomte: placer une actrice dans un sanctuaire! mieux vaut mettre le diable en face de Dieu.

Quand les jeunes gens arrivèrent, la cérémonie religieuse était depuis long-temps commencée. — Les orgues jouaient, et, malgré toute leur impiété, ils furent saisis de respect en écoutant cette musique qui, s'élançant du sommet de l'église, semblait un écho des voix

du ciel. Et puis, tout était solennel : point de rires sur les lèvres, point de joie dans les regards ; partout le recueillement avec son visage grave, avec sa tête inclinée, avec ses mains jointes.

C'est que l'anniversaire de la naissance d'un Dieu, à notre époque même où la religion n'existe plus que dans les souvenirs, où le créateur de toutes choses est presque renié, s'entoure encore de la vénération de quelques hommes. Les orgues jouaient toujours, mais les notes suaves et cadencées avaient remplacé les notes graves et menaçantes, et répandaient la consolation dans toutes les ames. Le capitaine, le visage caché par une colonne, écoutait avec recueillement et se rapprochait de Dieu.

Le vicomte lui frappa sur l'épaule.

— Mon cher dragon, lui dit-il, nous venons d'entendre la voix des anges ; n'est-il point temps d'entrer au paradis?

Albert le regarda avec étonnement.

— Nos belles nous attendent, murmura l'avocat.

— Je les avais oubliées! s'écria involontairement le capitaine.

Quelques murmures s'entendirent dans l'église.

Ses compagnons l'entraînèrent en riant, et une demi-heure après la porte de l'hôtel Liéval se refermait lourdement. — Quelques minutes plus tard les canapés d'Albert étaient chargés de manteaux de femmes.

Et Mathilde en ce moment se mirait avec coquetterie dans sa psyché et se trouvait belle.

II.

L'Orgie.

La messe de minuit venait de finir; l'on n'entendait plus que de loin en loin des voitures rouler sur le pavé sonore ; les rues reprenaient leur tranquillité, le vent sifflait, et la neige tombait à flots en fouettant les jalousies des fenêtres.

Cependant les trois jeunes gens étaient assis à l'entour d'un énorme foyer, et près d'eux, trois femmes. L'une d'elles, aux cheveux noirs, au pâle visage, à l'œil éteincelant, appuyait avec indolence sa charmante figure sur l'épaule du capitaine ; et puis, par momens, soit

amour, soit caprice, la soulevait, et son regard se fixait sur celui du jeune homme comme pour y lire ses pensées; et Albert lui souriait. La coquette alors se cachait à demi le visage, demeurait froide sous les baisers sans nombre qu'il lui prodiguait, et ne répondait point à ses paroles de tendresse. Et pourtant ce soir-là, pour la première fois de sa vie, Clotilde aimait le capitaine.—Elle avait appris le matin qu'il devait partir et rejoindre son régiment; n'en était-ce point assez pour qu'elle l'idolâtrât? —Il existe à Paris une foule de ces femmes qui ont besoin de larmes et d'émotions pour s'apercevoir qu'elles ne sont pas tout-à-fait mortes au monde.—Clotilde leur ressemblait. Sa froideur habituelle venait de se changer en passion,—et lorsqu'elle détourna son front des lèvres du capitaine, réellement elle souffrait de le quitter le lendemain, et ses soupirs étaient des soupirs de chagrin.—Et malgré tout cela, je crois qu'elle aurait presque détesté le marquis s'il ne fût point parti le lendemain!

A toute force Clotilde voulait se désespérer.

L'avocat était à quelques pas d'eux. En entrant dans l'appartement d'Albert, il avait laissé à la porte son visage du jour ; la gaieté folle, l'avidité du plaisir allumaient ses yeux. Il posait en ce moment avec transport sa main sur les mains de Julia, et la créole ne le repoussait point ; puis ils se parlaient à voix basse, et il fallait que leur conversation fût bien joyeuse, car souvent de brusques éclats de rire l'interrompaient impoliment.

A l'autre extrémité de la cheminée, la jolie débutante de la porte Saint-Martin séduisait au moyen de ses œillades et de son esprit le vicomte, officier aux gardes et ci-devant abbé.

—Messieurs, dit enfin le capitaine, sur mon honneur ! ne croirait-on pas que nous jouons ici aux confidences? Il est temps, je pense, de nous mettre à table.

Une double acclamation lui répondit.—Et chacun se leva et offrit avec empressement la main à sa dame. Une demi-heure après, les bouchons sautaient, les vins moussaient, les

verres se désemplissaient, et l'on se parlait, et l'on riait. — Merveilleux effet du champagne, les diplomates y trouvent leurs idées, les ministres leurs coups d'état, les coquettes et les prudes le tombeau de leurs grimaces ! — Clotilde n'était plus cette indolente enfant qui tout à l'heure pouvait soutenir à peine sa tête : la pâleur habituelle de son teint a fait place à d'ardentes couleurs; le sang, qui tout à l'heure marchait lentement dans ses veines, s'est tout à coup ranimé ; il brûle maintenant, il s'élance, il remonte en bonds précipités jusqu'à son cœur ; ses yeux brillent comme un rubis dans la nuit sombre, et son sein se gonfle incessamment sous la robe de satin qui l'emprisonne.

La débutante ne parle plus à voix basse, les paroles ruissellent de sa bouche et chacun applaudit.

La créole, après un long séjour en France, semblait avoir oublié que son pays est une terre de feu ; elle vient tout à coup de respirer, avec les vapeurs du champagne, l'air brûlant de sa

contrée natale. — Ses joues sont toujours brunes, mais un sang actif les parcourt, ses regards s'allument à chaque instant, ses lèvres frémissent.

Et les verres toujours passent de main en main.

— Aux beaux yeux de Clotilde! s'écria le capitaine.

— Aux cheveux noirs de madame! répond le vicomte.

— A l'amour de Julia! continue l'avocat.

Le vin disparaît, et les yeux de Clotilde, les cheveux de la débutante et la bouche de Julia, retentissent sous des frémissemens de lèvres ardentes.

— Clotilde, s'écrie le capitaine, jamais je ne t'ai vue si belle, même le jour où tu m'apparus pour la première fois sous un habit de reine! Souris-moi encore, ton sourire est si enivrant! Maintenant pose sur moi tes yeux. — Oh! je donnerais ma vie de l'autre monde pour les voir toujours ainsi fixés sur les miens.

Et Clotilde, la tête perdue, se rapprochait du

capitaine, l'étreignant dans ses bras à l'étouffer, et riait comme une folle.

—Julia, s'écriait l'avocat, ma charmante créole, passe-moi cette coupe! Ce vin est parfumé, ainsi me paraît ton amour. — Vois-tu comme il pétille enfermé dans ce cristal fragile? ainsi l'amour voudrait s'élancer de mon ame et s'unir au tien. — Julia, maintenant que je l'ai longuement savourée, n'est-il pas temps de vider l'ambroisie de cette coupe? — Je voudrais ainsi t'absorber tout entière!

—Remplis cette coupe à ton tour, Edouard, remplis-la jusqu'au bord, — mon ame est ainsi pleine de toi. Edouard, je t'aime par dessus toutes choses,—par dessus l'air,—le ciel,—par dessus mon pays; — mais tu sais, la tendresse d'une femme est souvent un jouet aux mains d'un homme. — Malheur à toi si tu te riais de ma tendresse, elle s'en irait de mon cœur comme le vin de cette coupe, et je te briserais comme ce verre!

Et la passionnée créole brisa le verre.

Les jeunes gens l'entourèrent afin de la

calmer.—Elle se jeta au cou d'Edouard, et se suspendit long-temps à ses baisers. De fous éclats de joie, des paroles confuses, des sermens éternels, résonnèrent par toute la chambre.

Et le capitaine remplit de nouveau les coupes,—et les toast se succédèrent rapides et multipliés.

— A la taille de ma reine!

— Au sourire de mon Albert !

— A cette nuit qui nous rassemble !

— Aux flambeaux qui nous éclairent!

— A notre ivresse !

— A l'ardent amour de ma créole !

Et pendant qu'ils se livraient à cette joie effrénée, à ce délire des sens, Mathilde, les genoux en terre, les mains jointes, priait le ciel avec ferveur, embrassait un crucifix d'ivoire; puis de grosses larmes glissaient de ses yeux, sillonnaient ses joues pâlies, et son cœur battait si faiblement dans sa poitrine qu'on l'aurait cru prêt à s'éteindre; et les pierreries cependant inondaient ses cheveux bouclés, une riche toilette la recouvrait.

Pauvre enfant, qui se parait pour mourir comme on se pare pour une fête !

Et dans l'appartement du capitaine la voix de l'orgie se faisait entendre haute et retentissante ; des rires éclatans se mêlaient aux paroles, les paroles aux défis ; c'était la confusion avec ses clameurs, avec ses phrases commencées et sans fin, avec ses chocs de verres. On se parlait, on se répondait, et tout cela sans but, sans suite. — Les regards étincelans s'accouplaient aux regards éteints, les sermens d'amour aux sermens de folie. — Plus de colliers d'or, plus de vêtemens importuns, partout d'ardentes empreintes sur les joues, sur le front, sur les lèvres, sur les épaules nues. Les désirs soulevaient toutes les poitrines, resplendissaient dans tous les yeux, se mêlaient à toutes les conversations. Plus de sourires délicieux, — la passion les éteignait ; c'était l'orgie, l'orgie sonore et ses épanchemens lascifs, l'orgie et ses besoins impérieux, et ses crises d'amour, et les flambeaux éclairaient de tous leurs feux cette saturnale parisienne,

et leur pure lumière contrastait étrangement avec cette impureté de plaisirs, avec ce désordre inoui des sens !

— Encore un toast ! capitaine.

— Encore un hommage à ma brune créole !

— A Dieu que nous blasphémons !

— A la naissance de son fils !

— A la folie qui nous environne !

— A nos regards étincelans !

— A ma maîtresse de demain !

— A ma maîtresse d'hier !

— A votre maîtresse d'hier ! s'écriait Clotilde ; mais je croyais que toutes vos pensées n'étaient que pour moi, tout votre amour pour moi ? — Alors, je ne me repens pas. Capitaine, ta main !

— M'aurais-tu fait une infidélité ?

— Une seule ! fi donc, capitaine, dites plutôt deux, trois, que sais-je ? dix.

— Allons, c'est bien : deux baisers, trois baisers, dix baisers pour tes infidélités. — Ne me trouves-tu pas accommodant, ma reine ? Que m'importent tes infidélités, pourvu que tu

sois toujours belle, pourvu que chacun se retourne pour t'admirer lorsque tu passes!

Et une femme en ce moment était sur l'escalier, recueillant avec religion les discours obscènes que la voix de l'orgie lui apportait. Et le vent soufflait au dehors, une mousseline légère recouvrait à peine les épaules de cette femme, et cependant tout son corps brûlait du feu de la fièvre, son cœur de tous les déchiremens de l'enfer.

—A toi, ma créole! continuait l'avocat : un toast à tes sourires, un toast à ton caractère d'Italienne! Si je te suis infidèle, ma Julia, si je parjure mes sermens, si je rejette ton amour, si je te repousse, si je me passionne pour une autre, tiens, vois-tu ce poignard, il me vient d'Espagne, sa lame est bien trempée, son fil bien aigu, sa pointe bien acérée, —eh bien! je te le donne, et tu m'en frapperas au cœur.

Et la créole se saisissait avec joie du poignard damasquiné, l'agitait en riant sur le cœur de l'avocat, et celui-ci applaudissait.

— Ma charmante, disait le vicomte, à vos succès futurs! Seulement, une prière: une fois hors du théâtre, quittez vos airs de souveraine, ils vont mal à une charmante figure, ils éteignent la passion qu'on voudrait vous porter; plus de pensées sombres, plus d'impérieuses volontés, mais des regards d'amour, mais des étreintes de feu.

Et la jeune fille répondait :

— Je ne suis plus reine, j'ai déposé en entrant ici ma couronne... Je redeviens sujette au milieu de mes sujets, le plaisir, la joie, le champagne. — Oh! toujours des nuits comme celle-ci, et au lendemain le sommeil. — Le sommeil appartient au jour, — le bonheur s'isole du reste du monde et ne veut que la nuit.

Et Clotilde s'écriait, se débarrassant des bras du capitaine :

— Albert, vos baisers sont comme un bra-

sier! — voyez plutôt, vous autres : mes yeux, mes joues, mon front, mes lèvres, en sont brûlés; ils laissent partout une trace que le lendemain n'effacera pas.

— Et que nous importe demain ? Demain, je pars, je te quitte; aujourd'hui est à nous, dépensons-le en félicité, qu'il nous laisse pour une année de souvenirs! Je suis près de toi, ma Clotilde, et je t'aime et n'aime que toi seule.

Un cri plaintif s'entendit, il venait du dehors. La jeune femme n'avait pu entendre ces paroles sans que son cœur fût brisé, sans que son désespoir ne s'échappât avec une portion de son ame dans un adieu de douleur.

Elle était presque défaillante alors, et cependant elle s'approchait toujours de la porte fatale; — on eût dit qu'elle voulait en un jour user les souffrances de toute une vie!

Julia s'approcha avec terreur d'Edouard :

— Bon Dieu! lui dit-elle, qu'ai-je entendu? j'en frissonne de terreur. — Avez-vous écouté?

— Ce n'est rien, répondit le capitaine :

la plainte du vent dans les arbres, ou le cri d'une chouette; que nous importent les voix du dehors, ne sommes-nous pas heureux? Clotilde, encore un sourire pour tous mes sourires, un regard pour tous mes regards, un baiser pour tous mes baisers!

Un bruit sourd s'entendit encore, comme celui d'un corps qui tombe. En effet, le froid, la jalousie, le désespoir, entraient à chaque minute bien avant au cœur de la jeune femme. Elle s'était presque évanouie, trop pour avoir la force de se relever, assez pour entendre les clameurs de l'orgie bruyante.

Et Clotilde interrompait alors le capitaine, et lui disait : — Mon cher capitaine, je vous ai donné pour rival, en un mois, un agent de change, un lord d'Angleterre; puis, baissant les yeux, elle ajouta : Et un rhétoricien du collége Bourbon.

Des éclats de rire et une explosion d'applaudissemens accueillirent cette confession naïve.

— Soyez franc avec moi ; qui m'avez-vous préféré ?

Les regards du capitaine s'éteignaient alors, subissant l'influence du champagne ; il répondit faiblement :

— C'est un secret, ma toute belle.

— Mais je n'en ai pas avec vous, continuait Clotilde. Allons, Albert, encore un verre de champagne. Maintenant, encore un autre. Et à présent, qui m'avez-vous préféré ? Je veux le savoir...

Le capitaine essaya de résister, mais Clotilde avait de si beaux yeux, et le champagne tant de vapeurs, qu'il n'eut pas la cruauté de s'en défendre, et il murmura :

— Je t'ai préféré une comtesse.

— La comtesse Mathilde de Liéval, s'écrièrent l'avocat et le vicomte chancelans.

Une femme en ce moment se redressait faiblement sur le carré ; on venait de prononcer son nom !

— Oui, ma cousine, continua le marquis de La Fare, et maintenant son amour de pension me fatigue ; aussi l'ai-je congédiée ce matin !...

— Est-elle jolie, cette Mathilde ? murmura Julia.

— Capitaine, je ne vous crois pas, dit l'avocat.

— Mon cher orateur... voici qui te... prouvera... ce... que... j'avance...

Il tira une lettre de son portefeuille, et la jeta sur la table.

— Mathilde de Liéval a été sa maîtresse, s'écria le vicomte, c'est morbleu vrai! et il a gardé si long-temps le silence sur cette intrigue ! c'est mal, capitaine...

Le capitaine dormait alors, la tête appuyée sur le sein de Clotilde.

Un léger bruit, suivi de quelques plaintes et de quelques convulsions, s'entendit au dehors, et ce fut tout ; et le vent de bise sifflait à travers les jalousies des fenêtres ; l'air était glacé ; la pluie tombait à flots.

Les cerveaux étaient fatigués, les yeux obscurcis de vapeurs, chacun se traîna comme il le put, l'un vers le lit, l'autre au divan, l'autre au canapé.

Et le reste de la nuit des voix confuses se parlèrent, murmurant des phrases inintelligibles, des promesses d'amour, et puis quelques baisers impurs résonnèrent par intervalles, et puis enfin le silence retomba.

Le lendemain, lorsque les jeunes gens se séparèrent de leurs maîtresses, le capitaine ouvrit sa porte et aperçut une femme couchée à terre ; il recula d'épouvante, et reconnut sa cousine, la comtesse Mathilde. Une fiole qui avait contenu de l'opium était près d'elle.

Quelques bruits de pas s'entendirent bientôt, et les trois femmes rentrèrent épouvantées dans l'appartement. Le seul Albert de La Fare ne pouvait faire un pas ; il était cloué au sol, et en face du comte de Liéval!...

III.

Est-ce une vengeance ?

Huit jours après l'enterrement de Mathilde, M. de Liéval était dans la chambre de sa fille. Oh ! que la douleur l'avait changé ! Le front pâli, le regard éteint, il semblait en huit jours vieilli de huit longues années. C'est que pour un père, qui n'a pour unique joie que sa fille, pour unique avenir que sa fille, s'il se trouve tout à coup et cruellement séparé d'elle, la douleur alors s'attache à lui comme son ombre, l'accompagne partout, siége au chevet de son lit lorsqu'il se lève, assiste à son coucher, lui envoie toute la nuit des insomnies

affreuses ; et si parfois, las de pleurer et d'appeler son enfant, il s'endort, se mêle à ses songes et lui hurle aux oreilles : Pendant que tu dors du sommeil de ce monde, ta fille dors du sommeil de l'autre, éternel et terrible peut-être ! Tu dors, et ne songes pas que demain, et tous les jours de ta vie, à ton réveil tu n'auras plus d'angéliques baisers au front, plus de sourire pour ranimer ton cœur, plus de tendres paroles pour te consoler ! Tu dors, et ta fille est morte !...

C'est que, pour un homme placé haut sur terre, que la fortune environne, que les hommages entourent, qui n'a connu de chagrin qu'une infidélité de maîtresse, de désespoir qu'une contrariété d'un jour, de misère que la fatigue du bonheur ; si la mort s'abat inopinément sur le faîte de sa maison, arrache d'entre ses bras sa fille bien-aimée, déchire ses vêtemens blancs pour la revêtir du suaire des morts, cet homme alors s'éteint sous l'haleine de l'adversité ; il croit rêver par momens, et il entr'ouvre les yeux, cherche son

enfant, ne la trouve pas, l'appelle, et si une voix lui répond, cette voix s'élance de la tombe pour remonter jusqu'à lui !...

Déchu de ses affections, le comte aurait voulu rejoindre sa fille; mais la mort est implacable, elle ne fauche que les heureux de ce monde, et se détourne en riant de ceux qu'elle condamne à pleurer toujours !...

M. de Liéval était dans la chambre de sa fille ; là, au moins, il pouvait s'occuper d'elle. Pas une glace qui n'ait reflété son visage, pas un fauteuil qui ne l'ait reçue, pas un tapis où elle n'ait marché. Et son pauvre père, en revoyant tout cela, croyait revoir sa fille ; l'existence de Mathilde s'était liée à tout cela si long-temps !

Et ce fut avec un calme douloureux qu'il regarda son lit d'acajou couronné d'un ciel rouge. Aujourd'hui elle repose, non pas au milieu d'un splendide appartement, mais au milieu d'un cimetière ; non pas couchée sur l'édredon, mais sur des planches de sapin, et au-dessus d'elle, au lieu de ciel et

d'air, un linceul froid et des vers immondes.

Il détourna les regards, ensuite ouvrit la commode, tira une à une les mousselines, les cachemires, les soieries qui l'avaient parée, et son cœur se resserra, comme pris entre le fer d'un étau. Les mousselines recouvraient autrefois les blanches épaules de sa Mathilde, et s'agitaient sous les chastes battemens de son cœur; les soieries entouraient sa taille gracieuse; les cachemires cachaient aux regards avides des formes aussi pures que celles des anges. Toute sa fille, il la retrouvait là...

Et des pleurs amers tombèrent sur ses joues creuses.

Il allait sortir, il aperçut le secrétaire, et tressaillit. Mille souvenirs de bonheur l'assaillirent dans sa misère. Il pouvait encore converser avec Mathilde, dévorer du regard, couvrir de baisers les lettres que sa fille lui écrivait, jeune enfant séparée de lui, emprisonnée dans une pension, et ne connaissant au monde que l'homme qu'elle nommait son père. Il ouvrit le secrétaire d'une main trem-

blante, et il reconnut les lettres de Mathilde et les siennes, ainsi que leurs tendresses, confondues ensemble; et, en les parcourant, il crut revivre...

Tout à coup cependant son œil éteint flamboie, son visage pâli s'allume de tous les feux du désespoir, sa main devient convulsive, l'air n'arrive plus à sa poitrine, il étouffe; il passe plusieurs fois ses mains brûlantes sur son front, il les appuie fortement sur ses yeux. Oh! c'est un démon qui se pose devant ses prunelles, qui change l'écriture de sa fille en une écriture infernale, les paroles de sa Mathilde adorée en paroles sanglantes et infâmes!...

Il appuie toujours la main sur ses yeux, puis l'en retire, parcourt encore la lettre: toujours une écriture étrangère et cependant connue, toujours des paroles sanglantes et infâmes!

Il se frappe le front aux angles du secré-

taire, il crie, il appelle sa fille; il la redemande au tombeau, afin qu'elle apparaisse devant un homme; afin qu'enveloppée de son linceul, elle se dresse devant lui comme un remords ressuscité!...

Le comte de Préval avait lu la dernière lettre du marquis Albert de La Fare à Mathilde, et la vérité luisait alors pour lui: sa fille, dont il ne pouvait s'expliquer le suicide, était morte, et de plus déshonorée!

— Malédiction! s'écria-t-il, malédiction! et son bras menaçait le ciel. Lui qui, le matin, se traînait à peine pour arriver à la chambre de sa fille, il s'en éloigna rapidement; — il était devenu jeune homme, car il s'agissait maintenant d'une vengeance à exercer, d'un exemple à donner au monde.

Parvenu à son appartement, il s'y enferma, prit la plume, l'encre, écrivit: c'était son testament. Ensuite il chercha dans son cabinet les meilleures et les plus longues épées, s'arma d'une paire de pistolets, et ordonna à son cocher d'atteler les chevaux à la berline.

Et, une heure après, mourant de faim et de soif, brûlé de sommeil, il courait sur la route de Metz, afin d'y joindre le marquis Albert de La Fare.

Cependant le capitaine était depuis quelques jours à Metz, et le souvenir de sa cousine Mathilde ne le poursuivait que par momens. Du reste, nulle vision ne se tenait debout devant lui aux heures de la nuit, nul fantôme à la figure pâle, aux yeux caves, à la parole menaçante, ne se posait au pied de son lit pendant son sommeil; il avait trop d'insouciance pour s'occuper long-temps d'une mort prématurée, pas assez d'ame pour y nourrir un remords.

C'était un de ces hommes qui acceptent l'existence telle qu'elle vient, heureuse ou sillonnée de désespoir; un de ces hommes qui oublient comme les autres se souviennent; un de ces hommes qui respirent l'air sans but,

qui contemplent le ciel parce qu'ils ont des yeux, qui ne redoutent point la mort parce qu'elle est la fin de toutes choses.

Après avoir quitté l'existence de Paris, le capitaine reprenait son existence de garnison : le matin il se levait, montait à cheval, allait à la parade; le soir, au spectacle, il ébauchait secrètement une intrigue de province, que toute la ville savait le lendemain, puis il se couchait. Le lendemain et les jours suivans se passaient aussi uniformes.

Un jour, il était encore dans son lit, fatigué des plaisirs de la veille, et tâchait de rappeler le sommeil dont il avait tant besoin, et qui s'éloignait de ses paupières; — un jour on frappa bruyamment à sa porte, et son domestique annonça la visite d'un étranger. Étonné d'une visite à cinq heures du matin, — il ordonna de dire qu'il n'y était pas.

Un homme couvert de poussière, le visage altéré, les cheveux en désordre, entra : c'était le comte de Liéval. Le marquis de La Fare pâlit, non point de terreur, il ne crai-

gnait rien, mais parce que cette apparition du père lui rappelait la mort de la fille. Il fit signe à son domestique de sortir, et tous deux demeurèrent en face l'un de l'autre, le vieillard et le meurtrier de sa fille.

Le comte prit un fauteuil, s'assit gravement près du lit du capitaine, lui saisit le bras avec force, et, sans prononcer une parole, posa sur lui son regard sanglant.— Le capitaine voulut détourner les yeux,—mais toujours le regard sanglant du comte le poursuivait. Il voulut se lever; la main de fer du vieillard le clouait à sa place. — Il voulut parler; — le regard terrible arrêta les paroles au bord de ses lèvres.

Et toujours le comte demeurait silencieux.

Le capitaine alors pensa qu'il était devenu insensé, ou qu'il connaissait le mystère du suicide de Mathilde; à cette dernière pensée, il trembla involontairement. — C'est que les reproches d'un père déshérité de ce qui l'attachait à l'existence, déshérité de la joie de sa vieillesse, déshérité de sa fille, sont un brasier ardent;

ils pénètrent et dévorent celui qui les écoute, celui qui les a mérités par une action sacrilége.

Cependant, comme l'anxiété est infernale aux instans solennels, il essaya de lever les yeux sur les yeux du vieillard, ils étaient fixes et impitoyables.

— Monsieur de Liéval, lui dit-il, à quoi puis-je attribuer votre passage dans notre ville, la visite que vous me rendez?

Le comte lui sourit alors, mais d'un rire qui glace l'existence dans le cœur, d'un rire hideux, et il demeura silencieux.

Le capitaine eut pitié de lui, il le croyait fou ; — et il continua :

— Je crois vous comprendre, oui, vous avez raison, je vous approuve; il est de ces événemens épouvantables qui exigent un changement d'air, la vue d'un autre ciel, la terre d'un autre climat ; — vous avez raison, il vous faut de violentes émotions pour détruire dans votre cœur les anciennes.

Le comte fit un signe affirmatif. Le capi-

taine respira : il crut que M. de Liéval ignorait ce qu'il lui importait de ne jamais connaître, à moins de renoncer à tout repos au monde, à tout sommeil pendant ses nuits, — la profanation de sa fille.

— Le souvenir de votre pauvre enfant, de Mathilde, en qui vous avez posé tout votre bonheur, tout votre amour, vous est toujours présent, tout Paris vous le rappelle ; — chacun vous la demande. — Infortunée jeune fille, qui n'a pas songé à son père en se suicidant ! oh ! pourquoi s'est-elle suicidée ?

Et les yeux du capitaine s'humectaient de pleurs, et alors son cœur saignait, il se reprochait amèrement d'avoir sacrifié sa cousine à un caprice d'amour. Et lorsqu'il releva les yeux, il aperçut devant ses yeux une lettre ; — le comte la tenait d'une main ferme, et Albert tressaillit, car cette lettre c'était la dernière qu'il avait écrite, celle qui avait tué Mathilde ! Il voulut s'élancer aux genoux du comte pour implorer pardon, pour demander pitié : le comte le retint d'un bras fort. Alors,

d'une voix entrecoupée de sanglots, et presque éteinte, il essaya de se justifier.

— Monsieur, lui dit-il, je suis criminel, j'ai déshonoré votre maison, j'ai imprimé sur elle une tache d'infamie, j'ai souillé votre fille, mais je ne l'ai pas tuée!

Et le comte lui montrait toujours l'impitoyable lettre.

— Monsieur, s'écria le capitaine, oh! je conçois toutes vos angoisses, tout votre désespoir, il doit égaler celui des damnés. La mort vous a pris votre fille : oh! je comprends vos pleurs; votre fille séparée de vous éternellement, c'est affreux! Mais, continua-t-il en le regardant avec repentir, moi, je vous reste, je suis le dernier de votre famille; eh bien! si vous le voulez, je quitterai mon régiment, j'abandonnerai tous mes projets d'ambition, tous mes rêves éclatans d'alliance, et je vous tiendrai lieu de fils.—Lorsque vous pleurerez, j'essuierai vos pleurs; lorsque vous souffrirez, je calmerai vos souffrances, je vous sourirai : — vous serez mon père, je serai toute votre famille.

Le comte ouvrit lentement et en silence son manteau, jeta deux épées à terre et une paire de pistolets.

Le capitaine pâlit, tout son sang se glaça. — Il avait tué la fille, il pouvait tuer le père; un double meurtre l'épouvantait.

— Monsieur, lui dit-il, des armes! des épées! n'espérez pas que je me batte, je n'en ferai rien; si vous me croyez coupable, voici ma poitrine, frappez, mais point de duel!

Le comte fit un geste, et ce geste était si impérieux que le capitaine lui obéit comme un enfant à son maître. Cette fois-ci, la toilette d'Albert de La Fare ne fut pas longue; il avait sous les yeux un homme qui lui demandait compte du sang de sa fille, le tableau imposant de toute une colère paternelle! M. de Liéval resserra les épées et les pistolets sous son manteau, tous deux sortirent; ils trouvèrent quatre témoins qui les attendaient dans une voiture qui les transporta hors de la ville. Ils s'arrêtèrent bientôt, et quelques minutes après les épées étaient nues.

Le capitaine essaya des explications.

Le comte était silencieux.

— Je ne me battrai pas, dit enfin le marquis de La Fare. Et, s'adressant aux témoins: — Messieurs, on ne peut exiger d'un homme ce qu'il ne veut pas. Du reste, le comte est mon parent, un vieil ami de mon pauvre père; j'ai peut-être causé la mort de sa fille, l'honneur commande-t-il que je le tue volontairement, lui qui vient me demander raison d'un meurtre involontaire?

— Monsieur, vous vous battrez, lui répondit un témoin qui chargeait les pistolets. Et maintenant choisissez les armes!

Le capitaine saisit avec désespoir un pistolet.

Alors les préparatifs du combat eurent lieu, effrayans et solennels.

Le comte se plaça à quinze pas devant le capitaine.

— Vous êtes l'offensé, tirez sur moi, monsieur, lui dit froidement Albert.

Le comte arma le pistolet... le coup partit.

Albert ne fut pas atteint.

— A mon tour, monsieur, murmura Albert, et il tira en l'air...

Les témoins s'approchèrent alors, et ils déclarèrent que l'honneur de chacun demeurait pur aux yeux des hommes.

Les yeux du comte étincelèrent, il s'approcha aussi du capitaine.

— Marquis Albert de La Fare, lui cria-t-il d'une voix sonore, et étendant sur lui la main : — Malédiction sur toi, meurtrier de ma fille ! sur toi, malédiction !

Et il s'éloigna rapidement.

Et le lendemain les flots de la Moselle rejetaient un cadavre sur le rivage, — et ce cadavre avait le front chauve.

Le comte de Liéval n'était pas rentré à son hôtel.

— A mon tour, monsieur, murmura Albert, et il tira en l'air...

Les témoins s'approchèrent alors, et ils déclarèrent que l'honneur de chacun demeurait pur aux yeux des hommes.

Les yeux du comte étincelèrent, il s'approcha aussi du capitaine.

— Marquis Albert de La Fare, lui cria-t-il d'une voix sonore, et étendant sur lui la main : — Malédiction sur toi, meurtrier de ma fille ! sur toi, malédiction !

Et il s'éloigna rapidement.

Et le lendemain les flots de la Moselle rejetaient un cadavre sur le rivage, — et ce cadavre avait le front chauve.

Le comte de Léval n'était pas rentré à son hôtel.

TABLE.

—

FIN DE LA TABLE.

